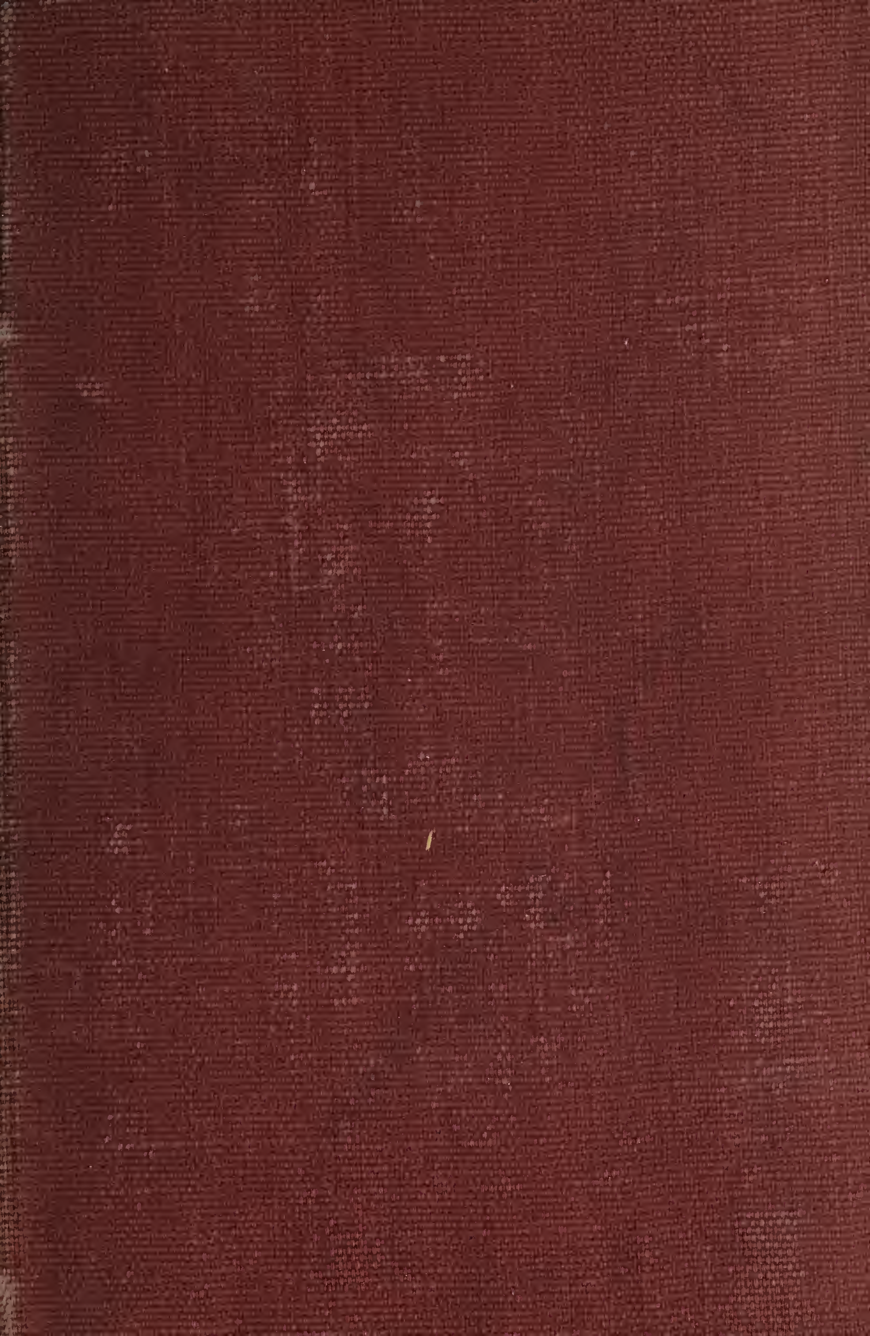


LE

MIRACLE FRANÇAIS

DU MÊME AUTEUR

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

Essai sur Taine, son œuvre et son influence, *d'après des documents inédits*, avec des extraits de 40 articles de Taine non recueillis dans ses œuvres. 5e édition revue et corrigée. Un vol. in-16..... .... 3 fr. 50
Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Bordin).

Pages choisies de Taine, avec une introduction, des notices et des notes. 2e édition. (5e mille.) Un vol. in-16.......................... 3 fr. 50

Chateaubriand, *Études littéraires.* 2e éd. rev. et corrig. Un vol. in-16. 3 fr. 50

Pages choisies de Chateaubriand, avec une introduction, des notices et des notes. 2e édition revue et corrigée. Un vol. in-16......... 3 fr. 50

Pages choisies des Mémoires d'Outre-Tombe, avec une Introduction et des notes, 2e édition revue et augmentée. Un vol. in-16 . 3 fr. 50

Nouvelles études sur Chateaubriand, Un vol., in-16.............. 3 fr. 50

Livres et Questions d'aujourd'hui. Un vol. in-16................. 3 fr. 50

Blaise Pascal, *Études d'histoire morale*, avec un portrait. 2e édition revue et corrigée. Un vol. in-16...................................... 3 fr. 50
Ouvrage couronné par l'Académie française (premier prix Bordin).

Maîtres d'autrefois et d'aujourd'hui. 2e éd. Un vol. in-16......... 3 fr. 50

Les Maîtres de l'Heure, *Essais d'histoire morale contemporaine*, tome II (*Jules Lemaître*, *Edouard Rod*, *Anatole France*, *le Bilan de la génération littéraire de 1870*), 3e mille. Un vol. in-16, br......... 3 fr. 50
Ouvrage couronné par l'Académie française (premier prix de l'Académie).

Le Miracle Français. 2e édition (3e mille). Un vol. in-16 .... 3 fr. 50

En Préparation :

La Troisième France. Un vol. in-16.

La Religion de Chateaubriand : les origines, l'évolution, l'influence. *Etude critique sur l'histoire des idées religieuses dans la littérature française des XVIIIe et XIXe siècles.*

AUTRES LIBRAIRIES

Bibliographie critique de Taine. 2e édition refondue. Un vol. in-8, Paris, Alphonse Picard.. 5 fr.

Pascal. *L'homme, l'œuvre, l'influence.* 3e édition revue, corrigée et considérablement augmentée. Un vol. in-16. Paris, Fontemoing.... 3 fr. 50
(*Ouvrage couronné par l'Académie française.*)

Pensées de Pascal, édition nouvelle revue sur les manuscrits et les meilleurs textes, avec une introduction et des notes. 10e édition. Un vol. in-16. Paris, Bloud.. 1 fr. 20

Opuscules choisis de Pascal. 7e édition revue et corrigée. Bloud. 0 fr. 60

Chateaubriand, Atala. Reproduction de l'édition originale, avec une *Etude sur la jeunesse de Chateaubriand.* Un vol. petit in-18. Fontemoing .... 3 fr.

Sainte-Beuve : Table alphabétique et analytique des *Premiers Lundis*, *Portraits contemporains* et *Nouveaux Lundis.* Un vol. in-16, 3e édition. Paris, Calmann-Lévy.................................... 3 fr. 50

Ferdinand Brunetière. *Notes et Souvenirs*, avec des fragments inédits et un portrait. 3e édition. Bloud.................................. 1 fr.

Pensées chrétiennes et morales de Bossuet. 4e édition. Bloud..... 0 fr. 60

Pensées de Joubert. Reproduction de l'édition originale, avec la *Notice historique* du frère de Joubert. Introduction et notes. 4e édition revue et corrigée. Bloud.. 1 fr. 20

Les Confessions de saint Augustin, traduction d'Arnauld d'Andilly, introduction et notes. 7e édition. Bloud........................... 1 fr. 20

Les Idées morales d'Horace. 3e édition revue et corrigée. Bloud. 0 fr. 60

Pro Patria (*Pages actuelles*). In-16. Bloud .... 0 fr. 60

112-16. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 9-16.

VICTOR GIRAUD

LE MIRACLE FRANÇAIS

TROISIÈME ÉDITION

Cinquième Mille



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79
1916

A LA

MÉMOIRE DE MA MÈRE

AVANT-PROPOS

Il n'est personne aujourd'hui qui n'en ait au moins l'obscure intuition, nous venons de vivre, nous vivons encore l'une des heures décisives de l'histoire universelle.

Un peuple s'est rencontré au début du xxe siècle pour rêver à son profit la reconstitution de l'Empire romain. Grisé par ses victoires, par le prodigieux développement de sa prospérité industrielle et commerciale, par les ambitieuses théories de ses philosophes et de ses historiens, surtout peut-être par le fol orgueil de son empe-

reur, fier d'une puissance militaire soigneusement entretenue et accrue pendant près d'un demi-siècle, il a pensé qu'il pourrait venir à bout de toutes les résistances, imposer sa volonté et dicter sa loi à l'univers asservi. Et peu s'en est fallu, en effet, qu'il ne jetât un insolent défi à l'univers entier.

Si ce rêve d'un autre âge avait pu être réalisé; si, sur les débris ou les ruines des différentes nationalités européennes, le colosse germanique avait pu dresser son hégémonie militaire, économique et politique, c'en était fait de ce principe d'équilibre qui, depuis trois siècles, semblait la loi nécessaire de notre monde occidental. Et, pour un temps plus ou moins long, l'Europe, en attendant les autres continents, serait devenue l'humble vassale de l'Allemagne.

Une autre question aussi angoissante allait se poser encore. Dans ce monde

moderne où la force brutale avait progressivement accepté le frein régulateur d'un code encore bien imparfait de moralité internationale, les peuples ne connaîtraient-ils désormais que le droit du plus fort, et la faiblesse aurait-elle pour corollaire inéluctable la suppression? La concurrence vitale entre les divers groupements ethniques devrait-elle aboutir à cette monstrueuse conséquence, la disparition des petites nations?

A ces sauvages prétentions d'une race de proie trois grands peuples ont mis leur honneur à s'opposer par les armes. Aucun d'eux n'était préparé à cette lutte gigantesque. Le plus exposé, le plus faible peut-être, fut aussi celui sur lequel se porta d'abord tout le principal effort du formidable ennemi. Si la France avait fléchi sous la terrible avalanche de fer et de feu, si en quelques jours, comme on s'en flattait outre-Rhin, elle s'était laissé réduire à

merci, c'en était probablement fait d'elle comme puissance indépendante ; et qui sait si l'Allemagne, la France abattue, n'aurait pas été sur le point de réaliser son rêve sanglant d'impérialisme? Galvanisée par l'exemple de l'héroïque Belgique, la France a résisté ; la France a brisé l'élan du Barbare. Dans les plaines de la Marne, comme jadis au temps d'Attila, ou comme plus tard à Poitiers, elle a sauvé la liberté du monde, la cause sacrée de la civilisation méditerranéenne. Pour la troisième fois, la France a renouvelé le miracle de Salamine. Et aussi justement, plus justement peut-être, on aurait pu répéter le mot de Gœthe à Valmy : « De ce lieu et de ce jour date une nouvelle époque dans l'histoire du monde. »

Ce que seront, dans l'histoire universelle, les conséquences de la victoire de la Marne, nul encore ne peut le dire avec assurance. Elles sont incalculables. Au pro-

chain Congrès, des questions dont quelques-unes étaient pendantes depuis plus d'un siècle vont recevoir enfin une solution conforme à la justice. Question d'Orient et questions balkaniques, question polonaise, question d'Alsace-Lorraine, question du Slesvig et question tchèque, question austro-hongroise, peut-être même question romaine : c'est une Europe nouvelle qui va sortir des délibérations où les diplomates statueront bientôt sur les destinées des trois empires vaincus ; une Europe sans doute pacifiée pour de longues années, et où les causes de futurs conflits seront, sinon totalement abolies, du moins singulièrement réduites par les justes satisfactions données aux diverses aspirations nationales.

En ce qui nous concerne, nous ne pouvous guère encore qu'entrevoir ce que sera la France au lendemain de cette guerre. Tout simplement, au lieu d'être une puis-

sance de second, presque de troisième ordre, elle va redevenir une puissance de premier plan. Nos défaites de 1870, habilement exploitées contre nous par nos adversaires, nous avaient fait peu à peu déchoir du rang enviable et envié que nous occupions il y un demi-siècle. On disait alors de la France qu'elle ne souffrait pas qu'il se tirât sans sa permission un seul coup de canon dans le monde. Cette vérité d'autrefois va redevenir une vérité de demain. A ceux qui doutaient de nous, nous venons de prouver que nous n'avions jamais cessé d'être une grande nation militaire. Et que nous ayons pu, sans trop en souffrir dans nos intérêts matériels, traverser cette terrible crise, n'est-ce pas une preuve, singulièrement éloquente, de notre vitalité financière, économique et industrielle? La richesse et la force des armes ne sont assurément pas tout dans la vie d'un peuple; elles sont cependant quelque chose,

et quelque chose de considérable. La santé et la vigueur physiques sont encore plus nécessaires aux peuples qu'aux individus; et, à cet égard, les plus déterminés de nos ennemis devront bien convenir, ils conviennent déjà, que nous sortirons prodigieusement grandis de l'épreuve actuelle.

Si peu dédaigneux que l'on puisse être pour son propre pays des grandeurs de chair, il est permis sans doute de leur préférer la grandeur morale. A ce point de vue encore, les plus exigeants d'entre nous n'auront pas à se plaindre de la destinée. Depuis que la guerre a éclaté, la France est apparue aux yeux de tous telle qu'elle était, dans la réalité profonde de sa vie spirituelle et de sa mission historique. Nous autres, ses enfants, nous savions bien qu'elle était telle; mais on l'avait tant calomniée, notre pauvre France, on avait si perfidement jeté l'opprobre sur elle, sur ses revers, ses erreurs ou ses moindres

fautes, que nous nous demandions parfois avec inquiétude si elle parviendrait jamais à confondre ses détracteurs, à se faire rendre exacte et pleine justice. La guerre a ceci de bon qu'elle dissipe les illusions et les préjugés, et qu'elle révèle le fond des âmes. On a vu ce qu'il y avait d'orgueil, d'hypocrisie, d'esprit de rapine et de violence dans l'âme allemande. On a vu, par contraste, ce qu'il y avait de loyauté, de bravoure, de générosité et d'idéalisme dans l'âme française. Ce n'est pas une guerre de conquête que nous faisons, c'est une guerre de légitime défense et une guerre de justice. Ce n'est même pas, — ce qui eût été d'ailleurs notre droit, — pour récupérer l'Alsace-Lorraine que nous avons pris les armes; c'est pour faire honneur à notre signature, pour défendre un petit peuple libre, pour nous défendre nous-mêmes contre une odieuse agression que nous sommes délibérément entrés dans la lice. Et tout naturel-

lement, sans l'avoir presque cherché, par la logique secrète des faits, en vertu d'une sorte de prédestination intérieure, nous nous sommes trouvés replacés dans la ligne même de notre tradition séculaire. La France des Croisades, la France de Jeanne d'Arc, la France révolutionnaire auraient pu se reconnaître dans la France de 1914. Et par l'élan unanime avec lequel elle a soutenu son rôle, par sa constance dans la mauvaise comme dans la bonne fortune, par la continuité et la diversité de son héroïsme, par son ardeur de sacrifice, par l'obstination patiente de son long effort, la France a émerveillé ceux qui l'avaient méconnue; et à ceux qui, la connaissant bien, n'avaient jamais douté d'elle, elle a fourni de nouvelles raisons de tendresse, d'espérance et de fierté.

Leur espoir le plus vif, à ceux-là, est que la France de la victoire sera digne de la France de la guerre. Ne nous dissimulons

pas que la tâche, à tous égards, sera rude et délicate, et qu'elle exigera des qualités de prudence, de lucidité, de modération et de sang-froid, dont beaucoup voudraient nous croire incapables. Établir une paix solide et durable; mettre dans l'impossibilité de nuire désormais un ennemi pour lequel, de tout temps, la guerre a été « une industrie nationale », et qui s'est placé, de lui-même, hors du droit humain; constituer sur des bases d'équité, de sagesse et d'équilibre une Europe nouvelle : si telle est bien, d'abord, l'œuvre essentielle de demain, il est clair qu'il faudra pour l'accomplir, avec une immense bonne volonté, un sens singulièrement aigu des réalités profondes. Il y faudra peut-être surtout entre les vainqueurs, une union indéfectible, un désir passionné d'entente et de conciliation, une parfaite conformité et une très grande continuité de vues, une abolition totale des jalousies et des rivalités nationales. Notre

ennemi, une fois abattu, nous pouvons en être certains, va déployer tout son génie de ruse, d'espionnage et d'intrigue pour essayer de nous désunir, d'aggraver nos divergences d'idées et d'intérêts, pour rompre en un mot à son profit la « sainte alliance » des peuples libres. Il n'y réussira pas, nous en sommes bien convaincus; mais il faudra veiller. Pour une foule de raisons, la France peut jouer, à ce moment-là, un rôle des plus heureux, exercer une influence décisive. N'a-t-elle pas déjà été un trait d'union tout naturel entre la Russie et l'Angleterre? Sans sacrifier le moins du monde ses intérêts primordiaux, mais avec ce *réalisme* supérieur que ses grands hommes d'État ont constamment pratiqué, elle saura aplanir les difficultés, suggérer les concessions réciproques et nécessaires, trouver les solutions conciliatrices, subordonner à l'intérêt général de l'équilibre européen et de la paix européenne les

volontés ou les ambitions trop particulières. L'action très clairvoyante et très fermement mesurée de la diplomatie française durant la crise récente nous est un sûr garant qu'elle continuera à s'exercer en ce sens.

Et quand elle aura assuré la paix internationale, la France pourra et devra se recueillir et se replier sur elle-même pour panser ses propres blessures. Elles seront nombreuses, hélas ! car il n'est pas douteux que nous ne payions cher notre victoire. Mais nous ne la payerons pas trop cher, si nous savons mettre à profit toutes les leçons de cette dure épreuve.

Il est tout d'abord permis d'espérer que la vie économique, après quelques difficultés passagères, reprendra vite son cours normal, et même que nous connaîtrons quelques années de grande prospérité matérielle. Un pays riche, laborieux et économe comme le nôtre, dont la faculté de « rebondisse-

ment » est justement légendaire, que les plus lourdes défaites ne parviennent pas à appauvrir, ne peut manquer, après la victoire, de voir son commerce et son industrie bénéficier de la faveur qui s'attache aux heureux. Si nous savons emprunter à nos adversaires quelques-unes de leurs plus rares qualités de méthode et d'initiative, et si nous savons exploiter nos succès à moitié seulement comme ils ont su exploiter les leurs, depuis quarante-quatre ans, nous ne tarderons pas à ressaisir la juste place que l'industrieuse Allemagne avait peu à peu dérobée.

D'autres réformes, au moins aussi urgentes, devront solliciter notre effort. Il est hors de doute qu'après la guerre, ou tout au moins, après la paix, la vie politique en France ne pourra être ce qu'elle était avant. Un peuple victorieux ne se gouverne et ne s'administre pas comme un peuple de vaincus. Malgré ses défauts et ses vices mêmes,

le régime que la France s'est donné il y a quarante-cinq ans, aura eu au moins le mérite de lui procurer des alliances et de lui assurer la victoire, — et pour cela il lui sera beaucoup pardonné; il ne s'agit pas, bien entendu, de le changer, — je suis d'ailleurs de ceux qui pensent qu'il sortira fortifié de la présente crise, — mais simplement de l'améliorer, de l'épurer et de l'assainir.... N'en disons pas plus pour l'instant. Si les partis au pouvoir veulent durer, s'ils veulent faire oublier leurs fautes, — et ils en ont commis de bien graves, — s'ils ne méconnaissent pas, ne parlons même pas de leurs devoirs, mais leur intérêt le plus élémentaire, ils devront renoncer à certaines pratiques et à certains ostracismes. Considérer comme des parias, tracasser, expulser, proscrire d'excellents Français, qui, à l'heure du danger, ont versé leur sang sans compter, et dont on a accepté, dont on a même solli-

cité les sacrifices, ce serait là, tout à la fois, une vilaine besogne et un déplorable calcul. Le bas anticléricalisme dont on a durant tant d'années vécu chez nous a fait son temps : il est à la source de toutes nos discordes, de toutes nos difficultés intérieures; pendant la crise que nous venons de traverser, il nous a, au dehors, enlevé plus de sympathies que l'on ne saurait dire : il nous en a enlevé jusqu'en Alsace-Lorraine. S'il a, ce qui est certain, des origines nationales, il a aussi et surtout, nous le savons aujourd'hui, des origines « bismarckiennes »; et cela seul devrait suffire à nous le faire répudier sans retour. Il a été, pour nous, pendant ce dernier demi-siècle, un élément de faiblesse incomparable. Si demain, il se survivait à lui-même, il paralyserait tout notre relèvement national. La France tout entière d'ailleurs, la France qui travaille et qui veut vivre y mettrait bon ordre. Avant

tout, elle a besoin de la paix religieuse; et si on ne la lui donne pas de bonne grâce, elle saura bien l'exiger et la conquérir. On ne concevrait pas qu'un grand peuple victorieux s'attardât à une politique de vaincus, à une politique de décadence et de byzantinisme. La seule attitude morale qui soit vraiment digne de lui est celle d'une haute tolérance, d'un respect profond et sincère, d'une large sympathie à l'égard de toutes les formes de la vie spirituelle. Nous n'en demandons pas davantage; nous ne réclamons ni « traitement de faveur », ni privilèges, ni monopole. La liberté, telle qu'on l'entend aux États-Unis, nous suffit. Serions-nous par hasard incapables de résoudre un problème que la grande démocratie laborieuse d'outre-mer a si élégamment résolu pour son compte?

La paix religieuse une fois assurée, toutes les forces de la nation enfin rassemblées pourront s'employer librement aux diver-

ses réformes sociales dont la guerre a clairement prouvé la nécessité et l'urgence. Au premier rang de ces réformes il y a la lutte contre l'alcoolisme et contre la dépopulation. On a tout dit sur les dangers que ce terrible poison de l'alcool fait courir à notre race, et que notre régime politique, bien loin de réagir contre eux, n'a su jusqu'ici qu'entretenir et exploiter. Si l'on ne prend contre ce fléau des mesures très rigoureuses, à quoi cela nous servirait-il d'avoir sauvé la France de l'invasion allemande? Et de même, quand on songe que, pendant le premier semestre de l'année 1914, la population française, de par la diminution de la natalité et l'augmentation de la mortalité, a diminué de près de 25 000 âmes, on mesure toute la terrible justesse du mot du vieux de Moltke, déclarant que chaque année écoulée était pour l'Allemagne l'équivalent d'une victoire. Nos ennemis avaient spéculé sur ces deux

plaies nationales pour nous « rompre les os ». Prenons garde à ce que leurs calculs, qui se sont trouvés vains pour le présent, ne se réalisent pas dans l'avenir!

Et tout ceci revient à dire que la guerre continuera après la guerre, et que, pour obtenir de nouvelles victoires, l'union sacrée de tous les Français sera, la paix une fois signée, plus nécessaire que jamais. Guerre toute pacifique, oui, sans doute, espérons-le du moins, mais qui exigera des qualités de patience, de discipline et d'organisation qui, si elles ne sont pas du tout incompatibles avec le caractère français, ne sont pourtant pas celles qu'il manifeste et surtout qu'on lui reconnaît le plus volontiers. Ces qualités, la guerre des tranchées a bien prouvé que nous n'en étions pas incapables. Au fond, ce sont bien là les qualités substantielles de ce que j'aime à appeler la troisième France, cette France ignorée, modeste et laborieuse qui répare sans bruit

les fautes ou les inconséquences des deux autres, et qui, dans toutes les crises, se retrouve toujours la même pour réaliser l'œuvre nécessaire et pour sauver le pays. Ne laissons pas s'oblitérer ces qualités traditionnelles; sachons les utiliser et les développer; ce sont celles qui gagnent et assurent les victoires durables; ce sont celles qui en perpétuent le glorieux prestige; ce sont celles qui permettent d'en recueillir les bénéfices positifs. Il ne s'agit pas, bien entendu, de renoncer à nos qualités plus brillantes et plus inventives : il s'agit de les compléter, de mieux les exploiter, de les rendre plus fécondes et plus agissantes. Pour conserver et pour maintenir le haut rang que ses armes lui ont rendu, la France aura beaucoup à travailler, beaucoup à lutter. Préparée par un long, persévérant et discret effort, sa victoire n'a eu de l'improvisation que l'apparence. Mais cet effort doit se soutenir et s'étendre, sous

peine de n'aboutir qu'à des résultats éphémères. Si notre succès n'était qu'une réussite accidentelle, il serait glorieux sans doute, mais il n'aurait qu'une portée assez médiocre. Il faut que l'esprit des tranchées survive à la guerre : esprit d'abnégation, de solidarité, d'endurance, de labeur modeste et continu. Si, comme nous l'espérons tous, c'est cet esprit-là qui domine dans la France de demain, ce sera, n'en doutons pas, le véritable *Miracle français*.

Sous ce titre un peu symbolique, et qui m'est à peine personnel, puisque l'ayant pensé dès les premiers jours de la guerre, je l'ai retrouvé depuis sous plusieurs plumes, je rassemble quelques-unes des pages qui m'ont été inspirées par les prodigieux événements auxquels nous assistons depuis bientôt dix mois. Elles n'ont rien d'original sans doute, et même, si elles

avaient quelque mérite, ce serait précisément celui d'exprimer des sentiments et des réflexions communs à tous les Français depuis dix mois. Les hommes de ma génération ont vécu avec une rare intensité les émotions douloureuses et tragiques de cette heure incomparable d'histoire. Ils avaient beaucoup souffert, à leur entrée dans la vie, de se sentir les fils d'une patrie humiliée, meurtrie, diminuée, et à laquelle les nobles ambitions d'autrefois paraissaient désormais interdites. Que de fois ils avaient surpris sur des lèvres étrangères les traces d'une hostilité un peu méprisante ou d'une pitié un peu ironique à l'égard de la France! Que de fois ils avaient envié leurs pères d'avoir connu une vie plus intense, d'avoir contemplé de plus grands spectacles, d'avoir appartenu à une communauté plus forte et plus heureuse! *Væ victis!* Le monde est dur aux vaincus : nous en avions fait la cruelle expérience, et nous nous deman-

dions si l' année terrible pèserait éternellement sur les destinées françaises.

Et pourtant, nous avions tous l'intime conviction que la France ne méritait pas son triste destin. Nous savions que la vie que les circonstances lui avaient faite n'était point conforme à son âme. Et tous, chacun dans notre sphère et à notre rang, nous travaillions à lui préparer un meilleur avenir. Seulement, les années passaient, les déceptions s'accumulaient; nous interrogions l'horizon avec anxiété, nous demandant de quel côté viendrait le salut.

Le salut est venu de nos adversaires eux-mêmes. Ces parvenus de l'histoire, en pleine prospérité, ivres d'un orgueil insensé, poursuivis par l'implacable Némésis, — ou plutôt par la Providence vengeresse, — ont détruit de leurs propres mains le laborieux et puissant édifice de leur opulence et de leur grandeur. Alors qu'ils n'avaient qu'à se laisser vivre, —

nous le voyons clairement aujourd'hui, — pour devenir les maîtres pacifiques du monde, subitement, dans un accès de démence collective qui est vraiment sans exemple dans les annales de l'humanité, ils ont démasqué leur secret dessein; la fortune qu'ils avaient voulu brusquer s'est retournée contre eux. Demain, c'est le vaincu d'hier, qui, d'accord avec les rivaux d'aujourd'hui, leur dictera sa loi : loi qui sera d'autant plus dure que la guerre volontairement déchaînée par l'Allemagne aura été plus brutale et plus inhumaine, plus dénuée de scrupules et de loyauté; car ce qui importe, c'est de soustraire l'Europe nouvelle à des retours offensifs de la barbarie germanique, c'est d'épargner à nos descendants de pareilles effusions de sang. Et nous allons voir s'effondrer la grande force malfaisante qui, près d'un demi-siècle durant, a fait peser sur le monde son joug de fer. De pouvoir contempler ce gran-

diose spectacle, d'assister à toutes les justes réparations nationales dont cette chute retentissante sera l'heureux signal, cela vaudra nos quarante-quatre ans d'attente, de résignation, de vie inquiète et sans gloire. Et de se dire que la France aura été l'une des plus actives ouvrières de cette heure providentielle de purification et de libération, quel est le Français qui ne sentira battre son cœur de cette « fière modestie » dont, tout récemment, un écrivain italien nous faisait justement honneur?

Je souhaite passionnément que les pages qu'on va lire apportent quelque réconfort et des motifs d'espérer à tous ceux qui, même dans les plus sombres jours, ont eu foi dans les destinées de notre admirable pays.

Victor Giraud.

Versailles, mai 1915.

LE MIRACLE FRANÇAIS

I

Souvenez-vous. C'est l'histoire d'hier, et il semble qu'elle soit vieille d'un siècle....

Mais au moment de rappeler cette histoire, c'est-à-dire de fixer les principaux traits de notre situation morale, politique et sociale avant la guerre, entre les élections générales du mois de mai et le coup de foudre du mois d'août, notre plume hésite et s'arrête. Dieu nous garde de réveiller nos vieilles querelles et de porter atteinte à la trêve des partis, à ce qu'on a appelé l' « union sacrée » d'aujourd'hui! Mais le souvenir est resté dans toutes les mémoires, et il nous suffit d'y faire allusion.

Le moins qu'on puisse dire est que nous étions profondément divisés il y a dix mois. Les esprits étaient agités, les consciences troublées, les passions déchaînées, et notre mauvaise fortune ne nous avait même pas épargné ces scandales qui apparaissent à la fin d'un régime comme un inquiétant symptôme.... Les pessimistes criaient à la décadence. Les optimistes, ceux qui, dans les deux années précédentes, avaient cru voir se lever l'aurore d'une France nouvelle et avaient salué la naissance d'un esprit nouveau, ceux-là se demandaient avec inquiétude s'ils ne s'étaient pas trompés, ou si du moins il ne leur faudrait pas ajourner à une autre génération leurs tremblantes, leurs timides espérances....

Brusquement, dans cette atmosphère de corruption, de malaise et d'orage, comme un coup de tonnerre, la guerre éclate. Et soudain, voici qu'une France nouvelle apparaît : une France unie, fière sans bravade, calme et grave, celle-là même que nous avions rêvée, et que nous désespérions presque de jamais voir de nos

yeux de chair; une France qui accepte sans un murmure toute sa destinée, comme si, depuis quarante-quatre ans, elle attendait cette heure tragique et s'y préparait en silence. En une seconde, toutes les misères de la veille sont oubliées, abolies, s'abîment dans le passé. A la profonde stupéfaction de nos ennemis, de nos amis mêmes et, avouons-le, à la nôtre, toutes nos divisions s'évanouissent. Le déplorable assassinat d'un éloquent tribun socialiste n'arrive même pas à troubler une heure cette soudaine entente. La Chambre, subitement élevée au-dessus d'elle-même, dans une séance inoubliable, donne l'exemple de la concorde, de la sagesse patriotique, de la dignité frémissante. Les hommes au pouvoir trouvent les justes, fortes et sobres paroles qu'il faut dire, et leur éloquence simple, ramassée, nerveuse, digne des plus beaux jours de la tribune athénienne, est le plus bel hommage que l'on puisse rendre à la cause qu'ils défendent. Socialistes, conservateurs, monarchistes, républicains, toutes les théories politiques; catho-

liques, libres penseurs, israélites, protestants, toutes les conceptions philosophiques ou religieuses; artisans, bourgeois, nobles ou paysans, toutes les catégories sociales sont unies, confondues, soulevées dans le même élan. Un seul sentiment, une pensée unique dominent toutes les consciences françaises. Que parlions-nous, hier encore, des deux Frances[1]? Il n'y en a qu'une, la France éternelle, tout entière réconciliée et rassemblée contre le brutal envahisseur. Jamais, à aucune époque de notre histoire, l'unité morale du pays n'a été aussi complète, aussi profonde, aussi intime qu'au lendemain du jour où elle paraissait le plus tristement compromise.

Comment expliquer cette étonnante volte-face, cette sorte de création spontanée d'une grande âme collective et nationale, cette soudaine transfiguration de tout un peuple, dont nous avons les yeux et le cœur encore tout éblouis? La raison analytique n'y suffira peut-

1. Voyez, dans nos *Livres et Questions d'aujourd'hui*, notre étude sur *la Troisième France*.

être pas; mais il est évident qu'elle peut rendre compte de certains aspects du phénomène.

Que les éléments conservateurs de l'opinion française aient accueilli avec une virile fermeté la perspective d'une guerre européenne, c'est ce qui ne saurait surprendre. Les conservateurs français ont sans doute leurs défauts : on n'a jamais pu incriminer sérieusement la sincérité et la vigilance inquiète de leur patriotisme; si on les avait plus souvent écoutés, qui pourrait nier que la France de 1914 eût été plus prête à la lutte? Beaucoup d'entre eux, à plus ou moins longue échéance, s'attendaient à la guerre; quelques-uns ne savaient s'ils devaient l'espérer ou la craindre; presque tous s'y préparaient et tâchaient d'y préparer l'opinion. Tous, en tout cas, bien convaincus qu'une nation, suivant le mot profond de Renan, est avant tout « une création militaire », déplorant que la France ne jouât plus dans le monde le rôle glorieux qu'elle y jouait autrefois, mettaient dans l'armée leur suprême espoir et leur suprême pensée et comptaient invinciblement sur elle

pour le moment où sonnerait l'heure du relèvement national. Royalistes, bonapartistes, nationalistes, progressistes, libéraux ou traditionalistes de toutes nuances politiques n'ont donc eu aucun mérite à courir immédiatement au drapeau; ils en ont eu davantage à oublier sur-le-champ les nuances ou les graves oppositions qui les séparaient les uns des autres, et, bien plus encore, des pouvoirs constitués, à se grouper sans hésitation autour des représentants d'un régime dont ils réprouvaient les errements et les tendances, et qu'hier encore ils combattaient de toute leur énergie. Nous voulons croire que leurs adversaires, à leur place, eussent fait preuve d'un semblable désintéressement.

Ceux qui se baptisaient « républicains de gauche », radicaux ou radicaux-socialistes, sont revenus de plus loin. Combien d'entre ces fiers descendants des « grands ancêtres » de 93 avaient glissé aux candides chimères du pacifisme, déclamé contre la guerre, dénoncé les dangers du « nationalisme » et du « milita-

risme », protesté contre notre expansion coloniale, cru à la possibilité d'une entente avec l'Allemagne, condamné l'idée de la revanche, et renoncé, dans le secret de leur cœur, à nos deux provinces perdues! Combien avaient imprudemment lésiné sur les crédits militaires, et même, parmi ceux qui s'étaient résignés à la loi de trois ans, combien s'apprêtaient, aussitôt que l'occasion s'en présenterait, à défaire leur œuvre! Combien enfin avaient, dans mille circonstances, témoigné à l'armée une défiance, ou même une hostilité aussi ridicules que dangereuses, comme si, dans chaque général, il y avait l'étoffe d'un héros de Brumaire! Eh bien! tous ces préjugés, toutes ces préventions, toutes ces nuées, l'ouragan qui venait de l'Est les a dissipés sans retour. La grâce a soufflé sur ces apologistes du « pouvoir civil » : ils se sont réveillés fervents patriotes; ils ont endossé l'uniforme; ils se sont soumis aux dures exigences de la discipline; ils ont retrouvé au fond de leur âme l'esprit qui animait les volontaires de 92.

Et assurément, de voir leurs amis politiques aux prises, en ces graves circonstances, avec les difficultés et les responsabilités du pouvoir, cela n'a pas nui à leur brusque conversion. Mais enfin, ils se sont convertis, et on n'a pas à leur demander autre chose.

Une conversion qui semblait devoir offrir plus de difficultés, et qui a eu lieu pourtant, est celle des divers groupes socialistes et révolutionnaires. Convenons-en : quand les premiers bruits de guerre commencèrent à circuler, c'est du côté de la Confédération générale du Travail que nous avons tous regardé avec le plus d'inquiétude. Et sans doute, nous avions tort d'être inquiets, l'événement l'a bien prouvé. Mais quoi ! dans les milieux ouvriers, l'Évangile selon saint Marx avait fait tant de croyants ! On nous avait tant rebattu les oreilles de la « lutte des classes », de l' « Internationale », des revendications prolétariennes, de la « grève générale » ! On avait si souvent déclaré la « guerre à la guerre », déclamé contre « la société bourgeoise », contre le « préjugé »

patriotique! On nous avait si souvent menacés de « saboter » la mobilisation, de tirer sur les officiers, de désorganiser la défense nationale! On professait un culte si aveugle pour la « Social-démocratie »! Soyons bien assurés, — ils l'ont dit assez haut! — que nos ennemis comptaient sur Jean Jaurès pour provoquer une nouvelle Commune. Ce rêve a été déçu, comme tant d'autres. Nos socialistes ont fait tout leur devoir, comme les socialistes allemands ont fait le leur. Moins logiques que les nôtres, et surtout moins francs, plus officiellement embrigadés en tout cas, ces derniers, nous le savons aujourd'hui, s'étaient dérobés à l'offre d'une entente entre les « travailleurs » des deux pays en vue de faire avorter la guerre. Ce fut un trait de lumière pour les « camarades » français. Ils comprirent qu'on les avait dupés, et qu'à persévérer dans leurs théories et leurs velléités insurrectionnelles, c'est le jeu même de l'Allemagne belliqueuse et militariste qu'ils allaient jouer. Bien convaincus d'ailleurs que la France n'avait pas

voulu la guerre et qu'elle avait même tout fait pour l'éviter, ils se persuadèrent que combattre vaillamment pour elle, c'était combattre pour leur propre idéal, préparer l'avènement de la paix perpétuelle et de la « République allemande ». Et rassurés sur les principes, ils s'apprêtèrent à faire le coup de feu contre l'ennemi commun avec autant de sérénité et d'ardeur que les plus fougueux « nationalistes ».

On se représente donc assez bien les raisons diverses auxquelles ont obéi les différents partis qui se disputent la direction de la France contemporaine, en courant sans hésitation, d'un même élan, à la frontière menacée. Les uns prenaient les armes pour défendre l'ancienne France, celle des Croisades, de saint Louis, de Jeanne d'Arc, la « fille aînée de l'Église », dont la mission n'est pas près d'être achevée. Les autres combattaient pour la France rationaliste et libre penseuse, le pays de Voltaire et de Diderot. Les autres enfin luttaient pour la France démocratique et égalitaire, la France de la Révolution, la patrie

par excellence des revendications sociales et des libertés politiques. Et tous ensemble, à leur insu, sans tant de théories abstraites, ils allaient défendre la France, tout simplement parce qu'elle était la France, la douce et maternelle patrie, la terre des aïeux, le coin du sol sacré où sont ensevelis leurs morts, où ils sont nés eux-mêmes, où ils ont balbutié leurs premières paroles, dont les horizons familiers ont caressé leurs premiers regards, se sont mêlés à toutes leurs joies et à toutes leurs douleurs, et parce qu'ils ne pourraient plus vivre si ces bois, ces champs, ces villes qu'ont fondées les ancêtres venaient à tomber aux mains d'hommes d'une autre race, aux mœurs grossières, au parler rude, au lourd et fumeux génie. Et tout cela est vrai; toutes ces explications sont justes, et il faut les donner. Mais que toutes ces causes, apparentes ou profondes, de l'unanimité française aient pu *jouer ensemble*, qu'en une seconde elles aient fait d'une nation, hier si divisée, la moins disciplinée et, par moments, la plus anarchique,

un bloc intangible et sans fissures; que nous ayons vu se constituer l'union sacrée des esprits, des volontés et des cœurs; que sous nos yeux, comme par l'effet d'une brusque réaction chimique, se soit produite une sorte de soudaine cristallisation de l'âme française, c'est ce qui dépasse et confond la raison raisonnante, et, — qu'on donne au mot le sens réel ou figuré que l'on voudra, peu m'importe, — c'est où je vois le premier miracle français.

II

Il y en a d'autres. Au premier rang il faut placer les conditions internationales et diplomatiques du conflit. En vérité, elles étaient telles que nous n'aurions pu les rêver meilleures, et que nous n'avons pas eu à regretter d'avoir, quarante-quatre années durant, attendu patiemment l'heure de la destinée. Quand on connaîtra par le menu l'histoire diplomatique de ces quarante-quatre années, on saura tout ce qu'il a fallu à la France de longanimité, de souplesse, de sang-froid, de stoïque résignation, pour résister aux menaces, aux incessantes provocations de la brutalité allemande.

A nous en tenir aux faits universellement connus, nul ne pourra reprocher à notre pays d'avoir recherché fiévreusement l'occasion d'une revanche. Volontairement, systématiquement, afin que le monde ne pût nous accuser de troubler la paix universelle pour la satisfaction de nos rancunes nationales, toutes les fois qu'entre l'Allemagne et nous s'élevait une question purement personnelle, nous étions prêts à toutes les concessions compatibles avec notre dignité. Si la guerre a fini par éclater, c'est que l'Allemagne nous l'a déclarée. Et si nous nous y sommes si promptement résolus, c'est qu'il s'agissait tout d'abord de ne pas laisser écraser un petit peuple héroïque par un Empire ambitieux et sans scrupules. Et ainsi, sans l'avoir cherché, la France s'est trouvée, aux yeux de tous, dans l'attitude même qui pouvait le mieux convenir à ses traditions séculaires : elle était victime, parce qu'elle était libératrice; on l'attaquait, parce qu'elle n'avait pas voulu laisser perpétrer une injustice internationale.

Cette noblesse d'attitude a eu tout de suite sa récompense. La Russie, que la maladroite politique allemande avait si bien réussi à jeter dans nos bras, la Russie dont nous épousions la juste cause, allait mettre toute sa puissance au service de nos communs intérêts. L'Italie, dont, en d'autres circonstances, nous aurions pu redouter les engagements, — mais à l'égard de laquelle nos adversaires avaient manqué, tout à la fois, de franchise et d'habileté, — l'Italie se déclarait neutre et ne tardait pas à affirmer que la neutralité ne pouvait être pour elle qu'une attitude provisoire. Restait l'Angleterre qui, à la vérité, depuis dix ans, s'était très cordialement rapprochée de nous, et dont l'intérêt général était visiblement conforme au nôtre. Mais l'Angleterre, pacifique d'instinct, en proie à de graves difficultés intérieures, très ouverte d'ailleurs à des influences allemandes, l'Angleterre était divisée contre elle-même. Le sort de la Serbie était pour elle un sujet d'émotion bien lointaine. L'odieuse violation de la neutralité belge

vint mettre fin à ses hésitations. Le loyalisme anglais et l'intérêt anglais se trouvèrent d'accord pour infliger à l'Allemagne une surprise irritée dont elle n'est pas encore revenue. Sa duplicité, sa violence, son manque de perspicacité consommaient cet « encerclement » qu'elle avait toujours redouté comme la pire des éventualités. Et la France, par la loyauté, la prudence, la générosité de ses procédés, grâce aussi à l'habileté de ses diplomates, se trouvait placée dans une situation morale et matérielle peut-être unique dans tout le cours de son histoire. A un siècle de distance, c'était, retournée en sa faveur, la situation qui devait aboutir à la chute de Napoléon. Tandis que le vide se faisait autour de son implacable ennemie, les alliances venaient à elle. Et, par une coïncidence véritablement symbolique, en même temps qu'elle se trouvait défendre la liberté du monde, et, on peut bien le dire sans déclamation, la cause de la civilisation chrétienne, elle luttait pour son existence même, pour l'avenir de son

génie,et pour les espérances réparatrices que, pendant près d'un demi-siècle, elle avait jalousement conservées dans son cœur.

Pour soutenir un pareil rôle, pour remplir une pareille mission et n'en pas être écrasée, pour justifier aussi tant d'espoirs et mériter tant de confiance, il fallait une puissance matérielle et une force d'âme dont beaucoup, même parmi nos amis, ne croyaient pas la France entièrement capable. Ils la savaient insuffisamment préparée, courageuse, certes, mais nerveuse, prompte à la désillusion, plus capable d'élan que d'endurance. Et ils savaient l'adversaire formidable, admirablement outillé, dressé depuis quarante ans à cette guerre qu'il avait déchaînée. Ils savaient qu'il serait d'autant plus violent et plus impitoyable que, se sentant lui-même menacé dans son existence, inquiet du lendemain, il avait eu des déceptions diplomatiques qui avaient froissé son orgueil et troublé sa sécurité. Ils savaient enfin que, pressé d'en finir et forcé de frapper dès l'abord des coups décisifs, il allait diriger

presque tout son effort contre la France qu'il s'agissait à tout prix d'accabler et de mater en quelques semaines. Rappelons-nous l'article décisif du *Times* : « Il y eut des jours où, durant la rapide marche en avant allemande, nous craignions que les armées françaises ne fussent par trop inférieures à leurs adversaires, où nous croyions que l'Allemagne ne serait battue que sur mer et sur sa frontière orientale, et qu'après la guerre, la France ne subsisterait, en tant que puissance, que grâce à l'aide de ses alliés ». Les craintes de nos amis auraient été plus vives peut-être encore s'ils avaient connu, comme nous commençons à les connaître aujourd'hui, tout le mystérieux détail de l'extraordinaire préparation allemande, toutes les infinies ressources de nos ennemis en hommes, en matériel de guerre, en espions, — en espions peut-être surtout, — leur prodigieux génie d'organisation, leur absence absolue de scrupules, leur foi exaltante dans leur supériorité universelle et dans l'infaillible succès de leurs armes. En vérité,

on conçoit maintenant les raisons de leur maladif orgueil, leurs chants de triomphe avant la victoire, leurs cris de Barbares se ruant à la curée. Entre la France et eux, la partie ne semblait pas égale. Toutes les probabilités, toutes les chances étaient pour que la France fût écrasée sous le nombre des soldats, sous le feu des obus prodigalement dépensés, sous la supériorité d'un armement perfectionné suivant les dernières données de la science[1]...,

Cependant, sans s'émouvoir, sans s'énerver, la France achevait ses derniers préparatifs de guerre. Ce calme émouvant, cette dignité tranquille et grave, ont tout de suite donné confiance aux plus pessimistes. Ceux qui n'ont pas vu de leurs yeux le bon ordre, la précision, la rapidité avec laquelle s'est effectuée la mobilisation ne sauront jamais de quelle souple méthode est susceptible le tempérament français. J'imagine que les innombrables espions de l'empereur Guillaume ont dû être bien surpris;

1. Voir la note A, à la fin du volume : *l'Armée allemande au début de la campagne.*

s'ils ont fait parvenir des rapports véridiques à leur maître, ils ont dû reconnaître que les choses n'ont pas pu mieux se passer, même dans la méthodique Allemagne. Pour ma part, j'aurai toujours devant les yeux une double vision de ces premières journées de guerre. C'était le second jour de la mobilisation, dans un train de banlieue qui transportait à Paris nombre de mobilisés : leur décision, leur entrain, faisaient plaisir à voir. A l'une des stations monte un vieux général à la moustache toute blanche, qui, visiblement, vient de reprendre du service. Les hommes s'empressent, lui cèdent leur place : il refuse de s'asseoir, reste debout pendant tout le trajet, et engage la conversation. Sur ce ton de simplicité cordiale et familière que même un lieutenant allemand ne saura jamais prendre, il cause, il répond aux observations des uns et des autres; il dit que nous n'avons pas voulu la guerre, qu'elle nous a été imposée, et que chacun doit faire son devoir; qu'il y aura de rudes journées où tout le monde, lui comme

les autres, souffrira de la faim, de la soif, du manque de sommeil, mais que la France vaut bien tous ces sacrifices.... Et à mesure qu'il parle, traduisant la pensée de tous, on a comme la sensation anticipée de cette étroite et confiante solidarité qui, à la guerre, s'établit entre le troupier français et son chef, et dont on nous a, depuis, donné tant d'exemples. Quand le train s'arrête, des poignées de main, des vœux, s'échangent; l'officier a conquis tous ses hommes; demain, au feu, il fera d'eux ce qu'il voudra. — Entre temps, monte dans notre compartiment un jeune homme que sa femme, un bébé dans les bras, a accompagné jusqu'au bout; ils s'embrassent longuement, gravement; la femme est admirable de simplicité, de sérénité; pas une larme; dans ce visage un peu pâle on sent la volonté virile, presque tragique, de ne pas faiblir; et je n'oublierai jamais le geste énergique et tendre avec lequel elle a tendu au père, par la portière ouverte, la tête de l'enfant pour un dernier baiser.... Ah! ces Allemands qui nous croyaient

un peuple fini, comme ils se sont trompés sur nous!

Et ces impressions qui nous ont mis dès l'abord tant d'espérance au cœur, quel est celui d'entre nous qui n'en a pas recueilli d'analogues? Voici, entre tant d'autres, celles de M. Émile Faguet :

11 août. — Les trains passent, chargés de soldats qui *rejoignent*. Beaucoup, trop à mon avis, chantent et crient. Mais la plupart sont calmes et fermes, avec une grande simplicité dans les attitudes et une admirable décision dans les regards. Somme toute, ils sont pleins de confiance et ils en donnent. On sent qu'ils sont prêts à tout et que rien ne les surprendra ni ne les intimidera. Dieu! dans leurs vestes de toile et leurs pantalons de treillis, Dieu! qu'ils sont beaux! Leurs paroles sont sans trouble comme aussi sans jactance : « Ce ne sera pas long; mais, du reste, tant qu'il faudra! » — « Quand chacun est sûr de tous les autres, il y a du bon. » Le bons sens français et le courage français sont dans chacune de leurs paroles. Braves enfants!

Trompés par notre modération, notre réserve, notre humeur conciliante des quarante dernières années, les Allemands s'imaginaient que nous

aurions peur de la guerre. Ils s'étaient, une fois de plus, lourdement mépris sur notre compte.

Et ils s'étaient mépris aussi sur le compte d'un peuple d'humeur extrêmement pacifique, mais très jaloux de son indépendance et qui avait dans son passé des souvenirs héroïques dont il était justement fier. Escomptant certaines complicités, jugeant les autres d'après elle-même, habituée à ne jamais spéculer sur le sentiment de l'honneur, l'Allemagne était convaincue que la Belgique n'oserait pas lui résister, et qu'elle se contenterait d'une platonique protestation. Mais la Belgique avait un roi digne d'elle, un roi dans les veines duquel coulait d'ailleurs du sang français. Le roi Albert déclara qu'il défendrait énergiquement la neutralité de son pays. Et l'Allemagne étonnée, furieuse, retardée dans son élan, mit quinze jours à briser cet obstacle imprévu et, pour nous, providentiel. Ce fut en effet pour la France le commencement du salut. Que serait-il arrivé si, dès les premiers jours du mois

d'août, en pleine mobilisation française, la horde barbare, traversant librement la Belgique, avait pu foncer presque tout entière sur notre frontière du Nord? Aurions-nous pu soutenir assez longtemps ce premier choc pour permettre à nos armées de l'intérieur de se concentrer et d'accourir? Ce qui est sûr, c'est que l'admirable et si méritoire résistance belge, en ralentissant l'offensive allemande, en achevant d'imprimer au « mauvais coup » tenté par nos ennemis le caractère d'odieuse lâcheté dont ils ne parviendront pas à se laver, nous donnait, avec un nouvel allié, un répit précieux, et, par contraste, nous dressait, aux regards du monde civilisé, dans la posture moralement la plus souhaitable et la plus belle : celle du peuple champion du droit, gardien de la foi jurée, représentant incorruptible de la justice éternelle. A cet égard surtout l'histoire travaillait bien pour la France.

III

Car, dans l'ordre plus modeste des réalités matérielles, la grande, l'angoissante question subsistait toujours : la France pourrait-elle sans fléchir supporter le heurt terrible de ces trois millions d'hommes méthodiquement entraînés, armés jusqu'aux dents des engins les plus meurtriers, exaltés depuis leur enfance, dans leurs sentiments les plus élevés comme dans leurs instincts les plus bas, contre l'ennemie héréditaire? Contre un adversaire ainsi muni, la vaillance, la générosité, l'idéalisme ne sont pas des armes suffisantes. Il y faut la force. La France aurait-elle la force? Elle n'a-

vait pas le nombre; son armement présentait d'assez graves lacunes; elle n'était pas rompue au genre de guerre qu'on allait lui faire. Heureusement, elle avait pour elle un admirable canon de campagne, un haut commandement à l'origine un peu mêlé, mais qui pouvait aisément devenir de tout premier ordre, enfin une armée qui avait la foi, — la foi dans les destinées de la France et dans les infinies ressources du génie français. Mais enfin, tout cela suffirait-il? Nos amis étaient inquiets : M. Ferrero, M. Seippel, l'éloquent auteur de l'article du *Times* nous l'ont avoué depuis. Par sa taille, par sa brutalité, par sa pesante armure, le colosse germanique les effrayait justement, pour nous. C'était le combat de David et de Goliath. Qui allait l'emporter? « Le monde retenait sa respiration. » Par l'importance des questions soulevées, par l'énormité des forces engagées, jamais lutte plus grandiose et plus terrible n'avait passionné l'humanité tout entière.

Après quelques premières passes heureuses,

il arriva que David plia sous son formidable adversaire. Ce fut la bataille de Charleroi. L'anxiété redoubla dans le monde. Serions-nous capables de nous relever de cet échec? L'ennemi exultait. Il trouvait dans son triomphe la justification de ses crimes. On ne lui avait donc pas menti. Il allait fouler cette terre promise dont ses chefs lui avaient vanté la richesse. Quelques jours encore, et il serait dans ce Paris dont sa grossière imagination rêvait depuis l'enfance, et dont on avait promis le pillage à sa convoitise. Quelques jours encore, et l'Empereur entrerait dans la cité superbe qui avait toujours repoussé ses avances, et dont il avait juré l'humiliation et la perte. L'attaque brusquée dont il nous avait si souvent menacés semblait sur le point d'aboutir.

C'est alors qu'un grand chef se révéla parmi nous. Le généralissime des armées françaises n'était guère jusqu'alors connu que de ses pairs qui appréciaient à leur vraie valeur sa compétence, sa vigueur, sa rude équité, son prodigieux sang-froid. Avec une admirable lucidité,

il vit la situation telle qu'elle était et sut prendre sans coup férir les dures décisions nécessaires. Il comprit que ce qu'il fallait sauver avant tout et maintenir intact et libre, c'était l'armée, instrument des victoires futures. Et sacrifiant tous les généraux qui s'étaient montrés inférieurs à leur tâche, sacrifiant une large bande du territoire national, il recula. Il recula rapidement, méthodiquement, infligeant, chemin faisant, à l'ennemi de partiels, mais sanglants échecs, l'affaiblissant, le fatiguant, l'usant par tous les moyens, faisant le vide devant lui, devinant ses plans, utilisant sa sauvage impatience, guettant ses moindres fautes, l'attirant enfin peu à peu sur le terrain où la lutte pouvait s'engager dans les conditions les plus favorables pour nos troupes. Le 5 septembre, ces conditions se trouvèrent réalisées. L'offensive fut commandée par un ordre du jour dont la mâle et sobre éloquence restera célèbre. La France allait être sauvée.

Et pendant ce temps-là, la France se montrait digne de ses soldats et de leurs chefs. Car, tan-

dis que la France du Nord et de l'Est acceptait en frémissant, mais sans se plaindre, d'être brutalement envahie, Paris, ses précautions prises, restait admirable de tranquille dignité. Paris vaquait à ses affaires, plus grave assurément que de coutume, mais sans fièvre, et avec cet air d'élégante intrépidité qui caractérise la bravoure française. Paris attendait. Quoi? Il ne savait. Il ne savait qu'une chose, c'est qu'il serait défendu « jusqu'au bout ». On lui avait donné comme gouverneur militaire un de ces généraux qui, formés à la rude école de nos guerres coloniales[1], à l'instar d'un Joffre ou d'un Lyautey, hommes de pensée et hommes d'action tout ensemble, savent préparer et gagner des batailles et en même temps organiser et administrer un pays. Choix heureux entre tous, s'il est vrai que l'armée de Paris ait singulièrement contribué à la victoire de la

1. « Les expéditions coloniales, a dit le général Joffre dans l'unique discours qu'il ait, je crois, prononcé, — les expéditions coloniales donnent à nos officiers le goût de l'initiative, l'habitude des décisions promptes, le courage des responsabilités. Ce sont des écoles permanentes d'héroïsme. »

Marne. Défendu par Galliéni, Paris avait confiance; mais il était prêt à tout, sachant les fortifications de son camp retranché provisoirement insuffisantes. De jour en jour, d'heure en heure, il prêtait l'oreille au bruit prochain du canon. Un matin, il apprenait que la menace allemande s'éloignait, et, comme il y a quinze siècles, sans raison apparente, que les hordes barbares se détournaient de la capitale, marchant au fatidique rendez-vous des champs catalauniques. Paris était sauvé.

Pas plus qu'il y a quinze siècles Paris n'a compris le mystère de sa délivrance. J'ose dire que ce mystère est plus incompréhensible aujourd'hui qu'il ne le fut il y a quinze siècles. Car enfin, on ne saurait comparer, même de très loin, le Paris du temps d'Attila au Paris contemporain[1]. Que le roi des Huns ait négligé de prendre et de mettre à sac la vaillante cité

1. Paris n'était pas alors une ville très importante. Bien qu'elle eût été distinguée par César, par Constance Chlore et par Julien, elle ne fut jamais ni la capitale officielle de la Gaule, ni même la métropole d'une province. C'est Clovis qui, un demi-siècle plus tard, en fit la capitale de son royaume.

prédestinée, il n'est pas sûr que ce fût une faute, et, en tout cas, si c'en était une, c'était une faute qui ne compromettait nullement le succès de sa campagne : il lui importait infiniment plus de s'emparer d'Orléans, la clef du Midi, et c'est en effet sur cette ville qu'il lança sa meute hurlante. Mais ce qui était vrai d'Attila ne l'était pas de son moderne successeur. Prendre Paris et nous dicter la paix avant que la Russie ne fût prête, — ses généraux nous l'avaient assez dit, — tel était l'objectif essentiel de l'empereur Guillaume. C'était l'unique raison de cet immense déploiement de forces sur notre frontière du Nord, de la violation de la neutralité belge, de ces marches forcées de l'aile droite allemande. Et certes, ce n'était point mal calculé. Même sans l'appât d'un gouvernement à capturer, d'une Banque de France à dévaliser, Paris restait une proie assez désirable pour les convoitises d'outre-Rhin. Et assurément, Paris pris, ce n'était pas encore la fin de la France, ni la fin de la guerre, ni la victoire finale. Il nous serait resté

des armées, de l'argent, des alliés, du courage. Mais, sans parler du grand effet moral produit sur le monde, il faut bien avouer que la perte de notre capitale nous eût rendu moins facile la paix glorieuse à laquelle nous avons droit. Et il est bien vrai que Paris ne se serait pas laissé prendre sans résistance. Mais, les Allemands ne pouvaient pas l'ignorer, — à quoi leur eût servi leur armée d'espions, s'ils avaient ignoré cela? — Paris, son armée mise à part, n'était pas, alors, protégé comme il aurait pu et dû l'être. Une rapide et violente attaque brusquée, un hardi et heureux coup de main, — un de ces coups de main où les Allemands ne comptent pas les vies humaines, — aurait fort bien pu réussir. Et alors, c était le rêve lointain du César germanique enfin réalisé; c'était l'une de ces « entrées » triomphales qui lui ont toujours été refusées; c'était, pour son armée de pillards et d'incendiaires, l'orgie sanglante qu'on lui avait si souvent promise. Et, brusquement, sans qu'on sache pourquoi, voilà ce rêve, auquel ils ont tout sacrifié, qui, par leur

faute, s'évanouit en fumée. Voilà ces audacieux qui, tout d'un coup, n'osent pas, hésitent, reculent, se détournent. Voilà ces vainqueurs qui, volontairement, repoussent de leurs lèvres altérées la coupe enchantée où ils s'apprêtaient à boire.

Et j'entends bien que, dans leur pensée, c'était ajourner, non renoncer ; et je sais toutes les explications que l'on a données de ce mouvement de l'aile droite allemande par lequel le général von Klück, découvrant son flanc, au lieu de marcher sur Paris, s'est dirigé vers Meaux et Coulommiers. Je veux bien admettre qu'il pouvait lui paraître imprudent de tenter un coup de main sur Paris sans s'être, au préalable, débarrassé de l'armée du général Maunoury et des armées, après tout, intactes du général Joffre. Mais, d'une part, dans une guerre dont le succès pouvait être une question d'heures, c'était laisser à la capitale le temps de compléter et d'organiser sa défense; et, d'autre part, en cas d'échec, c'était s'interdire toute possibilité de retour offensif sur la grande ville,

objet des ambitions impériales. Et, je le sais bien, dans leur fol orgueil, les Allemands ne doutaient pas de la victoire. Mais que le haut commandement ennemi n'ait même pas envisagé l'hypothèse contraire; qu'un état-major qui, même lorsqu'il est sûr du succès, s'assure méthodiquement contre un revers possible, ait eu la légèreté de jouer sur une carte unique tout l'avenir de la campagne occidentale; qu'il ait commis la faute stratégique qui a permis à notre généralissime, non pas de reprendre l'offensive, — l'offensive était décidée bien avant que la faute ne fût commise, — mais de la reprendre dans les meilleures conditions possibles, c'est ce qui me confond, c'est ce que je ne puis comprendre, — et l'on dit que « notre Joffre » lui non plus n'a pas compris. Peut-être, quand nous connaîtrons les explications allemandes, comprendrons-nous davantage.

Au reste, il est hors de doute que la partie qui allait s'engager, en même temps qu'elle s'annonçait décisive, était de nature à inspirer

quelque confiance à une armée même moins présomptueuse que l'armée allemande. Dans cette étonnante retraite, à la Turenne, qu'après Charleroi notre général en chef avait imposée à la totalité des armées françaises, et dont l'exécution a émerveillé les connaisseurs, nos troupes risquaient de perdre quelques-unes de leurs qualités les plus précieuses et les moins contestées. Soumises à des fatigues sans nom, comment pourraient-elles retrouver le feu, l'entrain, le « mordant » dont, au début, elles avaient donné tant de preuves? D'autre part, le soldat français n'aime pas à battre en retraite; et quand il ne comprend pas, comme ce fut alors souvent le cas, les mouvements qu'on lui prescrit, il y a des chances pour qu'il s'énerve et perde courage. Chose extraordinaire, rien de tout cela n'arriva. Comme si, entre les mains d'un habile capitaine, le tempérament national recevait une nouvelle empreinte, nos soldats conservaient toute leur confiance et tout leur élan; et quand, au matin du 6 septembre, on leur dit que « le salut du pays » allait dépendre

de leur effort et qu'ils « devraient, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer », comprenant tout le sens de cet héroïque langage, heureux enfin d'être rendus à leur vraie nature, ils coururent sus à l'ennemi avec la légendaire furie dont on nous a fait si souvent gloire.

Mais si grande que fût leur valeur, on pouvait craindre qu'elle ne vînt se briser encore une fois contre un trop redoutable adversaire. Nous ne savons pas l'exacte importance respective des effectifs engagés de part et d'autre; mais nous savons bien que l'infériorité numérique était de notre côté, et il semble que, sur plus d'un point, nous ayons eu parfois à lutter à un contre quatre ou cinq. En second lieu, et quoique depuis Charleroi, grâce à des prodiges de notre industrie française, nous eussions eu le temps de réparer certaines lacunes de notre organisation matérielle, notre armement restait inférieur à celui de nos adversaires : ni en mitrailleuses, ni en artillerie lourde, ni en réserves de munitions, nous ne

pouvions encore nous comparer à lui. Enfin il avait cette confiance en soi que donnent l'orgueil savamment entretenu et l'ivresse des premières victoires. Plus que jamais, nos amis s'inquiétaient. Rationnellement, il n'avaient point tort.

Comment l'héroïque vaillance de notre armée, la supériorité de notre commandement et celle de notre artillerie légère ont-elles fini par nous assurer la victoire? C'est ce qu'il est plus facile de constàter que d'expliquer. Mathématiquement, si je puis dire, il semble bien que nous dussions être vaincus. Mais il faut croire que, dans l'art de la guerre, comme dans tous les autres arts, l'esprit géométrique doit abdiquer devant l'esprit de finesse, le calcul devant l'intuition, la raison devant le cœur. Cette armée qui luttait pour défendre contre l'envahisseur, avec le sol natal, la pérennité du génie français, avait un autre idéal que cette autre armée qui combattait pour « l'honneur » sans doute, mais aussi, mais surtout « pour *le bien-être* » de l'Allemagne, — ce sont les termes mêmes de l'ordre

du jour allemand; — elle n'avait pas sur la conscience, cette armée française, tous les crimes de droit commun qui seront, devant l'histoire, la honte éternelle de l'armée allemande; disons le mot : elle avait une moralité supérieure. Et c'est pourquoi elle *méritait* de vaincre. Et c'est pourquoi elle a vaincu. Qui donc a dit, — n'est-ce pas le général Nogi? — ce mot profond que, dans toute bataille, la victoire est à celui qui sait souffrir un quart d'heure de plus que l'adversaire? Ce mot, on dirait que les vainqueurs de la Marne en avaient fait leur devise, et qu'ils ont voulu en fournir une illustration éclatante. Au moment où les Maunoury, les Foch, les Dubail, décimés, épuisés, assaillis de toutes parts par des forces supérieures, auraient pu perdre courage, ils ont persévéré dans leur volonté d'offensive, ils ont accepté, eux et leurs soldats, de souffrir encore; et c'est alors qu'ils ont vu l'ennemi, déconcerté et moins stoïque, rompre le combat et commencer une retraite qui, sur plus d'un point, a dégénéré en

déroute. Relisons l'émouvant ordre du jour qu'au lendemain de la victoire, le général Maunoury adressait à l'armée de Paris, mais qui s'applique aussi bien à l'armée française tout entière :

La sixième armée vient de soutenir, pendant cinq jours entiers, sans interruption ni accalmie, la lutte contre un adversaire nombreux et dont le succès avait jusqu'à présent exalté le moral. La lutte a été dure; les pertes par le feu, les fatigues dues à la privation de sommeil et parfois de nourriture ont dépassé tout ce que l'on pouvait imaginer; vous avez tout supporté avec une vaillance, une fermeté et une endurance que les mots sont impuissants à glorifier comme elles le méritent.

Ce fut en effet une lutte épique, et qui, au témoignage des hommes du métier, restera au nombre des quatre ou cinq grandes choses de notre histoire militaire. Nous n'en connaissons pas tous les détails, même importants, et c'est tout au plus si, avec quelques épisodes essentiels, nous en percevons le mouvement général et le rythme. Mais cela suffit pour nous faire pressentir tout ce qui s'est dépensé, chez

l'adversaire, de bravoure, d'obstination et d'habileté stratégique, et chez nous, d'héroïsme, de patiente énergie, de talent militaire. Hommes et chefs ont été également admirables. On avait demandé aux hommes, « au nom de la Patrie, de faire plus que leur devoir »; ils « répondent au delà même de ce qui paraissait possible ». Et quant aux chefs, on ne sait ce qu'il faut admirer le plus en eux : l'esprit d'initiative avec lequel ils combattent l'ennemi qui s'oppose directement à eux, observant tous ses mouvements, épiant toutes ses défaillances, les exploitant à la minute précise où ils peuvent en tirer avantage; ou bien l'esprit de souple et stricte discipline avec lequel ils se conforment aux instructions du généralissime, réalisant scrupuleusement ses desseins, appliquant et développant sa pensée, la devinant même et s'y soumettant d'avance, en parfaite union de doctrine et d'intention avec lui. Collaboration étroite et féconde qui a fait converger vers un même objet toutes les énergies, tous les efforts individuels, et qui a fait de la victoire de la

Marne une de ces puissantes œuvres collectives dont la réussite a pour condition l'utilisation nécessaire de multiples et robustes personnalités. Quelle a été, dans notre victoire, la part d'action d'un Galliéni, d'un Foch, d'un Castelnau, d'un Maunoury, d'un Dubail? Nous ne le savons pas encore avec une entière exactitude : nous pressentons simplement qu'elle a été considérable, et que si l'un ou l'autre de ces chefs, — pour ne parler que de ceux-là, — n'avait pas agi comme il l'a fait, au lieu d'une victoire décisive, c'est un revers peut-être que nous aurions à déplorer. Jamais encore, sur un champ de bataille aussi vaste, d'aussi puissantes masses d'hommes n'avaient été conduites et manœuvrées avec une pareille maîtrise par des généraux plus valeureux, plus fraternellement unis, d'une science militaire plus consommée. Les historiens de l'avenir diront probablement de la victoire de la Marne qu'elle est un des chefs-d'œuvre du génie français.

De cette victoire « complète » et « incontes-

table », — « la revanche de 1870 », que nous attendions depuis quarante-quatre ans, — nous avons été heureux, nous avons été fiers sans doute; mais nous l'avons été avec une extrême modestie et une rare discrétion. Je ne crois pas que Paris, enfin sauvé de l'invasion, — et qui en avait parfaitement conscience, — ait arboré un drapeau de plus. Paris n'a pas imité Berlin, qui avait pavoisé avec frénésie après la bataille de Charleroi. Les espions prussiens qui s'y trouvaient encore n'ont pas dû en croire leurs yeux : Paris, le nerveux et vibrant Paris, a eu la joie grave. Consulté par les pouvoirs publics sur la question de savoir si l'on devait illuminer après la victoire, le général Joffre a répondu par cette parole admirable, digne de Turenne ou de Vauban : « Non, nous avons eu trop de morts ». Paris a été de l'avis du généralissime. Ce peuple auquel ses ennemis surtout ont si souvent reproché ses fanfaronnades, et qui, certes, ne déteste point un peu de panache, a vu s'accomplir avec une souriante sérénité ce « renversement » de sa destinée. Et peut-

être n'est-ce pas l'une des choses les moins surprenantes auxquelles nous assistons depuis dix mois, que cette sorte de transformation spontanée du tempérament national, cette absence complète d'exaltation, ce sang-froid conservé dans la bonne comme dans la mauvaise fortune.

IV

Car ce fut bien dans ces héroïques journées de la Marne que la fortune décidément se retourna, que « l'espoir changea de camp », pour ne plus quitter le nôtre. La « supériorité morale » dont nos troupes firent preuve sur les armées adverses dans ces sanglantes batailles, elles ne l'ont point perdue depuis; elles en ont eu une conscience croissante. Le charme était rompu. Cette redoutable armée allemande, qui passait pour invincible, parce qu'elle nous avait vaincus en 1870, qui croyait l'être, et qui surtout se vantait de l'être, venait d'être battue à n'y rien souhaiter. Son offensive était brisée;

et, quelques efforts parfois furieux qu'elle ait faits depuis pour la reprendre, quelques succès partiels, et d'ailleurs sans lendemain, qu'elle ait, çà et là, obtenus, qu'elle obtiendra peut-être encore, elle n'a pu ni percer nos lignes, ni envelopper l'une de nos armées, ni nous faire abandonner sérieusement du terrain. Au contraire, c'est elle qui a dû, presque toujours, céder sous notre pression, et qui, pour mieux y résister, a inauguré cette guerre de tranchées qui dure depuis plus de huit mois, et à laquelle nous avons dû nous plier nous aussi.

Il n'en était pas qui parût — *a priori* — moins adaptée au tempérament français ; et c'est sans doute là-dessus qu'on comptait outre-Rhin pour lasser notre patience et nous contraindre à ce qu'on appelle là-bas « une paix honorable », et ce qui eût été pour nous une paix un peu déshonorante, et, en tout cas, singulièrement précaire. Avouons-le : nous redoutions pour nos soldats cette épreuve d'une guerre toute nouvelle, et à laquelle, à ce qu'il semble, ils avaient été peu préparés. Le

Français n'aime pas à « remuer de la terre », pas plus qu'il n'aime à battre en retraite. La guerre d'offensive hardie et brillante, la guerre de manœuvres rapides et savantes, voilà quel est, pensions-nous, son élément propre. Comme nous connaissions mal l'élasticité, la souplesse, l'étonnante faculté d'assimilation et d'adaptation, la plasticité du caractère français! Au bout de fort peu de temps, nos soldats surent construire des tranchées aussi ingénieuses, aussi confortables que celles des Allemands; leurs mains de paysans prirent même un certain plaisir à manier la terre maternelle; et, quelque dure que fût leur vie dans la boue glacée, sous la pluie, sous les « marmites » et sous les balles, avec ce stoïcisme tranquille, cette patience tenace, cette bonne humeur gouailleuse qui fleurissent dans nos campagnes françaises, ils rivalisèrent d'endurance avec leurs adversaires, auxquels, finalement, la guerre d'usure n'a pas réussi mieux que l'autre[1]. Que nos troupiers aient quelquefois

1. Voir la note B, à la fin du volume : *la Vie des tranchées*.

regretté l'ancienne guerre française, c'est ce qui rend leur abnégation plus émouvante encore et plus admirable.

Six mois d'une guerre de taupes, où manque l'excitation des marches triomphales, des panaches flottants, des batailles glorieuses, gagnées debout, en marchant dans l'enivrement de la musique et des chants de victoire !

Six mois qui n'en sont que plus grands et plus glorieux, parce qu'ils ont enlevé à la guerre toute sa grandeur et toute sa chevalerie.

Six mois de lutte contre des sangliers terrés dans leurs bauges, auxquels le grand jour et le combat loyal, à armes égales, front contre front, poitrine contre poitrine, semble faire peur !

C'est un colonel qui, récemment, dans une lettre intime, s'exprimait ainsi [1]. Et nous savons par tous les témoignages qui nous arrivent du front, que cette « guerre de taupes » n'a pas été moins féconde que l'autre en actes d'héroïsme, en dévouements obscurs, en sacrifices sublimes [2]. Et d'ailleurs, si, depuis la

1. Lettre citée dans le *Journal des Débats* du 4 février 1915.
2. Entre tant de lettres admirables que l'on a publiées, je ne puis m'empêcher de citer ici quelques lignes d'une lettre trouvée sur le cadavre de Jean Chatanay, lieutenant réserviste, tué à Vermelles, le 15 octobre 1914 : « Ma chérie,

bataille de la Marne, la guerre de siège a été la caractéristique générale de la lutte, on sait que cette guerre a comporté de sanglantes exceptions. A plus d'une reprise, les armées allemandes ont essayé de reprendre l'offensive sur tel ou tel point du front. Partout et toujours, elles ont rencontré devant elles, avec un commandement toujours prêt, des troupes souvent inférieures en nombre, mais bien déci-

écrivait-il à sa femme, j'écris à tout hasard cette lettre, car on ne sait pas.... Si elle t'arrive, c'est que la France aura eu besoin de moi jusqu'au bout. Il ne faudra pas pleurer, car, je te le jure, je mourrai heureux s'il me faut donner ma vie pour elle.

« Mon seul souci, c'est la situation difficile où tu te trouveras, toi et les enfants.... Comment pourras-tu assurer le sort des bébés et le tien? Tu peux heureusement compter sur ton ancienne situation de professeur et sur l'entier concours de tous les miens. Que je voudrais donc être sûr que l'on pourra trouver un arrangement possible!

« De l'éducation des petites, je ne suis pas inquiet, tu sauras la diriger comme je l'aurais fait moi-même. J'espère qu'elles pourront se créer la situation indépendante que je comptais leur assurer si j'avais vécu. La seule grosse difficulté sera Zette, car il te sera difficile, sinon impossible, de vivre à Paris.... Tu embrasseras pour leur papa les chères petites, tu leur diras qu'il est parti, pour un long, très long voyage, sans cesser de les aimer, de penser à elles, et de les protéger de loin. Je voudrais que Cotte au moins se souvînt de moi.... Il y aura aussi un petit bébé, tout petit, que je n'aurai pas connu. Si c'est un fils, mon vœu, c'est qu'il soit un jour médecin, à moins cependant qu'après cette

dées à se laisser tuer sur place plutôt que de reculer. Il n'y a rien qui fasse plus d'honneur à l'armée française que les batailles d'Ypres et de l'Yser, où nos soldats ont opposé à la ruée sur Calais une barrière infranchissable. Il n'y a peut-être pas, dans cette guerre qui aura été un renouveau de l'héroïsme français, de page plus glorieuse que cette défense de Dixmude contre trois corps allemands par nos 6 000 fusiliers marins aidés de 5 000 Belges [1]. La race des « braves gens » n'est pas éteinte, et il y a lieu de

guerre la France n'ait encore besoin d'officiers. Tu lui diras, lorsqu'il sera en âge de comprendre, *que son papa a donné sa vie pour un grand idéal, celui de notre patrie reconstituée et forte*

« Je crois que j'ai dit l'essentiel. Au revoir, ma chérie. mon amour. *Promets-moi de n'en pas vouloir à la France, si elle m'a voulu tout entier*. Promets-moi aussi de consoler maman et papa, et dis bien aux petites filles que leur père, si loin soit-il, ne cessera jamais de veiller sur elles et de les aimer. Nous nous retrouverons un jour réunis, je l'espère, auprès de Celui qui guide nos existences et qui m'a donné auprès de toi et par toi un tel bonheur. Pauvre chérie, je n'ai même pas le temps de longuement penser à notre amour, si grand cependant et si fort!

« Au revoir, au grand revoir, le vrai. Sois forte.

« TON JEAN. »

[Ancien normalien, Jean Chatanay était chef de la station entomologique de Châlons-sur-Marne : il n'avait pas trente ans.]

1. Voir là-dessus le beau livre de M. Charles Le Goffic, *Dixmude*, Plon, 1915.

croire que, dorénavant, nos ennemis parleront moins facilement de la décadence française.

Nous autres, si nous ne parlons pas de la décadence, nous pourrons parler tout au moins de la folle présomption et de l'imprévoyance allemandes. Ils avaient, au point de vue matériel, préparé la guerre, — une guerre très courte, — dans le dernier détail. Pleins de confiance dans la force brutale, leur force, ils avaient entièrement négligé de préparer la guerre au point de vue diplomatique, et, en dépit de tous les avertissements loyalement donnés, ce leur fut une terrible surprise de voir l'Angleterre intervenir dans le conflit. Ils avaient outrageusement méprisé toutes les puissances d'opinion, laissant, comme l'a dit Maximilien Harden, à la victoire le soin de les justifier; et, en dépit de leur propagande effrénée auprès des neutres, ils ont vu peu à peu l'opinion du monde entier se retourner contre eux. Ils avaient, pour briser les résistances, spéculé sur la lâcheté humaine et répandu systématiquement la terreur; les seuls

sentiments qu'ils aient réussi à faire naître, c'est l'horreur, l'indignation, la haine courageuse, vengeresse et inexpiable. Ils ont voulu user la volonté de l'adversaire, et ils n'ont abouti qu'à la tendre au delà des limites connues. Ayant échoué dans leur attaque brusquée, ils ont voulu prolonger la lutte en ayant recours à la guerre souterraine; et ils n'ont pas vu qu'ils rendaient ainsi de jour en jour plus formidable le blocus qu'ils n'avaient pas su éviter, qu'ils donnaient à leurs ennemis le temps de réparer toutes les lacunes de leur préparation antérieure, et, pendant qu'eux-mêmes s'usaient sans profit et sans gloire, d'accumuler et de jeter contre eux des forces sous le poids desquelles ils ne pourraient manquer de périr. Le miracle de la victoire française a pour pendant le prodige de l'aberration allemande.

En France, comme chez nos alliés, on sut, en effet, bien utiliser le répit que l'imprudente Allemagne nous accordait. Nous avions eu tous le tort de nous laisser surprendre par une

guerre que nos ennemis avaient mis, eux, quarante-quatre ans à préparer et à machiner, et à laquelle, nous, nous n'avions même pas songé quarante-quatre mois. En huit mois, tout le temps perdu fut presque regagné. On saura un jour le prodigieux effort d'improvisation, d'invention, d'activité, que la France tout entière a fourni depuis dix mois. Sans méconnaître le moins du monde tout ce qu'elle a dû à ses alliés, on devra avouer qu'elle s'est surtout sauvée elle-même. Sur plus d'un point essentiel, nous étions, au début de la guerre, très inférieurs à nos adversaires; nous leur sommes maintenant au moins égaux, souvent supérieurs, et, pourtant, leurs usines et leurs arsenaux, à eux aussi, n'ont point chômé depuis dix mois. On conte que notre artillerie lourde les désespère aujourd'hui, tout autant que notre artillerie de campagne; et si, parfois, nos réserves de munitions ont jadis été insuffisantes, nous pouvons maintenant être aussi prodigues de nos obus et de nos balles qu'ils l'ont été, au début, à notre égard, — sans

avoir, nous, la crainte de voir le cuivre nous manquer un jour.

Ces observations, qui sont aujourd'hui familières au bon sens français, justifient l'endurance allègre dont font preuve nos soldats dans les tranchées, et la patience dont la population civile ne s'est guère départie durant ces dix mois de guerre et d'invasion; mais peut-être ne suffisent-elles pas à les expliquer entièrement. La raison, le bon sens, — l'Allemagne nous le prouve assez tous les jours, — ce n'est pas toujours ce qui guide les peuples; et l'endurance et la patience, qui passaient pour des vertus germaniques, n'étaient point, jusqu'à présent, considérées comme des vertus particulièrement françaises. Devons-nous y voir des qualités toutes nouvelles, et comme inédites, issues de cette grande crise par une sorte de création spontanée? Ou des qualités cachées jusqu'à présent dans la profondeur obscure de nos réserves ethniques, et qui n'avaient pas encore eu l'occasion de se manifester? Ou des qualités acquises et qui témoi-

gnent tout simplement de la merveilleuse facilité de transformation que possède le tempérament français? Qu'on adopte l'une ou l'autre de ces hypothèses, une chose est sûre, et un fait indéniable. Mal, ou tout au moins médiocrement préparée à une guerre effroyable dont le succès dépendait presque uniquement de sa force de résistance, puisqu'elle devait presque seule supporter tout le premier choc, la France a résisté; elle a « tenu » avec une vigueur d'héroïsme, avec une souple ténacité, avec une patience indomptable sur laquelle ses amis, et nous-mêmes peut-être, à certaines heures, nous n'osions pas trop compter. Elle a, pour le passé, mérité toutes les admirations qu'on nous a prodiguées, et, pour l'avenir, justifié toutes les espérances[1].

1. Parmi tous les traits d'héroïsme, parmi tous les mots épiques qui nous ont été rapportés de nos soldats, je n'en connais peut-être pas de plus beau, de plus digne de passer à la postérité que celui-ci, qui est peut-être, hélas! destiné à rester éternellement anonyme. Dans une tranchée conquise, et qu'on aménage, soudain éclate une pluie de bombes. Dix hommes s'affaissent, les autres se replient, et une vingtaine d'Allemands envahissent la tranchée. Alors un des blessés se relève et, s'emparant d'une poignée de

Ce qui est sûr encore, c'est que la France vient de vivre une heure incomparable de son histoire. Je doute qu'il y en ait eu de plus décisive depuis Jeanne d'Arc. Dans l'un et l'autre cas, ce qui était en jeu, c'était l'existence même de la patrie : *to be or not to be*. Ce qu'il s'agissait uniquement de savoir, c'était, au XVe siècle, si la France deviendrait une vassale de l'Angleterre, et, au XXe, une vassale de l'Allemagne. La seconde perspective était, pour mille raisons, de nature à nous faire frémir plus que jadis la première. Devenir Allemand, pour un Français d'aujourd'hui, quelle humiliation, quelle régression, et quelle déchéance! Quel est celui d'entre nous qui, si ce monstrueux cauchemar avait pris corps, eût trouvé désormais quelque douceur à vivre? La France a si nettement senti toute la gravité de la menace, qu'elle s'est soulevée tout entière dans un sur-

grenades, jette ce cri sublime : « Debout, les morts! » A son appel, trois autres mutilés se redressent, et à coups de fusil, de grenades et de baïonnettes, ils abattent la moitié des assaillants et forcent les autres à s'enfuir. Le héros de « Debout, les morts! » est tombé, mais la tranchée nous reste.

saut de dégoût, d'indignation et d'effroi. L'Allemagne s'imaginait trouver devant elle une nouvelle Pologne à démembrer : elle eut affaire à une nation unie, résolue, disciplinée, qui avait des chefs et qui leur obéissait. Et toute la force et toute la ruse allemandes n'ont pu rompre ce rigide faisceau de volontés vivantes. Une fois encore, la France s'est dressée comme une personne morale qui veut vivre, qui est digne de vivre, et dont le monde a besoin pour vivre. Depuis quarante-quatre ans que, meurtrie, humiliée, mutilée, déchue de son rang de première Puissance, la France ne tenait plus, dans les conseils de l'Europe, le fier et généreux langage qu'elle tenait jadis, le monde a pu s'apercevoir que la moralité internationale avait singulièrement baissé, et que les grandes causes idéalistes ne trouvaient plus guère de champion. Après quarante-quatre ans écoulés, l'occasion s'est offerte pour elle de donner toute sa vraie mesure, de ressaisir, avec son ancien prestige, le rang qu'une défaite accidentelle lui avait fait perdre, de reconquérir

la pleine liberté de sa mission civilisatrice. La France a répondu virilement à l'appel de la destinée. Elle a accepté avec une sereine et grave confiance le pari que la Providence lui proposait. Elle l'a déjà plus d'à moitié gagné. Aidée de ses puissants et généreux alliés, elle achèvera, tout en se délivrant elle-même, de libérer l'univers du joug odieux et brutal qui pesait sur lui. Dans cette humanité qui, depuis un demi-siècle, n'était que le règne de la force, elle s'efforcera, suivant sa tradition séculaire, de faire régner un peu plus de justice. Elle dépouillera cette mentalité de vaincue qui était la vraie cause de toutes ses discordes civiles : l'union sacrée, qui a fait sa force devant l'ennemi, devra survivre à la victoire. Une France agrandie, une France respectée, une France unanime dans une Europe purifiée et pacifique, ô vous, jeunes gens qui êtes aujourd'hui couchés dans les plaines de la Marne, de l'Alsace ou des Flandres, c'est pour cette grande œuvre réparatrice que vous avez donné héroïquement votre vie. Ce spectacle

que vous ne verrez pas, nous voulons l'offrir longtemps au monde. Nous ne serions pas dignes de vous, si de nos propres mains désormais nous nous déchirions nous-mêmes. Nous n'aurions pas dû accepter votre sacrifice, si nous étions résolus à le rendre inutile par l'obstination de nos vieilles, de nos absurdes querelles. Mais non, votre sang n'aura pas coulé en vain. Nous avons compris l'austère leçon qui se dégage de vos tombes si fraternellement unies. Nous continuerons, nous achèverons votre œuvre. Si, en dépit des deuils, des misères et des ruines, nous sommes fiers d'avoir vécu les heures que nous venons de vivre, c'est que nous sommes sûrs que la France victorieuse saura prolonger le miracle français.

AUX JEUNES GENS

Jeunes gens qui êtes sur le front, vous qui risquez pour la patrie commune la fraîche fleur de vos vingt ans, que je vous envie, et que je m'en veux de gâcher du papier, tandis que le canon gronde et que vous du moins vous agissez héroïquement! Vous ne connaîtrez pas ce sentiment, douloureux jusqu'à l'angoisse, qui consiste à se voir inutile, perdu pour la seule œuvre qui maintenant compte, alors que d'autres sont à la peine, à la mort, à l'honneur....

Que d'autres choses vous ne connaîtrez pas! Voyez-vous, depuis quarante-quatre ans, nous

avions une mentalité de vaincus. Nous pensions, nous sentions, nous agissions, comme si Sedan avait sonné le glas de notre France. Nos insolents vainqueurs étaient si naïvement convaincus de leur supériorité sur nous, qu'ils avaient failli nous en convaincre à notre tour. Nous doutions de nous-mêmes. Nous avions la mélancolie des peuples qui se croient sur leur déclin. Nous n'osions croire à notre vitalité, en dépit des preuves que nous en donnions tous les jours, dans les ordres les plus divers. Nous nous exagérions comme à plaisir nos faiblesses et nos imperfections, et nous ne nous apercevions pas qu'elles étaient presque toutes le fruit de notre défaite. Nos divisions intérieures, notre antimilitarisme, notre pacifisme, notre anticléricalisme, notre faible natalité, notre internationalisme, — que sais-je encore? — nous ne comprenions pas que tout cela, c'était la forme passagère et paradoxale de notre goût héréditaire de l'action qui, ne sachant où se prendre, s'échappait en paroles d'impatience et en gestes de mauvaise humeur.

A certaines heures de découragement et de tristesse, les plus optimistes d'entre nous avaient quelque peine à se défendre d'une pensée que nous suggéraient à l'envi nos intéressés voisins, et parfois, avouons-le aujourd'hui, l'idée de la décadence hantait nos rêves. Oh! nous la repoussions bien vite, cette idée impie; mais enfin, elle se présentait à nous malgré nous. Et nous vivions, certes, et nous agissions, et notre industrie, nos lettres, nos sciences et nos arts prouvaient que jamais nos facultés d'invention n'avaient été plus fraîches, plus neuves et plus diverses. Mais cependant, nous étions tristes, ombrageux et inquiets. Nous avions, au fond de l'âme, une plaie vive qui saignait toujours. Nous étions comme un homme que l'on a amputé d'un membre, et qui souffre à ce membre absent. Il nous manquait nos chères provinces perdues, et de ne plus les avoir à nos côtés, de nous sentir amoindris, mutilés, nous gardions comme un goût de cendre qui nous empoisonnait l'existence. La

famille nationale n'était plus au complet : un voile de deuil était jeté sur toutes nos fêtes. Nous avions perdu l'équilibre intérieur, et nous ne parvenions pas à le ressaisir.

Grâce à vous, jeunes gens, voilà qui est en train de changer. Vous allez panser nos blessures. Vous allez ramener au foyer les deux filles qu'un orgueilleux vainqueur avait ravies et tenait brutalement captives. Vous allez nous rendre confiance dans la vie, puisque nous avons confiance en vous. Vous allez ressusciter la joie. Vous faites l'une des guerres les plus saintes que le pays des Croisades, de Jeanne d'Arc, de Marceau ait entreprises. Non seulement vous défendez le sol natal odieusement envahi, mais encore contre le mensonge, la rapine et la violence, vous représentez le droit, la justice éternelle, la liberté des peuples faibles, la sainte indépendance des nationalités opprimées, tout ce qui fait la parure et la fierté de nos civilisations occidentales, tout ce qui les distingue des primitives barbaries. Contre

la Matière aveugle et féroce, vous êtes les champions de l'Esprit.

Aussi voyez : la vertu de votre cause est telle que déjà elle a opéré des miracles. Aux premiers bruits de guerre, soudain, toutes nos divisions ont cessé; toutes nos absurdes querelles se sont évanouies, balayées par le grand souffle purificateur qui venait du large. En une minute, l'unité morale du pays s'est recréée sous nos yeux émerveillés, plus robuste qu'elle n'avait jamais été, même au temps de Valmy, même au temps de Jeanne d'Arc. Une France toute nouvelle s'est dressée, fière de son droit, forte de sa conscience intacte, et des puissantes armées qu'elle avait silencieusement préparées, calme, digne et grave, toute prête pour la haute mission que la Providence lui assignait. Spectacle incomparable, et que nous n'oublierons jamais! Et voici qu'autour de nous se sont immédiatement groupées des amitiés fidèles, dont l'une au moins, l'amitié anglaise, a tenu plus qu'elle n'avait jamais promis. Voici qu'un petit peuple, petit par la

population et par le territoire, mais très grand par le cœur, joignant héroïquement sa cause à la nôtre, a brisé par son courage le premier élan du colosse aux pieds d'argile. Voici que des peuples neutres, tout frémissants d'impatience et d'espoir, s'émeuvent et s'agitent, les uns pour entrer demain en lice à nos côtés, les autres pour nous prodiguer en secret leurs vœux et leurs ardentes sympathies. Voici que de tous côtés surgissent des volontaires qui nous réclament leur part de périls et de gloire: il nous en vient de Suisse, d'Italie, de Grèce, de Hollande, du Canada, de l'Égypte, des Indes, d'Amérique, d'Australie; il nous en vient même d'Autriche et d'Allemagne. L'Allemagne, à qui les mensonges ne coûtent guère, n'a jamais osé dire qu'un seul soldat français lui eût offert ses services. La brutale immoralité allemande a réussi à soulever contre elle et pour nous l'unanimité de la conscience humaine.

Quand on combat pour une cause si juste, si haute, et en même temps si forte, comment

n'aurait-on pas la victoire? C'est ce que sentent, plus ou moins obscurément, les moins informés d'entre vous, jeunes gens, et c'est ce qui fait de vous, pour nos ennemis, des adversaires si redoutables. Eux, ils ne savent pas pourquoi ils se battent; tout au plus entrevoient-ils, au bout de leurs efforts, les grossiers intérêts généraux qu'ils servent, ou la ripaille prochaine qu'ils se promettent dans la terre élue du meilleur vin de chez nous. Vous autres, soldats de notre pays, vous luttez pour des idées qui nous dépassent tous, et dont la noblesse déjà vous transfigure; ce que vous emportez dans les plis de votre drapeau, c'est tout l'idéalisme français. Et quand vous reviendrez vainqueurs, quand, sous les fleurs et aux acclamations joyeuses de tout un peuple, vous passerez sous l'Arc de Triomphe, c'est l'âme purifiée, rajeunie de la France éternelle qui chantera dans vos gais clairons.

Jeunes gens qui déjà nous avez fait connaître l'âpre et mâle volupté de la victoire, bientôt vous serez en Allemagne. Nos ennemis,

vous le savez, ont commis sur le sol belge, sur notre sol à nous, des forfaits sans nom. Ne les imitez pas. Ne rendez pas le mal pour le mal. Respectez leurs femmes, leurs enfants, leurs vieillards, leurs villes ouvertes, leurs églises, leurs bibliothèques et leurs œuvres d'art. Ce sont des barbares, nous le savons. Nous sommes, nous, d'une autre et plus haute famille humaine. Soyez dignes de notre vieille réputation chevaleresque. Humiliez-les par votre générosité, par votre humanité. Montrez-leur, forcez-les à reconnaître que vous valez mieux qu'eux, et que la civilisation, la « culture », comme ils disent avec emphase, c'est vous qui la représentez, et non pas eux.

Dans un bien beau livre que beaucoup d'entre vous connaissent, et que les autres liront à leur retour, Maurice Barrès met en scène un volontaire alsacien qui, durant tout le temps qu'il est « au service de l'Allemagne », s'est imposé pour tâche et pour mission de contraindre ses camarades et ses chefs à s'avouer qu'il est, lui, d'une autre race qu'eux-mêmes,

plus fine, plus souple, moins matérielle, plus généreuse, bref, supérieure. Et il y parvient. Le jour béni où il quitte l'uniforme allemand, il va prendre congé de son maréchal des logis, qu'il trouve en pleurs : le brave homme venait de perdre son unique enfant. Gentiment, à la française, il commande une couronne. Le lendemain, le maréchal des logis arrive dans sa chambre, sanglotant, et lui prenant les mains avec effusion :

« Vous êtes vraiment un grand cœur, monsieur Ehrmann. Au moment où je ne peux plus vous servir de rien! Monsieur, on doit le dire, les Français ont plus d'humanité que les autres. »

Petits soldats de la France nouvelle, vous qui aurez la joie d'entrer dans la vie avec l'auréole d'une victoire au front, — ah! comme vos aînés seraient heureux si les Allemands pouvaient dire cela de vous!

LES BARBARES

RÉPONSE A M. MAXIMILIEN HARDEN[1]

Oui, vous êtes des barbares; et vous le savez bien; et vous avez de trop niaises prétentions à la « culture » pour que le mot, dont vous savez toute la justesse, ne vous cingle pas en plein visage, comme un coup de cravache.

1. M. Maximilien Harden avait publié dans sa revue *Zukunft*, un article dont voici la conclusion :

« Nous sommes barbares, l'Angleterre est alliée aux singes jaunes et se réjouit d'entendre dire que les Allemands sont assassinés par des cosaques ivres.

« Les Anglais, les Belges, les Français, les Slaves du Nord, du Sud et les Japonais n'ont pas assez de louanges l'un pour l'autre, se disant les gardiens et les dispensateurs de la civilisation la plus raffinée et nous appellent barbares.

« Nous serions étourdis de les contredire.

« Pour la vieille Rome malade à mort, les Germains qui creusaient sa fosse étaient des barbares,

Vous êtes des barbares, vous qui ne connaissez, n'aimez que le « colossal », vous qui ne respectez que la force aveugle et brutale. Le Droit, la Justice, ce ne sont pour vous que des chimères ou des « nuées »; les traités que vous avez signés, de simples « chiffons de papier », la parole que vous avez engagée, un mot en l'air qui ne compte pas. Vous massacrez, vous brûlez, vous violez, vous pillez, comme jadis ces Huns dont votre Empereur vous propose l'exemple. Vous faites de la terreur un système, et les sentiments les plus humains sont par vous tournés en une odieuse dérision; vous êtes inaccessibles à la pitié. La guerre est pour vous « une industrie nationale », et voici plus de quarante ans que vous préparez celle que vous nous avez frau-

« Votre civilisation, compères, n'envoie pas de bonnes odeurs!

« Habituez-vous à l'idée qu'en terre allemande vivent des barbares et des guerriers qui n'ont pas pour le moment le temps de conter sornette. Ils doivent battre vos armées, s'emparer de vos états-majors, couper vos tentacules dans les océans. Quand Tanger et Toulon, Anvers et Calais seront sujettes de la Barbarique Puissance, alors nous converserons quelquefois gracieusement avec vous. »

duleusement imposée. Vous voyez, dans la guerre, dans la victoire même, non pas la gloire, mais, — vos hordes l'ont assez prouvé, — un moyen d'assouvir votre soif des plus basses jouissances matérielles. Vos rêves sont peuplés de visions sanglantes de carnage, de crapule et de mort. Vous n'avez pas changé depuis le temps des Germains, vos ancêtres. Un homme d'État anglais le disait récemment avec profondeur : vous êtes un peuple qui sait créer la force, mais qui ne sait pas en user.

Barbares, vous l'êtes encore par votre duplicité. Le mensonge vous est chose si naturelle, que vous mentez, je crois bien, sans vous en apercevoir. Du haut en bas de l'échelle sociale, vous pratiquez le dol avec une impudeur déconcertante : Empereur, chancelier, ministres, ambassadeurs, fonctionnaires, officiers et soldats, la somme des mensonges constatés, authentiques, que vous avez tous accumulés depuis deux mois, — et nous en connaîtrons d'autres, plus tard, — est véritablement effroyable. Vous n'avez même pas le courage et

la loyauté de vos violences, et votre cynisme n'a d'égal que votre fourberie. Vos tromperies sont grossières, d'ailleurs; car vous êtes totalement dénués d'esprit de finesse, et le plus souvent elles se retournent contre vous-mêmes; mais vous êtes incorrigibles, et vous mentez et « bluffez » de plus belle. Chose bien remarquable, le seul génie qui vous appartienne peut-être en propre est celui de l'espionnage, et il faut avouer que vous êtes passés maîtres dans cet inutile et hideux métier; vous en avez fait, comme de la guerre elle-même, une « industrie nationale ». Vous avez poussé l'hypocrisie jusqu'à vouloir associer Dieu, — « votre vieux Dieu », comme l'appelle un peu bien familièrement votre César, — à votre œuvre de meurtre et de spoliation, et par un blasphème dont vous êtes les seuls à ne pas sentir l'outrageuse inconvenance, vous ne cessez d'invoquer son nom. C'est lui sans doute qui vous a ordonné de détruire la cathédrale de Reims! On parlait dans l'antiquité de la mauvaise foi punique : on parlera

désormais de la mauvaise foi germanique, *fides germanica.*

Barbares, vous l'êtes enfin par votre esprit de rapine. La guerre que vous nous faites, — et vous avez dû l'avouer vous-mêmes, honteusement, — est une véritable guerre de bandits. Ce n'est ni une guerre nationale, ni une guerre religieuse, ni une guerre de gloire, ni même une guerre de conquête; non, c'est une guerre de vol et de brigandage. Nous étions un peu plus riches que vous, étant moins nombreux, et peut-être plus économes; vous vous êtes dit que nos richesses étaient bonnes à prendre; vous nous avez tendu un guet-apens; et vous nous avez mis brusquement la main au collet, en nous criant : la bourse ou la vie! La « bourse », c'étaient, outre nos colonies et peut-être quelques-unes de nos provinces, les quatre milliards de la Banque de France qui fascinaient vos imaginations de pirates, comme jadis les trésors de la vieille Rome tentaient la cupidité de vos ancêtres. En plein XX[e] siècle, vous êtes restés ce qu'au fond vous n'avez jamais

cessé d'être, le dernier des peuples de proie.

Mais, dans votre naïve outrecuidance, vous vous êtes grossièrement mépris sur notre compte. Nous ne donnons pas notre bourse, et nous saurons défendre notre vie. Vous avez trop aisément cru à notre décadence. Cette fois, non contents d'avoir le Droit, nous avons aussi la force ; vous venez d'éprouver que notre poudre est au moins aussi sèche que la vôtre. Notre générosité, notre bonne grâce, notre humanité, la sûreté de notre commerce, la solidité modeste de nos vertus cachées nous ont valu de chaudes sympathies, de fidèles et robustes amitiés. On nous aidera à vous mettre à la raison. Par vos brutalités, par vos maladresses, vous avez réussi à soulever contre vous l'unanimité de la conscience humaine. Et sans l'avoir presque cherché, nous nous trouvons représenter contre vous tout ce que l'homme depuis quinze siècles, — depuis votre apparition dans l'histoire, — a gagné sur la brute hurlante et vorace qui sortait des sombres forêts de la Germanie, tout ce qui s'appelle

Droit, Justice, Liberté, Patrie, Idéal, tout ce que l'on désigne du mot de Civilisation. Si vous veniez à triompher, la vie ne vaudrait plus la peine d'être vécue.

Mais vous ne triompherez pas. Et nous qui ne sommes pas des Barbares, nous nous garderons bien de vous imiter. Nous ne brûlerons pas vos villes ouvertes, vos cathédrales, vos bibliothèques, vos œuvres d'art et vos souvenirs d'histoire; nous ne lancerons pas de bombes sur vos demeures royales pour nous venger sur de faibles êtres sans défense; nous n'emploierons pas contre vous d'armes déloyales et faites pour aggraver et prolonger les souffrances; nous n'achèverons pas vos blessés; nous respecterons vos femmes, vos vieillards, vos prêtres et vos enfants; nous ne tirerons pas sur vos ambulances; nous ne pillerons pas vos demeures; nous ne ferons pas marcher devant nos armées pour les exposer à votre mitraille les plus inoffensifs d'entre vos compatriotes; nous ne violerons pas la neutralité des peuples libres. Mais nous

sommes bien résolus à aller jusqu'au bout de notre droit de vainqueurs, et, puisque aussi bien on ne peut se fier à votre parole, à vous mettre pour toujours dans l'impossibilité de nuire. Nous serons humains; mais nous ne serons pas dupes.

Et vous disparaîtrez de l'Histoire, parce que vous êtes un peuple sans moralité[1].

1. Ces pages étaient écrites quand a paru le fameux *Appel aux nations civilisées*, qui restera comme un monument... disons de la candeur allemande. Voici ce factum :

« Nous, représentants de la science allemande et de l'art allemand, protestons, devant le monde civilisé tout entier, contre les mensonges et les calomnies dont nos ennemis prétendent souiller la cause pure de l'Allemagne, dans la difficile lutte pour l'existence qui lui a été imposée. La bouche d'airain des événements a infligé un démenti à la propagation des nouvelles concernant d'imaginaires défaites allemandes. Avec d'autant plus de zèle on travaille maintenant à des altérations et des mises en suspicion. C'est contre celles-ci que nous élevons notre voix retentissante qui doit proclamer la vérité.

« *Il n'est pas vrai* que l'Allemagne a été la cause de cette guerre. Ni le peuple ne l'a voulue, ni le gouvernement, ni l'empereur. Du côté allemand tout a été fait pour l'empêcher. Le monde possède à ce sujet des documents irréfutables. Maintes fois Guillaume II, durant les vingt-six années de son règne, a démontré qu'il est le protecteur de la paix mondiale; maintes fois ses adversaires l'ont reconnu. Et ce même empereur qu'ils osent maintenant appeler un Attila, a été raillé par eux, pendant des années, à cause de son amour de la paix. Ce n'est que lorsque des forces prépondérantes, qui depuis longtemps guettaient aux frontières, se

sont jetées sur notre peuple de trois côtés, qu'il s'est levé comme un seul homme.

« *Il n'est pas vrai* que nous avons violé d'une façon criminelle la neutralité de la Belgique. La preuve existe que la France et l'Angleterre étaient décidées à cette violation, d'accord avec la Belgique. Nous nous serions détruits nous-mêmes si nous n'avions pris les devants.

« *Il n'est pas vrai* que nos soldats ont touché à la vie et à la propriété d'un seul citoyen belge sans y être contraints à leur corps défendant. Car, encore et toujours, en dépit de tous les avertissements, la population leur a dressé des embuscades pour tirer sur eux, mutilant des blessés, assassinant des médecins pendant qu'ils faisaient œuvre de samaritains.

« *Il n'est pas vrai* que nos troupes ont ravagé brutalement Louvain. Elles ont été forcées d'exercer des représailles contre les habitants forcenés qui les ont assaillies traîtreusement et c'est d'un cœur douloureux qu'elles ont bombardé la ville. La plus grande partie de Louvain a été conservée. Le célèbre Hôtel de Ville reste brillamment intact. Au péril de leur vie nos soldats l'ont protégé des flammes. — Si dans cette guerre terrible des œuvres d'art ont été détruites, si d'autres l'étaient encore, tout Allemand le regretterait. Mais alors que nous ne nous laisserions surpasser par personne dans l'amour de l'art, nous nous refuserions à racheter par la conservation d'un monument artistique une défaite allemande.

« *Il n'est pas vrai* que notre façon de faire la guerre méconnaît le droit des gens. Elle ne connaît pas de cruautés indisciplinées....

« *Il n'est pas vrai* que la lutte contre ce que l'on appelle notre militarisme n'est pas une lutte contre notre culture, ainsi que le prétendent hypocritement nos ennemis. Sans le militarisme allemand, la culture allemande aurait depuis longtemps disparu du monde. Pour sa protection il est sorti d'elle, dans un pays qui, pendant des siècles, a été éprouvé par les invasions comme nul autre. L'armée allemande et le peuple allemand ne font qu'un. Cette conviction unit aujourd'hui 70 millions d'Allemands sans distinction d'éducation, de condition sociale et de parti.

« Nous ne pouvons pas arracher à nos ennemis l'arme empoisonnée du mensonge. Nous ne pouvons que proclamer dans le monde entier qu'ils ont rendu un faux témoignage ; et vous qui nous connaissez, qui, jusqu'à présent, avez veillé avec nous sur les biens suprêmes de l'humanité, à vous nous faisons appel.

« Croyez-nous ! Croyez que nous mènerons le combat jusqu'au bout, comme un peuple cultivé auquel l'héritage de Gœthe, de Beethoven et de Kant est aussi sacré que son foyer et sa terre. Nous nous en portons garants avec notre nom et notre honneur. »

Ce document porte la signature, par ordre alphabétique, de 93 personnalités allemandes, parmi lesquelles on relève les noms suivants :

Les historiens Lamprecht et Harnach ; les jurisconsultes Laband, Liszt et von Mayr ; les philosophes Eucken, Riehl, Windelband et Wundt ; le physicien Rœntgen ; les chimistes Ehrlich, Fischer et Ostwald ; le zoologiste Hæckel ; l'astronome W. Foester ; les économistes Brentano et Schmoller ; le philologue Willamowitz-Mœllendorf ; le publiciste Naumann ; l'historien d'art W. Bode ; les peintres Kaulbach, Klinger, Liebermann, Stuck et Trübner ; les écrivains L. Fulda, G. Hauptmann, R. Dehmel, Halbe et Sudermann ; les musiciens Humperdinck, Siegfried Wagner et Félix Weingartner ; enfin le président du Reichstag Arth. Kampf et le directeur de théâtre Max Reinhardt.

LA

QUESTION D'ALSACE-LORRAINE

DANS LE

ROMAN FRANÇAIS CONTEMPORAIN

J'ai essayé de penser à autre chose, d'écrire sur autre chose; je n'ai pas pu. Au moment où le sort de la France, et, on peut bien le dire, depuis l'abominable destruction de la cathédrale de Reims, de la civilisation humaine se joue sur les champs de bataille, l'heure n'est plus à l'histoire, à l'étude sereine du passé. L'histoire, nous la voyons se faire sous nos yeux, nous en sommes les témoins anxieux, angoissés. Et nous qui n'y travaillons pas directement, à cette histoire, nous qui n'avons

pu « partir », — ah! comme la pure littérature nous paraît vaine aujourd'hui, comme nous avons besoin de nous dire que, si notre plume ne vaut pas un fusil, elle n'est pourtant pas entièrement inutile, que nous pouvons peut-être élucider, sinon résoudre, certaines questions qui, demain, vont se poser avec une pressante acuité! En tout cas, ces pensées-là nous aident à vivre; et ce sont elles qui m'ont conduit au sujet que je voudrais brièvement effleurer dans les pages qui vont suivre.

Depuis quarante-quatre ans, la question d'Alsace-Lorraine a défrayé nombre de romans français. Je ne les connais pas tous, et je ne parlerai pas de tous ceux que je connais. Quelles qu'en soient d'ailleurs les qualités, je ne dirai rien, par exemple, de deux volumes assez récents, *les Exilés*, de M. Paul Acker, et *l'Alsace qui rit*, de Jeanne et Frédéric Régamey, auteurs de divers autres romans alsaciens, *Au service de l'Alsace*, *Jeune Alsace*, et de quelques brochures ou pamphlets qui ne doivent pas être très goûtés en Allemagne. Je ne dirai rien même de *Colette*

Baudoche, parce que ce que j'en pourrais dire, j'aime mieux le dire à propos d'une œuvre de plus haute et de plus large portée du même écrivain. Et de toute la « littérature » romanesque qu'a fait éclore ce passionnant sujet, je ne retiendrai que trois œuvres, toutes trois fort attachantes, de mérite littéraire un peu différent, — mais je ne les étudierai pas en critique littéraire, — et qui me paraissent offrir ce particulier intérêt de poser sous ses principaux aspects le problème alsacien-lorrain : *les Oberlé*, de M. René Bazin, *Au service de l'Allemagne*, de M. Maurice Barrès, et *Juste Lobel, Alsacien*, de M. André Lichtenberger.

I

Les Oberlé sont le premier en date des trois romans que je me propose d'examiner, et, par le talent de son auteur comme par la manière dont s'y trouve envisagée la question d'Alsace-Lorraine, l'ouvrage s'est si bien imposé à la pensée des divers groupes de lecteurs, que les successeurs ou les héritiers de M. René Bazin, même en le contredisant, se sont inspirés de lui. *Au service de l'Allemagne* et *Juste Lobel, Alsacien*, ne seraient assurément pas tout ce qu'ils sont, si *les Oberlé* n'existaient pas.

J'en rappelle brièvement l'ingénieuse, quoique peut-être trop symétrique donnée. M. Bazin

met en scène trois générations d'Alsaciens qui, comme toutes les générations du monde, sont en réaction les unes contre les autres. C'est une loi de nature que les fils, pour ne pas ressembler à leurs pères, s'avisent de ressembler à leurs grands-pères. M. Philippe Oberlé, ancien député protestataire au Reichstag, avait en 1850 fondé à Alsheim une scierie mécanique dont, après la guerre, il a transmis la direction à son fils. Celui-ci, M. Joseph Oberlé, homme d'autorité, ambitieux, a tout naturellement évolué dans le sens de ses intérêts, et, au grand scandale de son père, de sa femme et de nombre de ses amis, il s'est rallié au nouveau régime. Ses deux enfants, Jean et Lucienne, ont été élevés en Allemagne et n'ont jamais vu la France. Lucienne partage toutes les idées de son père, et, recherchée en mariage par un officier allemand, elle sera sur le point de contracter sans le moindre scrupule, et même avec une certaine fierté, cette union qui désole sa mère. Mais Jean Oberlé, lui, n'est point ainsi fait : il a hérité l'âme de sa mère et de

son grand-père. A vivre parmi les Allemands, et sans d'ailleurs les haïr, il a éprouvé qu'il est d'une autre race, plus affinée, moins brutale, plus généreuse, bref, supérieure. Il a comme la nostalgie de l'ancienne patrie qu'il ne connaît point. Il aime, non pas une Allemande, mais une Alsacienne, Odile Bastian, dont la famille n'a point pardonné à M. Joseph Oberlé son ralliement et ne veut pas donner son consentement au mariage. Ne pouvant plus vivre dans sa famille désunie, dans son pays divisé, Jean Oberlé consent bien, — ce qui ne laisse pas de nous étonner un peu, — pour faire plaisir à sa mère, à entrer au régiment où il doit servir un an comme volontaire; mais, dès le lendemain de son entrée au corps, il déserte pour se faire soldat en France[1].

Au point de vue qui nous préoccupe ici, l'intérêt du livre de M. René Bazin est double. D'abord, — et sans parler de la grâce ou de la

1. La *Suite des Oberlé* a été esquissée par M. René Bazin dans quelques pages de ses *Questions littéraires et sociales*.

gravité vivante des paysages évoqués, de la juste atmosphère « alsacienne » où baigne, en quelque sorte, tout le roman, — la vérité, ou tout au moins la vraisemblance des caractères représentés donne à l'ouvrage un air de réalité vécue qui n'en est pas le moindre prix. M. Bazin a-t-il peint « d'après nature » ses héros, ou bien entre-t-il dans ses peintures une large part d'imagination? Nous ne savons, et c'est là sans doute son secret. Mais le fait est qu'on n'aurait su mieux « attraper », ni mieux rendre les attitudes morales et comme les intonations de chacun des personnages qu'il fait passer sous nos yeux. La protestation silencieuse et résignée de Mme Oberlé, la vitalité exubérante et peu idéaliste de Lucienne, la simplicité chaste et ardente d'Odile Bastian, la franchise cassante, la raideur orgueilleuse et conquérante de Wilhelm von Farnow, si ce ne sont pas là des « choses vues », et directement observées, ce sont tout au moins des choses très finement pressenties, devinées et traduites. Et il n'est pas jusqu'aux conversations

qui se tiennent à la table de M. le conseiller Brausig qu'on aurait pu, il y a quelques mois encore, croire entachées de quelque exagération, et auxquelles tout ce que nous avons appris depuis le début de la guerre ne prête comme une vraisemblance nouvelle. Quand, par exemple, le professeur Knäble, assurant ses lunettes, prononce doctoralement : « Même aujourd'hui, je crois pouvoir ajouter que, si nous avions la France à nous, elle serait rapidement un grand pays : *nous saurions la mettre en valeur...* », il ne fait qu'exprimer tout naïvement la « pensée profonde » des pangermanistes, celle qui leur a dicté la déclaration de guerre[1]. M. Bazin a été, à sa manière, un « avertisseur ».

1. M. Clemenceau a publié récemment dans *l'Homme enchaîné* un bien curieux et intéressant document touchant le programme des pangermanistes. Ce document lui a été communiqué par un de ses amis d'Amérique, un diplomate. Dans les derniers jours du mois d'août, comme on demandait dans une réunion mondaine à l'ambassadeur allemand à Washington, le comte von Bernstorf, ce que l'Allemagne victorieuse réclamerait à la France, celui-ci, sans gêne aucune, se mit à articuler ce qu'il appela « les dix commandements allemands » :

« 1° Toutes les colonies françaises, sans exception, même le Maroc complet et l'Algérie, et aussi la Tunisie;

« 2° Tout le pays compris depuis Saint-Valéry, en ligne

Et il a très bien montré aussi que, depuis l'annexion, il n'y a véritablement pour l'Alsace-Lorraine qu'une question qui compte et qui se pose : Est-on pour l'Allemagne victorieuse, ou pour la France vaincue? est-on pour la fine et humaine « culture » française, ou pour la violente et lourde culture germanique? Et cette question, qui divise les familles entre elles, qui empêche les alliances les mieux assorties et les plus souhaitables, trouble les idylles les plus heureuses, — comme jadis les querelles des

droite jusqu'à Lyon, soit plus d'un quart de la France : plus de 15 millions d'habitants;

« 3° Une indemnité de 10 milliards;

« 4° Un traité de commerce permettant aux marchandises allemandes d'entrer en France sans payer aucun droit, pendant vingt-cinq ans, *sans réciprocité*, après quoi la continuation du traité de Francfort;

« 5° Promesse de la suppression en France du recrutement pendant vingt-cinq ans;

« 6° Démolition de toutes les forteresses françaises;

« 7° Remise par la France de 3 millions de fusils, 3 000 canons et 40 000 chevaux;

« 8° Droits de patente des brevets allemands *sans réciprocité*, pendant vingt-cinq ans;

« 9° Abandon par la France de la Russie et de l'Angleterre;

« 10° Traité d'alliance de vingt-cinq ans avec l'Allemagne. »

Ces propos ont été démentis. Mais on sait ce que valent la parole et les démentis de l'Allemagne!

Capulets et des Montaigus, à Vérone, — est celle aussi qui, à l'intérieur d'une même famille, oppose parfois le mari à la femme, le père au fils, le frère à la sœur. Ce qu'il y a eu de meurtrier, d'inique et de moralement condamnable dans la brutale annexion de 1871, c'est que l'unité morale d'un pays qui, avant 1870, était complète, a été, pour de longues années, douloureusement compromise; l'impitoyable vainqueur ne s'est pas contenté de prendre et d'exploiter la terre : il a violé les âmes, et, quarante années durant, il a continué à les violer, profitant des moindres faiblesses, imposant par la force ou par la ruse, par tous les moyens en son pouvoir, licites ou illicites, un idéal spirituel qui répugnait à leurs aspirations profondes. Et voilà le crime inexpiable auquel la justice immanente de l'histoire est en train de mettre un terme.

Cette question qui, depuis quarante ans, domine toute la vie de l'Alsace-Lorraine, — comme elle domine d'ailleurs non seulement l'histoire de notre France contemporaine, mais

encore toute l'histoire européenne, — est susceptible pratiquement de recevoir plusieurs solutions. M. René Bazin l'a bien vu, et son livre nous montre, personnifiées dans ses divers héros, ces principales solutions en présence, et, si l'on peut dire, aux prises.

Il y a d'abord ceux qui, comme M. Joseph Oberlé et sa fille, par lassitude, par ambition, par besoin de « vivre leur vie », et toute leur vie, cèdent au prestige du vainqueur, et peu à peu, l'habitude et le langage aidant, adoptent ses idées et ses mœurs et se font une âme à son image. Ils n'y parviennent que trop bien du reste; mais leur existence n'en est pas plus heureuse, car s'ils conquièrent l'approbation protectrice du monde officiel allemand, ils sentent autour d'eux, et parfois même à leur propre foyer, une sorte de mésestime muette qui pèse sur chacun de leurs actes, et dont ils s'irritent d'autant plus vivement qu'ils la souhaiteraient plus illégitime. En Alsace, il en coûte toujours un peu d'être infidèle au passé.

Ce passé, il en est d'autres qui lui demeu-

rent obstinément fidèles : tels sont M. Philippe Oberlé, l'oncle Ulrich, Mme Oberlé, le ménage Bastian et leur fille. La France, elle est pour eux tous « le paradis perdu » d'où l'on a été injustement chassé, et où l'on espère bien rentrer quelque jour. Par opposition à cette Allemagne si dure, si oppressive, si orgueilleuse, si lourdement pédantesque, la France est le pays de la liberté aimable, de la grâce ailée et souriante, de l'idéalisme généreux, de la sainte humanité. D'avoir cessé d'appartenir à cette patrie de leur rêve, il leur en reste une mélancolie ombrageuse et fière qui déteint sur toutes leurs attitudes. Ils subissent, mais ils ne se résignent pas; ils protestent par leur silence, par leur dignité, par leur tristesse; ils se réservent, et, le regard et l'âme toujours tournés du côté des Vosges, ils attendent.... Et sans doute ils n'ont pas quitté pour la grande patrie leur petite patrie : car il faut vivre; et il y a des situations, des attaches, des habitudes qu'on ne peut briser; mais leur résignation à n'être, dans leur propre pays, que

des « exilés », des « émigrés à l'intérieur », n'en est que plus touchante : ils sont les témoins inconsolés d'un passé qui n'est pas aboli, et qui pourra ressusciter, qui ressuscitera demain.

Et il en est enfin, — comme Jean Oberlé, — qui, même sans connaître la France autrement que par ce qu'ils en lisent ou ce qu'ils en devinent, lui ont voué un inaltérable amour. Ils ne détestent pas les Allemands, mais ils les jugent en connaissance de cause :

« Seulement, plus je les ai connus, plus je me suis senti autre, d'une autre race, d'une catégorie d'idéal où ils n'entraient pas, et que je trouve supérieure, et que, sans trop savoir pourquoi, j'appelle la France.

— Bravo, mon Jean ! Bravo !...

— Ce que j'appelle la France, mon oncle, ce que j'ai dans le cœur comme un rêve, c'est un pays où il y a une plus grande facilité de penser....

— Oui !

— De dire....

— C'est cela !

— De rire....

— Comme tu devines !

— Où les âmes ont des nuances infinies, un pays qui a le charme d'une femme qu'on aime, quelque chose comme une Alsace encore plus belle ! »

Ceux-là non seulement ne peuvent pas vivre au delà du Rhin, mais, après en avoir fait le loyal essai, ils ne peuvent pas vivre non plus dans l'Alsace germanisée et divisée d'aujourd'hui. Et ils émigrent dans la France de leur rêve, où ils tâcheront de se faire une vie plus conforme à leur âme. Et je n'ose dire que c'est là le conseil que l'auteur des *Oberlé* donne aux Alsaciens, car il ne fait pas un livre à thèse, et il a trop le sentiment des complexités de la vie réelle pour dogmatiser en pareille matière; mais enfin, par le rôle de premier plan qu'il attribue à Jean Oberlé, par la sympathie que son héros lui inspire, et qu'il nous inspire pour son héros, il est visible que c'est cette attitude qui a toutes ses préférences, et qu'il recommande aux nôtres.

Est-ce là tout cependant? M. Bazin, qui a étudié de très près, et sur place, l'âme alsacienne, — il a prononcé sur ce sujet une remarquable conférence, et qui serait à rapprocher

du roman[1], — a très bien vu qu'il y avait encore une façon de poser le problème alsacien-lorrain, et, sans y appuyer très longuement, sans l'incarner, si je puis ainsi dire, dans un personnage essentiel de son livre, il la fait indiquer très nettement, au cours d'une conversation mondaine, par un de ses personnages épisodiques. Laissons parler cet artiste alsacien à la table du conseiller Brausig :

Nous autres, Alsaciens de la génération nouvelle, nous avons constaté, au contact de trois cent mille Allemands, la différence de notre culture française avec l'autre. Nous préférons la nôtre, c'est bien permis? En échange de la loyauté que nous avons témoignée à l'Allemagne, de l'impôt que nous payons, du service militaire que nous faisons, notre prétention est de demeurer Alsaciens. Et c'est ce que vous vous obstinez à ne pas comprendre. Nous demandons à ne pas être soumis à des lois d'exception, à cette sorte d'état de siège, qui dure depuis trente ans; nous demandons à ne pas être traités et administrés comme « pays d'empire », à la manière

1. Cette conférence sur *l'Ame alsacienne*, prononcée à la salle de la Société de Géographie (Société des conférences) le 18 février 1902, d'abord éditée en brochure par la maison de la Bonne Presse, a depuis été recueillie dans les *Questions littéraires et sociales* (Calmann-Lévy, 1906).

du Cameroun, du Togoland, de la Nouvelle-Guinée, de l'archipel Bismarck ou des îles de la Providence, mais comme une province européenne de l'Empire allemand. Nous ne serons satisfaits que le jour où nous serons chez nous, ici, Alsaciens en Alsace, comme les Bavarois sont Bavarois en Bavière, tandis que nous sommes encore des vaincus sous le bon plaisir d'un maître. Voilà ma demande.

Elle est parfaitement légitime, cette demande, et elle résume assez bien le programme d'un nombre, ce semble, assez considérable d'Alsaciens-Lorrains. Ces justes revendications, M. Maurice Barrès les a écoutées, et il les a très habilement personnifiées dans le volontaire Ehrmann, le héros d'*Au service de l'Allemagne*.

II

S'il me fallait une « transition » pour passer du livre de M. René Bazin à celui de M. Maurice Barrès, elle me serait tout naturellement fournie par un remarquable et fort curieux article de M. Barrès lui-même sur le roman de M. Bazin. On y voit déjà percer très nettement et s'amorcer l'idée maîtresse qui sera celle d'*Au service de l'Allemagne*. La page est si belle qu'il faut la citer tout entière :

Il obéit à son grand-père, le vaincu de 70, plus qu'à son instinct propre et à sa confiance dans la vie, ce noble jeune homme qui passe la frontière et se réfugie chez nous. Certes, nous l'accueillons avec une grande sympathie, parce que nous avons besoin

de ces bonnes races de l'Est qui manquent d'éloquence et qui prennent le temps de penser avant de parler, mais la scierie passera aux mains des Allemands! A-t-il réfléchi là-dessus avec une parfaite abnégation? Une influence germanique se substituera sur les pentes de Sainte-Odile à une famille terrienne, pleine, qu'elle le sache ou non, des forces et des voix de la France! Jean Oberlé, généreux garçon que je salue avec respect, voulez-vous être un héros? Ne quittez point l'Alsace! — « Eh! dit-il, qu'y puis-je faire d'utile, humble suspect en face d'un empire colossal? » — Je ne vous demande point d'agir, mais seulement de vivre. Je ne vous demande même pas de protester, mais naturellement chacune de vos respirations sera une respiration rythmée par deux siècles d'accord avec le cœur français. *Demeurez un caillou de France sous la botte de l'envahisseur. Subissez l'inévitable et maintenez ce qui ne meurt pas.*

M. Barrès avait-il dans l'esprit son futur livre depuis quelque temps déjà quand il écrivait cet article, — qu'il intitulait bravement : *Il ne fallait pas émigrer*? ou bien a-t-il conçu *Au service de l'Allemagne* en lisant *les Oberlé*, et, pour ainsi dire, par réaction contre *les Oberlé*? C'est ce que je ne saurais dire[1]. Ce

1. Il se pourrait aussi que l'idée d'*Au service de l'Allemagne* eût été suggérée à M. Maurice Barrès par une longue nouvelle de M. René Bazin, *le Guide de l'Empereur*, dont je n'ai

qui, en tout cas, me paraît bien certain, c'est que, même s'il avait depuis longtemps déjà arrêté ce que j'appellerais volontiers sa philosophie de l'histoire de l'Alsace contemporaine, l'écrivain d'*Au service de l'Allemagne*, en lisant *les Oberlé*, a trouvé de nouvelles raisons d'y persévérer.

Si on la dégage des considérations générales ou des digressions « poétiques » qui, parfois, en ralentissent le développement, on peut résumer en deux mots le thème qui forme le fond d'*Au service de l'Allemagne*. Un jeune Alsacien, Paul Ehrmann, étudiant en médecine à l'Université de Strasbourg, Français de cœur et d'éducation intellectuelle, a hérité de son père ce principe que le devoir d'un Alsacien est en Alsace. Et donc, il s'établira médecin à Colmar, et il se résignera à faire, comme volontaire, son service militaire en Allemagne.

pas cru devoir parler parce qu'elle ne rentrait pas à proprement parler dans le cadre de cette étude, et où le romancier met en scène un Alsacien « au service de l'Allemagne » et mourant même, comme eût pu le faire un soldat français fidèle à sa consigne, au service de son Empereur.

L'épreuve lui sera rude, et un moment même, comme Jean Oberlé, il songera à déserter. Mais il se raidit, et, pour faire honneur à sa race, des « irritations de sa sensibilité », il va s'efforcer de « tirer une discipline ». Faire sentir à ses camarades, à ses chefs la supériorité morale et militaire du troupier de France, conquérir progressivement leur estime en se montrant un excellent soldat, sans jamais cesser de réserver l'entière liberté de ses sentiments intimes et sa parfaite « insoumission d'âme » : tel est le stoïque programme qu'il se dresse à lui-même, et qu'il parvient à réaliser. Le dernier jour de son service, il va prendre congé de son maréchal des logis chef, et apprenant que le pauvre homme vient de perdre une petite fille, au grand étonnement de ses camarades, il fait un détour pour commander une couronne. Le lendemain, à son réveil, il reçoit la visite de l'honnête soldat qui lui serre les mains en sanglotant : « Vous êtes vraiment un grand cœur, s'écrie-t-il, monsieur Ehrmann. Au moment où je ne peux plus vous servir de

rien! Monsieur, on doit le dire, les Français ont plus d'humanité que les autres. » — « Plus d'humanité » : le mot est juste, et il va loin, et l'on voudrait qu'il eût été réellement prononcé. Et l'on conçoit que Paul Ehrmann se soit dit de son côté : « Il m'a traité de Français! C'est le dernier mot que j'aie entendu de cette caserne et l'un de ceux qui, de ma vie, m'aura le plus donné de plaisir. »

Le volontaire Ehrmann est le symbole, peut-être un peu idéalisé, et même « héroïsé », d'un état d'esprit qui, depuis une quinzaine d'années, semble être devenu assez général en Alsace-Lorraine. « Français ne puis, Allemand ne daigne, Alsacien suis » : cette devise était, hier encore, celle d'un nombre croissant de ces « enfants de l'Alsace » auxquels notre généralissime, il y a quelques semaines, adressait un si éloquent appel. Succédant à deux générations qui, meurtries dans leurs sentiments et eurs intérêts les plus respectables par une annexion sans aménité, avaient vécu dans un état de prostration farouche ou de morne

abattement, et d'attente d'une prochaine « revanche », une génération nouvelle s'est levée, plus réaliste, plus éprise d'action, plus souple à s'accommoder aux conditions inéluctables de la vie collective. Elle se rendait bien compte que la France, démocratique, pacifique, et d'ailleurs fort divisée, non point par peur, assurément, — nous l'avons bien prouvé depuis, — mais par humanité, par désir de ne point déchaîner une lutte qui, en ce qui concerne les Alsaciens, eût été véritablement fratricide, ne prendrait probablement jamais devant le monde l'initiative, la terrible responsabilité d'une guerre contre l'Allemagne. Puisque donc la raison du plus fort a parlé, et qu'il faut s'y soumettre, sinon pour toujours, au moins pour bien longtemps, pourquoi ne pas s'y soumettre, franchement, loyalement, sans mauvaise humeur inutile? En récompense de sa soumission extérieure, de sa correction et de son loyalisme, l'Alsace ne cessera de revendiquer tout son droit, à savoir le respect absolu de ses traditions, de ses croyances, de

ses souvenirs, de ses aspirations intimes, bref, de tout ce qui constitue sa personnalité morale et son âme même. Et ainsi, tout en résistant à la germanisation, tout en maintenant, sur le sol même de l'Empire, la survivance d'une race supérieure, la pérennité de l'idéal français, l'Alsace pourra vivre et poursuivre, dans le cadre, provisoire ou durable, que lui assure l'histoire, l'intégrité de ses destinées historiques.

Cette conception est haute et elle est habile : elle n'est pas plus généreuse, mais elle est peut-être plus sage et plus féconde que celle des « protestataires » invétérés, des « émigrés à l'intérieur » ou au dehors. Il semble bien, — et M. Barrès n'y a, sans doute, point été étranger, — qu'elle ait fait beaucoup d'adeptes en Alsace parmi ceux qui ont aujourd'hui entre vingt et quarante ans. Les uns, croyant, non sans quelque naïveté, à la paix éternelle et à la bonne volonté croissante de l'Allemagne laborieuse et pensante, rêvaient pour leur propre pays un rôle, une mission admirables :

l'Alsace eût été destinée à opérer la réconciliation entre la France et l'Allemagne ; au lieu d'être un « fossé », elle serait désormais un « pont » entre les deux peuples. Les autres, moins chimériques et plus sceptiques, et les plus nombreux, si je ne m'abuse, — le volontaire Paul Ehrmann me paraît de ceux-là, — n'ont pas beaucoup d'illusions sur ces Allemands qu'ils ont trop coudoyés pour ne pas avoir appris à les bien connaître ; ils ont d'ailleurs trop souvent senti, à les fréquenter, ce qu'il y a au fond d'irréductible entre les deux races, les deux âmes. Ils savent que lorsqu'un pays, tant d'années durant, a patiemment forgé une formidable et coûteuse machine de meurtre, de conquête et de rapine, la tentation de s'en servir doit être pour lui parfois singulièrement forte, et, suivant le mot d'un général allemand, qu'il peut se lasser de « toujours tirer à blanc ». Ils savent que, dans une nation fortement hiérarchisée et disciplinée, toute solidaire de son chef, et d'ailleurs pourrie d'orgueil et de béate infatuation, la guerre

peut dépendre d'une imprudence ou d'un coup de tête, d'un spasme de jalousie, d'un sursaut de vanité blessée, bref, d'un caprice individuel et d'une heure de démence impériale. Et ils savent aussi, pour avoir étudié son histoire, et pour l'aimer d'un tendre amour, que la France est le pays des surprises, des réveils extraordinaires et des rédemptions subites, et qu'il ne faut jamais désespérer d'elle, et qu'il n'est pas sûr, en un mot, que la conquête allemande soit éternelle. Mais enfin, tout cela est du domaine de l'hypothèse : la réalité actuelle est tout autre. Il s'agit, pour le moment présent, de vivre en Allemagne, et sur le pied de paix; il s'agit d'avoir avec les Allemands des rapports honnêtes, et, sinon cordiaux, au moins courtois, de tolérance réciproque; il s'agit de ne pas, en émigrant, laisser prendre sa place par l'Allemand qui sûrement la guette; il s'agit de maintenir sur le sol germanique un coin de France que la France pourra retrouver un jour, et qu'en tout cas l'Allemagne n'a pas le droit d'exproprier ...

Un instant, on aurait pu croire que l'Allemagne allait comprendre que ce nouvel état d'esprit n'était pas en contradiction formelle avec son intérêt de conquérante, et que même elle en pourrait bénéficier. C'est l'époque où l'on eut, en haut lieu, quelque velléité de libéralisme à l'égard de l'Alsace, où l'on consentit à lui donner une constitution qui, sans être assurément parfaite, réalisait pourtant un réel progrès sur le régime antérieur. Si l'Allemagne avait été sage, si elle avait persévéré généreusement dans cette voie, aurait-elle réussi à faire oublier ses brutalités, ses maladresses, ses inutiles tracasseries? et le rêve des Alsaciens « pacifistes » et conciliateurs aurait-il pu être exaucé? En tout cas, la France eût perdu tout droit sur l'Alsace, du jour où l'Alsace, sous ses nouveaux maîtres, se fût déclarée satisfaite et heureuse.

Mais l'Allemagne n'a pas été sage; l'Allemagne n'a su être ni habile, ni généreuse. Elle a fait pâtir l'Alsace des déceptions que l'insuccès de sa politique mondiale lui avait pro-

curées. Le régime des basses persécutions a recommencé. Cette lamentable affaire de Saverne, où le ridicule le dispute à l'odieux, a montré aux plus aveugles que l'insolence et la violence de la caste militaire étaient désormais toutes-puissantes, et que les jours allaient sonner de la poudre sèche et du glaive aiguisé. C'en était fait des rêves de conciliation. Et puisqu'un vent de folie soufflait sur l'Allemagne, et

... cet esprit d'imprudence et d'erreur,
De la chute des rois funeste avant-coureur,

il n'y avait plus, pour la pauvre Alsace, qu'à attendre, dans la douleur et dans l'angoisse, ce qu'allait décider le sort des armes. Nous saurons, quelque jour prochain, tout ce que, dans cette terrible période d'attente, elle aura souffert des Barbares.

M. Maurice Barrès nous raconte que le lieutenant instructeur, interpellant un jour le volontaire Ehrmann, lui dit : « Ce sera une chose très grave pour vous, le jour qu'il y aura la guerre avec la France. Que ferez-vous, quand

il s'agira de se battre contre l'armée française où vous avez des parents? » Et le volontaire de répondre de sa voix la plus ferme et la plus simple : « Je suis médecin, monsieur le lieutenant ». Mais ses yeux parlaient pour lui; et ses yeux disaient : « T'imagines-tu que je vais rester ici, quand il s'agira d'une guerre avec la France? »

Volontaire Ehrmann, vous êtes, je l'espère, du nombre de ces Alsaciens qui, au prix de mille périls, ont depuis quelques mois réussi à passer la frontière. Car si, par hasard, vous aviez dû rester en Allemagne et revêtir, même comme médecin, l'uniforme maudit, je n'oserais pas penser à vous sans pitié et sans terreur.

Votre cas, d'ailleurs, précisément parce qu'il n'est pas unique, peut nous induire, nous, vos compatriotes de demain, à des réflexions auxquelles il n'est sans doute point prématuré de se livrer, — car qui doute, en dehors des Allemands, que les traités de 1915 rendront l'Alsace-Lorraine à la France? Or, depuis

quarante-quatre ans, il s'est développé en Alsace, moitié en raison des circonstances historiques, moitié en vertu de certaines dispositions ethniques, un certain « particularisme » alsacien que l'Allemagne n'a jamais voulu admettre, — bien différente en cela de l'ancienne France, — et dont elle n'a jamais pu triompher. Assurément ce particularisme s'accommoderait infiniment mieux de la centralisation française que du despotisme germanique, non pas pourtant au point de ne pas préférer un régime plus souple, moins uniforme, plus respectueux des traditions provinciales. Il serait fort imprudent et peu généreux, quand l'Alsace redeviendra française, de ne pas tenir largement compte de ces aspirations profondes et légitimes d'une province qui a beaucoup souffert, sinon par notre faute, au moins à cause de nous, et qui rentrera avec tant de joie dans la communauté nationale. Il faudra, d'accord avec elle, lui trouver un régime qui lui convienne pleinement et qui la rende enfin vraiment heureuse. Il faudra user à son égard du

sage libéralisme que l'ancien régime, encore une fois, avait très bien su pratiquer vis-à-vis d'elle, et dont la France nouvelle n'est certainement point incapable. Il faudra en un mot, si je puis dire, que l'Alsace, redevenue française, se trouve à la fois chez nous et chez elle. Là où a échoué lourdement l'Allemagne, nous saurons bien, nous, réussir.

III

Ce sont des observations d'un tout autre ordre que suggère le roman publié par M. André Lichtenberger, il y a quatre ou cinq ans, sous le titre de *Juste Lobel, Alsacien.* Juste Lobel, en effet, est Alsacien, comme M. Lichtenberger lui-même, mais, à la différence de M. Lichtenberger, c'est un Alsacien pacifiste, et c'est presque un Alsacien renégat.

Venu à Paris à six ans, resté bientôt seul avec sa mère veuve, il n'était pour ainsi dire jamais retourné en Alsace. Avocat, publiciste, il s'est fait l'apôtre du pacifisme international, et pour réaliser son rêve de paix universelle, il

n'hésite pas, lui Alsacien, à déclarer que la France doit être prête à faire « au bonheur suprême de l'humanité » le libre et généreux sacrifice de son droit légitime sur l'Alsace. Et il va sans dire que ses déclarations trouvent pour les applaudir non seulement des Allemands, non seulement d'autres étrangers, mais encore d'authentiques Français. Amené à séjourner en Alsace, Juste Lobel y retrouve la vieille bonne qui l'a élevé, et dont le petit-fils, Jean Knabel, est au service à Mulhouse. Là, il est repris peu à peu par mille souvenirs d'enfance et de famille, par toute sorte d'impressions qui surgissent de ce sol où sont tombés tant de Français, par son hérédité d'Alsacien, en un mot. A propos d'une tentative de désertion de Jean Knabel, il se heurte d'autre part au « germanisme » persistant d'un officier allemand, M. de Breitenfels, qui s'était donné à lui pour un fervent « pacifiste », et qu'il provoque en duel. Et il finit par se rendre compte que s'il y a, dans l'Europe contemporaine, un peuple qui ne peut, ni ne doit

se déclarer pacifiste, ce ne sont pas les Français vaincus, et, plus particulièrement, les Alsaciens opprimés.

Cette conversion d'un Alsacien pacifiste, je ne sais si, au cours de ces dernières années, ç'a été l'histoire authentique d'un grand nombre d'Alsaciens; mais je crois bien que le cas de Juste Lobel est, depuis quelques mois, celui de beaucoup de Français. Combien en avons-nous connu de ces candides et généreux compatriotes qui auraient volontiers préconisé une entente avec l'Allemagne, et qui pensaient que cette entente, on ne l'eût pas payée trop cher en renonçant volontairement à nos droits sur l'Alsace et en acceptant de notre plein gré le traité de Francfort! Comme si, de la part de vaincus, une abdication de ce genre n'eût pas été un aveu d'impuissance, un signe manifeste de faiblesse, et comme si nos orgueilleux adversaires n'eussent pas vu, dans ce geste généreux, un acte officiel de lâcheté! A ces pacifistes illusionnés il a fallu les derniers événements pour leur dessiller les yeux. Il faut

leur rendre cette justice qu'ils n'ont pas été les derniers à faire tout leur devoir patriotique, et qu'aujourd'hui même ils sont aussi résolus que les plus résolus d'entre nous à soutenir jusqu'au bout, sans défaillance, la lutte contre le militarisme allemand. Mais quand on y songe, et quoi qu'ils en pensent encore, quels dangers ils ont failli faire courir à la défense nationale! D'abord, en ce qui concerne l'Alsace-Lorraine, comment n'ont-ils pas vu qu'il est souverainement immoral de composer avec la violence et l'injustice, et que nous n'aurions pu renoncer à l'Alsace-Lorraine que si l'Alsace-Lorraine avait, spontanément, renoncé à nous? Oui, si nos vainqueurs avaient su se faire aimer des Alsaciens-Lorrains, si ces derniers n'avaient pas eu à se plaindre de leurs nouveaux maîtres, s'ils s'étaient déclarés heureux de leur vie nouvelle, s'ils n'avaient rien regretté du passé, oh! alors, nous aurions pu prendre tristement notre parti du fait accompli; nous aurions pu, — peut-être, — prêter l'oreille aux rêves de paix universelle et donner définitivement congé

à cette idée de revanche qui avait si longtemps soutenu notre fierté. Mais, — heureusement pour notre fierté même, — c'est ce que l'imprudente brutalité de nos ennemis n'a point permis. Cette idée de revanche, ils l'ont imposée à notre pensée, presque malgré nous-mêmes; la paix non pas universelle, mais entre eux et nous, simplement, ils n'en ont point voulu, et ce sont eux qui, après nous avoir, — à combien de reprises! — insolemment provoqués, ont fini par nous déclarer la guerre. Et que n'ont-ils pas fait pour rendre d'année en année plus lourd et plus odieux le joug qu'ils faisaient peser sur l'Alsace-Lorraine, et plus amer son regret du passé! C'est l'Allemagne qui a maintenu toujours vivante, aiguë, saignante, la question d'Alsace-Lorraine; c'est elle qui nous a guéris du pacifisme où beaucoup d'entre nous ont failli sombrer.

Devons-nous l'en remercier? Je ne sais. Nous devons au moins nous féliciter que, par le cynisme maladroit de sa diplomatie, les questions se soient trouvées posées avec une

netteté véritablement aveuglante. Il faut être Allemand pour croire sincèrement que le conflit actuel a été voulu par une autre nation que l'Allemagne, et les pacifistes français eux-mêmes ont bien dû reconnaître que, contrairement à ce qu'ils pensaient, elle le préparait délibérément et traîtreusement, depuis de longues années. L'agression était si injustifiée et si flagrante que l'unanimité nationale s'est formée immédiatement, et qu'à la profonde stupeur de nos adversaires, qui avaient généreusement escompté nos divisions intérieures, du jour au lendemain, il n'a plus été question chez nous, ni de pacifisme, ni d'antimilitarisme, ni d'internationalisme, ni même de socialisme : tous les Français ont, d'instinct, sans ergoter, couru au drapeau, et la France s'est retrouvée ce qu'au fond elle n'avait jamais cessé d'être, une vieille nation militaire. Encore une fois, il faut se réjouir sans restriction de cette heureuse chance. Mais si les questions avaient été moins claires, si l'Allemagne avait été plus habile, si elle avait su mieux déguiser,

envelopper de plus de précautions oratoires, de plus d'obscurités juridiques ses intentions réelles, si elle avait su, en un mot, se donner les apparences du droit, — et sans doute, ce n'était point facile, mais un Bismarck n'y eût point manqué! — croit-on que l'union des cœurs, des pensées et des volontés aurait pu se réaliser comme elle s'est réalisée sous nos yeux? Croit-on que la France tout entière, d'un seul élan, se fût jetée à la frontière? Croit-on que d'ingénieuses et subtiles casuistiques sur le devoir présent ne se seraient pas donné carrière, et que, pour tout dire, on n'eût pas recueilli les tristes résultats des multiples campagnes que, depuis quinze ans, l'idée de patrie et l'institution militaire ont eu chez nous à subir? Grâce à Dieu, il n'en a rien été, et, parmi toutes ses fourberies, la nation de proie a eu l'involontaire franchise de son rôle. Félicitons-nous-en joyeusement. Sachons un gré infini à nos pacifistes d'avoir à temps connu leur erreur, leur généreuse erreur, et de l'avoir noblement réparée. Mais si l'histoire est un

recommencement perpétuel, si le passé et le présent peuvent servir de leçon à l'avenir, ne soyons jamais les premiers à désarmer !

Ces réflexions-là, le héros de M. André Lichtenberger n'a pas attendu les derniers événements pour les faire : et c'est même ce qui rend le roman si intéressant aujourd'hui à relire, et même un peu prophétique. Il a suffi à Juste Lobel de prendre, en temps de paix, contact avec la réalité alsacienne et avec la réalité germanique pour sentir tout ce qu'il y avait de chimérique, et même de dangereux, dans son rêve humanitaire. Et il conclut avec une grande fermeté de bon sens :

Peut-être que le devoir de demain ne sera pas celui d'aujourd'hui, dans l'Europe d'aujourd'hui, que je trace pour quelques Français. Supposez que les idées pacifiques, démocratiques, libérales, se développent ailleurs autant que chez nous, que l'univers rattrape l'avance, un peu redoutable dans ce domaine, que nous avons sur lui, peut-être que demain la question d'Alsace se posera différemment. *Et peut-être que demain un cataclysme politique mondial, auquel nous ne pouvons rien, la tranchera d'une manière imprévue.* Je n'en sais rien. Ce que je pense,

avec regret peut-être, mais avec une foi que des méditations douloureuses de six mois ont affermie, c'est que la France ne peut rien pour faire avancer la cause de la paix sur la planète. Elle ne saurait ni désarmer, ni diminuer ses armements, ni se libérer, si peu que ce soit, du lourd fardeau qui pèse sur elle. Elle peut et doit rester pacifique, c'est-à-dire ne pas souhaiter la guerre, tout en y étant prête; elle n'a pas de raison pour être pacifiste, c'est-à-dire pour se faire l'apôtre de doctrines dont il ne lui appartient pas d'assurer la réalisation. Il lui faut demeurer l'arme au pied, étant la plus sage, la plus vieille et la plus faible.

On ne saurait mieux dire; et quand le romancier ajoute que « le changement d'idées du jeune homme correspondait bien à ce mouvement que l'on croyait sentir dans le pays, dont certains symptômes avaient paru se révéler jusque dans la dernière consultation électorale », je crois que, sur ce point encore, les derniers événements lui ont donné raison. Si les innombrables espions que l'empereur d'Allemagne a lâchés sur la France avaient été plus intelligents, avaient mieux observé non seulement les menus détails de notre organisation militaire ou de notre administration civile,

mais les esprits, mais les âmes, s'ils avaient mieux connu notre récente littérature, bref, s'ils avaient mieux su leur vrai métier, ils auraient pu rapporter à leur maître que la France se modifiait, qu'elle ne ressemblait plus, qu'elle n'avait peut-être jamais ressemblé à l'image caricaturale et stéréotypée qui, depuis 1870, avait cours au delà du Rhin, et qu'on se transmettait pieusement de père en fils; que l'idée de la revanche n'y était qu'assoupie, et qu'elle n'attendait qu'une occasion pour se réveiller, armée de toutes pièces; et qu'enfin une mâle jeunesse s'y préparait en silence à une œuvre de restauration nationale. Il est vrai que l'orgueilleux César, le « confident inspiré » et le « missionnaire » du « vieux Dieu » allemand ne les en aurait sans doute pas crus sur parole. A l'instar de tout son peuple, il nous a profondément ignorés.

C'était une idée chère, — et justement chère, — à Taine que la littérature d'imagination est un document psychologique de tout premier

ordre, que trop souvent négligent et dédaignent les historiens de profession. Il est très vrai qu'un artiste, un poète, un romancier, en créant des âmes vivantes, devine parfois et rend intelligibles à ses lecteurs certains états d'esprit que nous aurions quelque peine à démêler dans la réalité. Tel est exactement le cas des trois écrivains que nous avons appelés à témoigner sur nos deux provinces perdues. Ils nous aident à nous représenter au vif l'état de l'âme alsacienne ou lorraine dans les premières années du XXe siècle. Et ce ne sera pas sans doute affaiblir leur témoignage que de le rapprocher, comme nous tâcherons plus loin de le faire, de celui des historiens.

UN TÉMOIGNAGE ALSACIEN

SUR

L'ALSACE-LORRAINE

« Les bonnes volontés, même enthousiastes et sincères, ne sont pas la volonté, la volonté grave, tenace, constante, qui ne perd jamais de vue, parmi les incidents multiples des existences particulières, le but commun à atteindre. Hélas! il y aurait fallu plus d'union, plus de confiance en soi, un désir plus jalousement préoccupé de son objet. L'union? elle nous a toujours manqué. Quant à la confiance en soi, la guerre l'avait ébranlée, la vanité qu'on nous reprochait s'était dissipée, repentante et contrite; à force de vouloir être justes pour les autres, nous devenions injustes pour nous-

mêmes, et la confiance nécessaire ne nous revint que par à-coups, aux heures d'alarme, en 1875, en 1887, en 1905-1908; avant et après les crises, elle fut trop souvent verbale et d'attitude, non point intime, profonde, qui veille sur la conscience, qui inspire et dirige l'action : un rappel sonore de l' « immanente justice », à la fin d'un discours de comice agricole ou de distribution de prix, et l'on se croyait quitte envers le passé. Enfin... cette pauvre éloquence même balbutierait, aujourd'hui : d'autres sujets sont plus à la mode, et celui-là devient aisément suspect. Nous avons trop éparpillé notre générosité. Il y a, si je puis dire, des idées qui n'ont pas de chance.... »

C'est en 1909 que M. Georges Delahache écrivait ces lignes un peu amères et mélancoliques[1]. Je ne lui reproche, certes, pas de les avoir écrites, puisque, bien souvent, je crois, nous les avons tous pensées depuis quarante-quatre ans. Mais, les aurait-il écrites en 1911,

1. Georges Delahache, *Alsace-Lorraine* (*la Carte au liséré vert*), 1 vol. in-16, Hachette, 1909; 4e édition, 1911; — l'*Exode*, 1 vol. in-16, Hachette, 1914.

après le « coup » d'Agadir? ou en 1913, au moment de la discussion de la loi de trois ans? Les écrirait-il surtout aujourd'hui? Et nous tous, n'avions-nous pas tort de les penser? Oui, assurément, depuis 1871, nous n'avons pas uniquement songé à l'Alsace-Lorraine, et il n'est pas douteux que nous ayons eu d'autres soins. Il est sûr aussi que nous avons trop pris au pied de la lettre le mot célèbre : « Y penser toujours, n'en parler jamais », et qu'à force de n'en point parler, on aurait pu croire que nous n'y pensions plus du tout. Mais au fond, tout au fond, ce n'était là qu'une apparence. Les Français sont ainsi faits qu'ils déguisent leur douleur sous un sourire, leurs regrets sous un air d'indifférence, leur fidélité sous un masque d'oubli. D'autres crient sur les toits des sentiments qu'ils n'éprouvent pas. Nous avons, nous, la pudeur de nos sentiments intimes, et nous aimons mieux qu'on nous accuse de légèreté que de cabotinage. Si l'empire du *bluff* existe quelque part, c'est en Allemagne, ce n'est pas en France. En fait, l'idée, ne

disons pas de la *revanche*, mais de la libération de nos frères d'Alsace-Lorraine, n'était pas morte chez nous; elle couvait sous la cendre; elle n'attendait, — et Bismarck le savait bien, il l'a dit assez clairement un jour au Reichstag[1], — elle n'attendait qu'une occasion pour éclater au grand jour. On l'a bien vu depuis trois mois. Quand nos troupes sont entrées pour la première fois en Alsace, une compagnie composée tout entière d'Auvergnats, heureuse de fouler aux pieds ce sol sacré, son capitaine en tête, se mit à danser la *bourrée*. Que de choses

1. « Y a-t-il eu déjà quelque ministère français qui ait pu oser dire franchement et sans réserve : « Nous renonçons à « recouvrer l'Alsace-Lorraine; nous ne ferons pas la guerre « dans ce but; nous acceptons la situation créée par la paix de « Francfort, absolument comme nous avons accepté celle de la « paix de Paris en 1815, et nous n'avons point l'intention de « faire la guerre pour l'Alsace? » — Y a-t-il en France un ministère qui ait le courage de parler ainsi? Et pourquoi n'y en a-t-il pas? — Les Français autrement ne manquent pas de courage! — Il n'y en a pas, parce que l'opinion publique en France s'y oppose, parce qu'elle ressemble en quelque sorte à une machine remplie de vapeur jusqu'à explosion, au point qu'une étincelle, un mouvement maladroit, peut faire sauter la soupape, et autrement dit, faire éclater la guerre. (*Les Discours de M. le prince de Bismarck*, Berlin, Wilhelmi et Paris, Vieweg, 1889, in-8, t. XV, p. 31; Discours du 11 janvier 1887.)

dans ce joyeux geste! Et voilà comme on oublie en France!

Si M. Georges Delahache avait pu prévoir le prochain avenir, il est infiniment probable que, sur ce point-là, entre autres, il se fût montré un peu moins pessimiste; mais il n'en eût pas moins écrit les deux livres excellents et très documentés où il a résumé et vulgarisé, à l'usage des jeunes générations survenantes, toute l'histoire de l'Alsace-Lorraine, particulièrement depuis l'annexion. Il complétera, je l'espère, bientôt, cette histoire, qui, dans son premier volume, s'arrête à 1909, et dont le chapitre le moins émouvant ne sera pas sans doute celui qui sera consacré aux derniers jours de la domination allemande et à la vie de l'Alsace-Lorraine pendant la présente guerre. En attendant l'heure de l'entière délivrance, je voudrais, à mon tour, en les accompagnant de brèves réflexions, dégager les principales données des deux ouvrages de M. Delahache. Si l'on a besoin quelque part de bien connaître le récent passé de l'Alsace-Lorraine, c'est

bien ici, en France, ne serait-ce que pour éviter, à brève échéance, les méprises, les froissements et les heurts qui résultent toujours, en matière politique, administrative et sociale, de la méconnaissance des réalités ethniques et des conditions historiques [1].

1. N'est-ce pas déjà une de ces méprises que la nomination d'un sous-préfet d'Altkirch ?

I

On a parfois prétendu que c'est contre le gré de Bismarck que s'est faite, en 1871, l'annexion de l'Alsace-Lorraine. Le chancelier de fer aurait prévu, dit-on, les difficultés de tout genre que cette annexion allait créer à son pays; il aurait pressenti l'impossibilité d'une assimilation réelle des provinces conquises; il se serait rendu compte enfin que c'était mettre de l'irréparable entre la France et l'Allemagne, creuser entre les deux peuples un abîme qui ne serait jamais comblé, et condamner vainqueurs et vaincus, et l'Europe tout entière, à un état de paix armée toujours

précaire, et, par cela même, à une dangereuse insécurité. Mais, sur cette délicate question, le parti militaire prussien s'était montré d'une telle intransigeance que Bismarck avait dû céder et, à son corps défendant, exiger l'annexion.

Je ne crois pas à cette légende. Bismarck n'était pas homme à prévoir les malheurs de si loin ! Non pas, on l'entend bien, que je veuille, par dépit patriotique, rabaisser un adversaire qui était assurément de cent coudées au-dessus de ceux qui lui ont succédé. Mais ce grand politique avait ses limites. Son horizon a été plus borné qu'on ne l'a bien voulu dire. Il n'a pas construit pour des siècles. Il n'y a pas vingt ans qu'il est mort, et déjà, par quelque biais qu'on l'envisage, son œuvre s'effrite et même s'effondre : qu'est-ce qui restera demain du congrès de Berlin, du traité de Francfort? Qu'est-ce qui reste aujourd'hui de la Triple-Alliance? Et, de son vivant même, Bismarck n'a-t-il pas été le vaincu du Culturkampf? Ce terrible réaliste vivait et travaillait surtout pour

le moment présent; il maniait fortement, durement, impitoyablement la réalité visible et tangible, mais il ne voyait rien au delà : s'il parlait des « impondérables », il n'en tenait pratiquement aucun compte; les réalités morales n'existaient pas pour lui; il les niait, il les raillait, il les piétinait sans scrupule. Il croyait que par la force, la ruse ou l'argent on vient à bout de tout. Il n'y a peut-être pas eu dans l'histoire de politique plus matérialiste que la sienne. Son œuvre périra par là : l'effondrement de l'œuvre bismarckienne, c'est la morale qui se venge.

Il n'est donc guère admissible que Bismarck, tel que nous le connaissons, et à supposer qu'il ait pressenti parfois quelques-unes des difficultés avec lesquelles il allait se trouver aux prises en annexant l'Alsace-Lorraine, ne se soit pas cru assez « fort » pour les surmonter. D'autre part, orgueilleux et brutal comme il était, on ne le voit pas non plus renoncer de propos délibéré au prix matériel, au prix attendu de sa victoire, car, — et

M. Delahache l'a très bien montré, — depuis plus d'un siècle, depuis 1709, mais plus particulièrement depuis 1813, « la volonté de l'Allemagne » a été tout entière très âprement tendue à la poursuite de cet objet : la « reprise » de l'Alsace et de la Lorraine. Poètes, publicistes, professeurs, hommes politiques, historiens, tous réclament le retour à la nationalité germanique des « vrais enfants de la patrie allemande ». En 1870, la « nécessité » de ce retour était pour toute l'Allemagne un véritable dogme; et ce dogme, nous pouvons en être assurés, n'avait pas de croyant plus convaincu que Bismarck[1].

1. La vérité est que, de son propre mouvement, Bismarck n'eût probablement pas annexé la Lorraine; mais il n'a jamais eu une hésitation en ce qui concerne l'Alsace. « Déjà, en 1871, — disait-il en plein Reichstag, — je n'ai pas été partisan d'annexer Metz; j'étais alors pour la frontière de langue. Mais j'en référai à nos autorités militaires avant de prendre une résolution définitive. M. Thiers me dit : « Nous « ne pouvons vous donner que l'une des deux places : Metz ou « Belfort.... » J'en conférai donc avec nos autorités militaires, et notamment avec mon ami, le comte de Moltke, qui siège ici devant moi. « Pouvons-nous, leur demandai-je, consentir « à nous passer d'une de ces places fortes? » Et il me fut répondu : « De Belfort, oui; Metz vaut 100 000 hommes; la « question est de savoir si nous voulons ou non être plus « faibles de 100 000 hommes que les Français, quand la guerre

Pour justifier cette annexion, avant et depuis, que d'arguments juridiques, historiques, linguistiques, ethniques n'a-t-on pas entassés! Si spécieux qu'ils fussent, ils ont tous été mille fois réfutés. Et quand ils ne l'auraient pas été, quand il serait clair comme le jour que, par leurs origines, l'Alsace et même la Lorraine se rattachent à la « race », je ne dis pas à la nationalité germanique, que valent toutes ces théories contre ce simple fait : la volonté absolue des Alsaciens-Lorrains de ne pas devenir Allemands? En 1861, le botaniste Kirschleger, professeur à la faculté de Médecine de Strasbourg, se trouvant à Spire,

« éclatera de nouveau. » — Là-dessus, je dis : « Prenons « Metz! » (Séance du 11 janvier 1887, *Discours de Bismarck*, XV, p. 27-28.) Et dans les *Mémoires de Bismarck*, recueillis par Maurice Busch (t. I, Paris, Charpentier, 1899, p. 322), à la date du 22 février 1871, on lit ceci : « Si seulement, vient-il nous dire (Bismarck), la France voulait nous donner un milliard de plus, nous pourrions peut-être lui laisser Metz et construire une autre place forte quelques kilomètres plus loin, du côté de Falkenberg ou de Sarrebrück. Nous pourrions aussi lui laisser Belfort, qui n'a jamais été allemand.... Je ne tiens pas tant que ça à avoir une quantité de Français chez nous. Mais les militaires ne voudront jamais entendre parler de l'abandon de Metz, et peut-être auront-ils raison! »

dans un congrès de naturalistes, on lui parla en termes tels du retour de l'Alsace à la Confédération qu'il ne put s'empêcher de répondre avec vivacité : « Vous devriez au moins nous demander si nous avons quelque envie de revenir à vous.... Nous voulons rester Français. » Le seul argument sérieux, et d'ailleurs irrésistible, que l'Allemagne ait pu invoquer pour « l'annexion » de l'Alsace-Lorraine, c'est le droit du plus fort[1]. Argument non moins dangereux qu'irrésistible, et qui, quelque jour prochain, pourra se retourner contre l'Allemagne elle-même. Que pourrait-elle bien répondre si la France victorieuse, pour prix d'une guerre sanglante qui lui a été frauduleusement imposée, venait à lui ravir et annexer à son tour l'une de ses plus chères provinces?

Protestations, prières, négociations diplomatiques, rien n'y fit : la volonté du vain-

1. Il n'existe, dans les universités allemandes, aucune chaire de droit international, et ce n'est que depuis fort peu d'années que l'Allemagne possède une revue de droit international.

queur fut inexorable : la « carte au liséré vert » qui, préparée et publiée dès le mois de septembre 1870, fixait la nouvelle frontière, fut imposée par Bismarck; et tout ce que Thiers put obtenir, moyennant d'importantes « compensations », ce fut le territoire de Belfort, qu'il arracha, disait-il, « avec son désespoir ». Le tracé de la frontière définitive, qui dura plus de trois mois, des premiers jours de juillet au 12 octobre 1871, n'alla pas, du côté allemand, sans d'âpres contestations, de mesquines et raides exigences, auxquelles le commissaire français, le lieutenant-colonel Laussedat, résista d'ailleurs de son mieux : la générosité n'a jamais été une vertu allemande. Et pendant quarante-trois ans, l'Alsace-Lorraine, « rançon de la France », allait vivre, sous un maître infatué et brutal, une vie qu'elle n'avait pas choisie, et dont elle n'a jamais pu s'accommoder.

Ce qu'a été cette vie, M. Delahache nous l'a conté sans déclamation, dans une langue sobre, mesurée, un peu contournée peut-être quelque-

fois, à force de vouloir être concise et ramassée. Tout d'abord, à ces populations, déjà si meurtries par l'invasion, une question infiniment angoissante se pose, et qu'il faut résoudre sans délai : celle de l'option pour la nationalité française ou la nationalité allemande. Ceux qui optaient pour la France devaient avoir quitté le pays annexé avant le 1er octobre 1872; et l'on devine tout ce qu'une pareille obligation impliquait de cas de conscience toujours douloureux, souvent tragiques. Pour un fonctionnaire, pour un petit bourgeois, pour un industriel, pour un négociant, quel était le devoir non seulement envers soi-même et envers les siens, mais encore envers la France? Car enfin, s'il émigre, au risque de ne pas retrouver même le lointain équivalent de la situation qu'il occupe, ne laisse-t-il pas une place vacante qu'un Allemand s'empressera de venir occuper, et n'est-ce pas, de proche en proche, la lente germanisation d'un sol, hier français, et qui, demain, le redeviendra peut-être? Malgré toutes ces diffi-

cultés, il y eut, au 1er octobre 1872, 160 000 options déclarées, dont 100 000, il est vrai, n'ayant pas été suivies de départ effectif, furent annulées. Les trois quarts des fonctionnaires émigrèrent. Et le mouvement continua. En vingt-quatre ans, plus de 226 000 Alsaciens-Lorrains quittèrent les pays annexés[1]. « Beaucoup ne revirent jamais la fumée du toit natal, écrit M. Delahache. Beaucoup, un jour, voulant faire une rapide visite aux « vieux », se heurtèrent à une frontière inexorable. Beaucoup revinrent, appauvris, désabusés.... Beaucoup, déracinés, végétèrent, payant, jusqu'à la mort, de leur tristesse et de leur misère personnelles, la rançon de la patrie vaincue. D'autres la paieront d'autre façon : ceux sans lesquels cette protestation du départ n'aurait pas eu de suite, ceux dont le pays annexé aurait un jour besoin pour la continuer, en s'appuyant sur tout ce qu'ils porteraient en eux de sentiments français et de culture fran-

1. 35 000 personnes partirent de 1875 à 1880, 60 000 de 1880 à 1885, 37 000 de 1885 à 1890, 34 000 de 1890 à 1895.

çaise volontairement ou inconsciemment préservés : ceux qui allaient rester, rester et lutter pour *maintenir*, comme eût dit le Taciturne. »

Proclamée « terre d'Empire », comme étant « le prix des combats dans lesquels tous les États allemands ont versé leur sang, le gage de l'unité de l'Empire allemand conquis par les forces unies », l'Alsace-Lorraine fut soumise à un régime très dur où rien ne subsistait du régime antérieur, — sauf certaines dispositions peu libérales, qu'on prit soin d'ailleurs d'aggraver, et dont, avec une joie féroce, on se fit une arme contre les justes plaintes des annexés. Un peu adoucies par la nouvelle constitution de 1879 et grâce à l'administration plus humaine de Manteuffel, le premier statthalter, les mesures de rigueur reprirent de plus belle, en 1887, au moment de l'affaire Schnæbelé et dans les années qui suivirent : quatre ans de suite, une véritable terreur pesa sur l'Alsace-Lorraine qui connut, alors, sous l'odieux régime des *passeports*, quelques-unes des heures les plus sombres de son histoire.

A cette douloureuse période succéda une période, sinon de libéralisme, tout au moins d'accalmie : les uns se lassèrent de sévir à tort et à travers, les autres de protester toujours en pure perte. Sans d'ailleurs permettre qu'on portât atteinte à la fidélité de leurs sympathies et de leurs souvenirs, les Alsaciens revendiquèrent le droit d'avoir leur vie propre et de développer, dans tous les ordres d'activité, leur personnalité ethnique au sein de l'Empire d'Allemagne. L'Allemagne feignit de croire que ce n'était là qu'une question de mots, que les Alsaciens, n'étant que des Allemands qui ne s'avouent pas ou qui s'ignorent, finiraient bien, tôt ou tard, par prendre nettement conscience de leur foncier « germanisme », bref, que ce programme était inoffensif, et ils le laissèrent à peu près exécuter. A peu près seulement : car, bien entendu, il fallait bien, de temps à autre, faire sentir lourdement son autorité, et par de puériles et mesquines interventions, s'enlever tout le bénéfice d'une relative tolérance. M. Delahache cite à ce propos

un petit fait qui est très significatif. L'avant-veille du jour où fut inauguré le monument de Wissembourg, le gouvernement exigea la suppression des divers emblèmes sculptés aux quatre angles du socle : le soleil qui représentait Louis XIV, les lys qui rappelaient Louis XV, la hache et le faisceau révolutionnaires, l'aigle napoléonienne. J'ai déjà dit, je crois, que le manque de tact est la faculté maîtresse de l'Allemand, et qu'il ne saura jamais être généreux ou libéral jusqu'au bout. D'autres faits plus récents et plus graves allaient prouver que l'ère des vexations n'était pas close, et qu'en dépit de passagères satisfactions, le parti des « autonomistes » n'aboutirait pas à des résultats plus heureux et plus durables que celui des « protestataires ».

« Autonomistes », « protestataires », ce sont bien là en effet les deux partis qui, dès le lendemain de l'annexion, se partagèrent l'opinion publique en Alsace-Lorraine. Les protestataires, n'ayant pu émigrer, voulaient du

moins prolonger sur le sol annexé le geste de ceux qui s'étaient volontairement exilés, et toute leur politique consistait à ne pas reconnaître le fait accompli, et, sans souci des persécutions, des injustices, à « affirmer leur sympathie pour leur patrie française et leur droit de disposer d'eux-mêmes ». Politique toute négative, sans doute, et, partant, un peu stérile, mais si noble, si fière, si touchante dans sa hautaine intransigeance, qu'un Français ne saurait se reconnaître le droit de la discuter. Quant aux autonomistes, — des Alsaciens pour la plupart, — si leur attitude, surtout au début, pouvait passer, comme l'a dit fort spirituellement M. Delahache, pour « le manège d'une veuve encore en deuil, mais déjà consolable, et dont le prétendant était très puissant », elle a eu, certes, son utilité pratique; mais comment ne pas avouer que leur effort était condamné à un échec? On ne fait pas au despotisme sa part. L'orgueilleuse et impérieuse Allemagne ne pouvait pas admettre une Alsace-Lorraine

qui fût comme un empire dans un empire. Il n'y a pas d'autonomie possible avec une puissance qui n'abdiquera jamais la moindre parcelle de l'autorité que ses armes lui ont conquise.

Sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas.

Il n'y a rien à répondre à cela, — rien qu'à se soumettre et à accepter, en attendant des jours meilleurs. Quelques-uns des autonomistes alsaciens n'ont-ils pas été victimes de la même illusion que nos pacifistes français? On ne peut pas faire la paix avec un peuple qui ne rêve que la guerre, ou qui n'entend la paix que comme la simple acceptation de tous ses caprices. « Sois mon frère, ou je te tue » : telle a été, depuis quarante-quatre ans, la formule de l'amitié germanique. Pacifistes tant que l'on voudra : mais que Messieurs les Allemands commencent! Pareillement pour l'autonomie : pour pouvoir parler sérieusement et efficacement d'autonomie alsacienne, c'est l'Allemagne tout d'abord qu'il aurait fallu

convertir à l'idée autonomiste. Et l'Allemagne, — elle l'a bien prouvé, — n'était ni assez intelligente, ni assez généreuse pour se laisser convertir.

Allons plus loin. Si séduisante qu'elle fût par bien des côtés, la conception autonomiste n'avait-elle pas le grave tort d'être une de ces conceptions un peu hybrides, et comme provisoires, dont on peut bien s'accommoder quelques années, mais qui, n'allant pas au fond des questions et ne répondant pas à toute la réalité des faits, finissent par ne satisfaire à peu près personne? En échange de leur autonomie, les Alsaciens-Lorrains promettaient d'être de fidèles et loyaux sujets de l'empire d'Allemagne : rien de mieux en temps de paix, mais qu'adviendrait-il en cas de conflit franco-allemand? Leur loyalisme irait-il jusqu'à combattre avec entrain contre leur ancienne patrie, ou, tout au moins, à ne pas faire de vœux pour les victoires françaises? Douloureuse et troublante question qui a dû se poser, depuis trois mois, dans nombre de

consciences alsaciennes[1]. Il est vrai que les procédés allemands, depuis deux ou trois ans, ont dû faire tomber bien des scrupules.

Pauvre Alsace-Lorraine! Voilà quarante-trois ans qu'elle n'est plus française; et de quelque façon qu'elle s'y prît pour organiser sa vie politique et sociale, elle s'est heurtée à des difficultés véritablement inextricables. Ne pouvant et ne voulant pas se détacher du passé, mécontente du présent, incertaine et inquiète de l'avenir, elle a été en proie à un malaise intérieur dont rien n'a pu la guérir. Ses aspirations les plus légitimes ont été méconnues, piétinées. Elle a vécu pourtant, et, en dépit des obstacles, elle a maintenu, elle a affirmé sa personnalité morale. Elle n'aura pas, pendant près d'un demi-siècle, souffert en pure

1. Rappelons à ce propos un mot d'une tragique beauté digne de Corneille ou d'Eschyle, que citait récemment un journal du matin. Lors de la première entrée des troupes françaises à Mulhouse, un Alsacien s'approche de nos soldats, vide son escarcelle dans leurs mains, et s'écrie : « Et maintenant, je puis mourir. Allez, mes gars, allez tuer mon fils : il est au 40e poméranien. »

perte. Dans la vie des nations comme dans celle des individus, la souffrance n'est jamais perdue. Cette autonomie qu'elle rêve, et qu'elle a si passionnément revendiquée, l'Alsace-Lorraine la réalisera bientôt au sein de la communauté française.

II

Nos patriæ fines et dulcia linquimus arva.

Suivons-les maintenant sur les chemins de l'exil, ces 300 000 Alsaciens-Lorrains qui ont mieux aimé quitter leur foyer que vivre sous le joug allemand. M. Delahache a conté leur douloureux exode; il les a suivis de Bischwiller à Elbeuf, de Mulhouse à Belfort, et jusqu'en Algérie; il a étudié sur place les colonies qu'ils ont fondées; bref, il s'est fait l'historien attentif et pieux de cette Alsace hors de l'Alsace.

La fortune de Bischwiller datait du XVIIe siècle : des réfugiés protestants vinrent s'y établir et y importèrent l'industrie et le commerce des

draps. Une prospérité croissante vint récompenser les efforts des laborieux drapiers. Pendant les quinze dernières années du second Empire, notamment, les affaires furent si prospères, les ouvriers affluèrent si nombreux, qu'il fallut construire tout un nouveau quartier et surélever maintes maisons anciennes. L'annexion vint : la population de Bischwiller était très française, de cœur et de clientèle; de plus, elle était d'humeur démocratique, et même républicaine; le régime prussien n'était point son fait : elle émigra en masse. « En 1869, écrit M. Delahache, il y avait à Bischwiller 11 500 habitants; en 1874, il n'y en avait plus que 7700. Des 96 fabricants d'avant la guerre, il n'en restait plus que 21; des 5000 ouvriers, moins de 2000; des 2 000 métiers, 650. Les expéditions de marchandises fabriquées ne se chiffraient plus que par 400 000 kilogrammes au lieu d'un million, et le total des affaires de la draperie que par 5 à 6 millions de francs au lieu de 18 à 20. »

Les drapiers de Bischwiller émigrèrent à

Sedan, à Tourcoing, à Reims, à Vire, surtout à Elbeuf, la vieille ville des bons drapiers normands. Ils y apportèrent des procédés nouveaux et plus modernes et surent d'ailleurs parfaitement s'assimiler, dans ce qu'ils avaient de bon, ceux des fabricants elbeuviens. Les deux traditions se pénétrèrent l'une l'autre, et ce fut pour le plus grand profit industriel et commercial de la « ruche » bourdonnante où l'on avait accueilli les exilés. Aujourd'hui, le chiffre d'affaires des Alsaciens immigrés est le tiers du chiffre total du commerce d'Elbeuf; mais il n'en a pas toujours été ainsi, et les débuts ont été parfois difficiles : il en a coûté, dans toutes les acceptions du mot, à tous ces bons Français de ne pas vouloir être Allemands. Aussi, comme tous ceux qui ont dû lutter et réagir, pour rester fidèles à eux-mêmes, ont-ils gardé une physionomie distincte et qui tranche sur l'ensemble des habitants d'Elbeuf. Luthériens pour la plupart au milieu d'une population en grande majorité catholique, ils ont conservé leur religion, leur pasteur, et même

leur dialecte; ils se marient, encore maintenant, volontiers entre eux; rien d'étonnant, dès lors, à ce que le type de la race soit demeuré très reconnaissable. Les Alsaciens qui séjournent à Elbeuf ne s'y trouvent pas dépaysés.

Et pendant ce temps-là, Bischwiller se dépeuplait, s'étiolait, s'appauvrissait. Ceux qui n'avaient pu partir essayaient, tant bien que mal, et au prix de bien des sacrifices et de bien des efforts, de s'adapter aux conditions nouvelles de fabrication et de vente. En vain de nouvelles industries s'y établirent pour combler les vides et utiliser les locaux vacants, — fabriques de jute, de cartouches, de cirages, de chaussures, fonderie, — les ouvriers qui, avant la guerre, gagnaient si largement leur vie, connurent les mauvais jours, les maigres salaires, le chômage; beaucoup émigrèrent aussi. Il y a maintenant à peine 8000 habitants à Bischwiller, en dépit d'une garnison d'artillerie et des immigrants allemands qui, moins nombreux du reste qu'ailleurs, sont très mal vus par la population indigène. Ce n'est pas

une ville morte : c'est une ville que la vie intense a abandonnée, et qui tâche de se survivre à elle-même.

Mulhouse a fait mieux que de se survivre : Mulhouse avait 70 000 habitants en 1870, et en a aujourd'hui 95 000, dont environ 10 000 Allemands; mais sans la guerre, Mulhouse n'aurait sans doute pas moins de 125 000 âmes. Ville d'humeur indépendante et fière, pendant plusieurs siècles république alliée aux cantons suisses, réunie à la France, sur sa demande, en 1798, sa prospérité date surtout de cette époque : elle n'avait alors que 6 000 habitants, mais déjà la grande industrie qui devait faire sa fortune était née sur son sol depuis cinquante ans, grâce à l'heureuse initiative de Kœchlin, Schmaltzer et Dollfus. « Oui, Sire, répondait en 1814 Nicolas Kœchlin à Napoléon, nous avons amassé de la fortune, mais nous saurons montrer à la France comment il faut s'en servir. » Reconnaissante à la France de l'avoir aidée à faire sa fortune, Mulhouse, pendant et depuis la guerre, a su

fort bien se servir de sa fortune pour la France. Sa fidélité à l'ancienne patrie se faisait d'autant plus ardente que, sous le nouveau régime, sa prospérité subissait un temps d'arrêt. D'abord, elle a eu à lutter contre la concurrence étrangère, et surtout allemande, et si l'on songe qu'en 1870, l'Allemagne n'avait pas plus de 300 000 broches de laine peignée, alors que l'Alsace en avait 200 000, tandis qu'aujourd'hui l'Alsace en compte 450 000, alors que l'Allemagne en compte 2 600 000, on voit la différence. D'autre part, l'exode de certaines personnalités industrielles et de certains capitaux devait fatalement se faire sentir dans le développement de la laborieuse cité. Deux industries, celle du fil à coudre et celle de la construction des machines, de certaines machines, tout au moins, ont seules gardé leur supériorité d'autrefois; les autres ont dû, pour la plupart, se transformer, s'adapter à des conditions de vie nouvelle pour ne pas péricliter, et au total, le nombre des établissements d'impression mulhousiens a diminué des trois quarts.

C'est Belfort qui a recueilli l'héritage de Mulhouse, Belfort qui avait 6 000 habitants en 1870, et qui en a maintenant 34 000, Alsaciens pour les deux tiers. Belfort, vieille ville militaire, et qui n'a point cessé de l'être, s'est agrandi, a débordé hors de ses anciens murs, pour devenir en même temps une ville industrielle. Belfort, pour les Mulhousiens, c'était encore l'Alsace, et c'était la France, à cinquante kilomètres de chez eux. Un lycée s'y fonda, où ils envoyèrent leur fils, au lieu de les envoyer comme autrefois au lycée de Colmar ou à celui de Strasbourg. Et, en 1878, deux des plus grands établissements de Mulhouse, l'un de fil à coudre et l'autre de constructions mécaniques, s'y étant installés avec succès, beaucoup d'autres suivirent. Quelques-unes de ces maisons sont des créations nouvelles et autonomes; mais la plupart d'entre elles sont de simples « filiales » dont le siège social est resté à Mulhouse. Il est telle de ces usines où, sur 6 000 ouvriers, 3 000 sont Alsaciens. Aussi les rapports entre les deux villes, Mulhouse et

Belfort, sont-ils fréquents et cordiaux : le 14 juillet, nombreux sont les Mulhousiens qui, hier encore, venaient assister à la « revue de Belfort ». L'an prochain, ce seront sans doute les Belfortains qui iront voir la revue de Mulhouse. M. Delahache cite ce bout de dialogue entre deux grands industriels mulhousiens : « Nous n'avons, disait l'un, rien fait depuis la guerre ». — « Nous avons fait Belfort », répondit l'autre. Et le mot résume assez bien l'histoire parallèle des deux villes.

Les Alsaciens ne se sont pas contentés d'essaimer dans des villes françaises; ils ont fondé jusqu'en Algérie des colonies d'un caractère original et d'une robuste vitalité. Le 4 mars 1871, plusieurs députés de l'Assemblée nationale proposèrent d'attribuer « une concession de cent mille hectares des meilleures terres dont l'État dispose en Algérie aux Alsaciens et aux Lorrains habitant les territoires cédés qui voudraient, en gardant la nationalité française, demeurer sur le sol français ». Le projet souleva quelques objections assez spé-

cieuses, mais fut adopté, et plusieurs lois ou décrets en arrêtèrent les dispositions. Diverses circonstances permirent d'en assurer et d'en hâter la réalisation. D'innombrables bonnes volontés, en Alsace, en France, — parmi lesquelles il faut signaler surtout celle du comte d'Haussonville, — en Algérie même, s'employèrent à faciliter aux émigrants les débuts, souvent laborieux, de leur vie nouvelle. « Du mois d'octobre 1871 au mois de mars 1875, 1 020 familles d'Alsace et de Lorraine, — plus de 5 000 personnes, — arrivèrent en Algérie. » Une centaine de villages furent en grande partie peuplés par elles; plusieurs ont conservé leur nom alsacien, Strasbourg, Rouffach, la Robertsau. Quelques-uns, comme Belle-Fontaine, où s'installèrent en 1871 les premiers immigrants d'Alsace-Lorraine, des cultivateurs de profession pour la plupart, eurent une existence relativement facile. D'autres, comme Bou-Khalfa, dont le recrutement, au début, sous la direction de Jean Dollfus, ne fut pas assez agricole, ont eu moins de chance, et ses

habitants ont eu parfois quelque peine à vivre. D'autres, comme Haussonvillers, à 82 kilomètres à l'Est d'Alger, après quelques difficultés à leurs débuts, ont réussi, grâce à l'excellence de leur recrutement, à se maintenir et à se défendre contre la forte poussée arabe. D'autres enfin, comme le Camp-du-Maréchal, qui fut fondé à loisir, en 1879, profitèrent de l'expérience acquise, et purent se développer et prospérer sans avoir à souffrir des tâtonnements que connurent les précédents immigrés. Rien de plus curieux que de retrouver, en pleine Algérie, les usages et les traditions de l'Alsace : l'aspect des cultures, la disposition des maisons, les belles processions de la Fête-Dieu, surtout enfin les souvenirs, les idiotismes, l'accent de là-bas, et le désir, toujours aussi fervent, que la servitude alsacienne prenne fin, et que « les choses changent... ». Dans certains villages de l'Afrique française, avec quelle émotion on a dû voir partir zouaves, turcos et tirailleurs! avec quelle fébrile impatience, chaque jour, on doit

attendre « l'heure du communiqué »! et avec quelle joie on a dû accueillir la nouvelle de notre entrée à Mulhouse!

Il va sans dire que les colons alsaciens qui vinrent s'installer en Algérie n'ont pas réussi tous au même degré. Les transplantations sont chose toujours fort délicate, et il faut, avec quelque chance, une grande force morale pour supporter sans dommage un déracinement. Un climat nouveau, parfois malsain, des conditions de vie, souvent même des tentations nouvelles, l'ennui, l'isolement, la nostalgie des horizons familiers eurent raison de plus d'une résistance. Découragées, un certain nombre de familles repartirent. Mais la plupart sont restées, — 900 environ sur 1 100, — et d'ailleurs, les vides ont été en partie remplis par des recrues nouvelles : l'Algérie n'a jamais cessé d'être un centre d'attraction pour l'immigration alsacienne-lorraine. Et la France n'a pas eu à se repentir d'avoir ainsi généreusement ouvert sa riche colonie à ceux qui trouvaient décidément « trop dur de rester là-bas ». Car dans l'Algérie

contemporaine, l'apport alsacien-lorrain n'est point négligeable. « Il est permis d'affirmer, écrit excellemment à ce propos M. Delahache, que dans le creuset où de tant d'éléments divers s'élabore une sorte de type algérien, l'Alsace et la Lorraine ont jeté quelques qualités précieuses de méthode, de ténacité, de conscience au travail, de susceptibilité patriotique. L'Alsace et la Lorraine perdues, on l'a souvent remarqué dans ces dernières années, ce n'était pas seulement deux provinces en moins, c'était aussi, par instants, la France déséquilibrée : harmonieux composé de Nord et de Midi, d'Est et d'Ouest, auquel, tout à coup, l'Est manquait. Les cinq mille Alsaciens d'Algérie ne sont pas inutiles pour maintenir dans la seconde France l'équilibre français. »

Quand on vient de fermer les livres de M. Delahache, on ne peut se défendre d'un sentiment de mélancolie profonde. S'il est parfaitement exact que l'Alsace-Lorraine était nécessaire à la France, il n'est pas moins certain que la France était nécessaire à l'Alsace-Lorraine.

Et c'est pourquoi, depuis quarante-quatre ans, séparée de la mère-patrie, l'Alsace-Lorraine n'a pu, quoi qu'elle fît, vivre d'une vie normale et retrouver l'équilibre intérieur, sans lequel, pour les peuples comme pour les individus, il n'y a pas de santé véritable. A vivre pendant deux siècles au sein de la communauté française, l'Alsace-Lorraine, — elle y était d'ailleurs prédisposée par ses origines ethniques, — s'était fait une âme française. Brusquement détachée de la France, elle n'a pu se faire une âme germanique. Et forcée de vivre en Allemagne et de la vie allemande, elle n'a pu s'adapter à sa nouvelle et dure existence ; elle n'a pu, ni voulu changer son âme. De là ce quelque chose de heurté qui, près d'un demi-siècle durant, a caractérisé chacun de ses gestes, chacune de ses attitudes. Autonomistes et protestataires avaient beau jeu de se reprocher mutuellement leurs programmes : ni les uns ni les autres ne pouvaient, par la force même des choses, trouver une formule qui conciliât également les intérêts particuliers des deux provinces annexées

et les intérêts généraux de la collectivité française; et les uns et les autres, ayant à la fois raison et tort, n'auront pleinement raison et ne se réconcilieront que lorsqu'ils seront redevenus Français. A ce moment-là, du reste, la « protestation » des uns n'ayant plus de raison d'être, il y aura lieu d'écouter les vœux légitimes des autonomistes et de leur donner une large satisfaction.

Cette satisfaction, l'Allemagne, si elle l'avait sincèrement voulu, aurait-elle été capable de la leur donner? Oui, peut-être, — si elle n'avait pas été l'Allemagne, — je veux dire si elle n'avait pas été comme envoûtée par l'odieux caporalisme prussien. Certes, on aurait pu concevoir, en théorie tout au moins, une Allemagne vraiment libérale, respectueuse des droits acquis, des traditions historiques et des âmes nationales, laissant l'Alsace-Lorraine se gouverner et s'administrer elle-même, et n'intervenant que le moins possible dans sa vie intérieure. Cette Allemagne-là, — qui n'a d'ailleurs jamais existé que dans les livres de

Mme de Staël, car l'Allemagne réelle a toujours eu le culte de la force et l'incompréhension des âmes étrangères, — cette Allemagne-là aurait-elle pu, le temps aidant, se faire pardonner l'annexion et obtenir peu à peu l'adhésion loyale et sans arrière-pensée des provinces conquises? Il est possible : l'Angleterre a bien obtenu pareil résultat au Canada, et l'Alsace-Lorraine n'était peut-être pas beaucoup plus réfractaire à une relative assimilation allemande que le Canada à l'assimilation anglaise. Mais, encore une fois, il aurait fallu que l'Allemagne changeât sa nature, et, l'eût-elle voulu, c'est ce que la Prusse, l'orgueilleuse et brutale Prusse, n'aurait point permis. Et, d'accord avec la Prusse, l'Allemagne a enfermé l'Alsace-Lorraine dans une impasse d'où seule la force française pourra la faire sortir.

Mais l'Allemagne est punie, elle le sera bien plus encore demain de son inexorable brutalité. Supposez qu'en 1871, au lieu d'annexer l'Alsace-Lorraine, elle nous eût réclamé quel-

ques milliards de plus avec l'Algérie, par exemple : à l'heure actuelle, elle aurait, dans l'Afrique du Nord, cet empire colonial qu'elle nous enviait si âprement, et, quelques années après la guerre, une alliance franco-allemande n'aurait probablement pas souffert plus de difficultés qu'au lendemain de la guerre de Mandchourie une alliance russo-japonaise. La question d'Alsace-Lorraine n'existant pas, quarante années de l'histoire européenne n'auraient pas été comme empoisonnées par l'attente et la préparation d'une guerre inévitable. L'Allemagne se serait développée à moins de frais, d'une manière plus normale et moins précaire. La France, n'ayant pas à libérer un million et demi de ses enfants, ne se sentant pas menacée dans son existence même, n'aurait pas eu à rechercher l'alliance russe et l'amitié anglaise. Le formidable conflit d'aujourd'hui eût été évité....

Ce sont là des rêves; et la tragique réalité est tout autre. Fière de sa force, enivrée de sa victoire, l'Allemagne a cru que la violence était

la reine du monde, et elle s'est préparée, par la violence, à faire la conquête du monde. Elle a piétiné l'Alsace-Lorraine comme elle avait piétiné le Slesvig et la malheureuse Pologne. Avec un aveugle dédain, elle a accumulé contre elle des colères, des rancunes, des haines inexpiables. Elle s'est crue un jour assez forte pour jeter un insolent défi à l'univers presque tout entier. Et l'on a vu ce spectacle, peut-être unique dans l'histoire, d'un peuple redoutable et redouté, parvenu à un très haut degré de puissance matérielle, de prospérité économique et commerciale, jouer une situation exceptionnelle, et tout son avenir sur une seule carte, — et une mauvaise carte. Pour expliquer pareille frénésie de suicide, les anciens eussent invoqué la terrible Némésis. Les modernes, instruits par Bossuet à méditer sur les destinées des empires, pourront se demander si, par un juste retour des choses d'ici-bas, de tous les crimes qu'a commis au cours de son histoire l'im-

morale nation de proie, celui dont elle va subir l'inéluctable châtiment ne serait pas surtout cette cynique violation des consciences nationales, dont l'annexion de l'Alsace-Lorraine restera le douloureux symbole.

FRANCE ET ANGLETERRE

RÉPONSE A M. A. CLUTTON BROCK[1]

Monsieur et cher Confrère,

Quand, il y a quelques mois, vous avez publié dans le *Times* l'article, aujourd'hui célèbre chez nous, où vous jugiez si noblement la France, vous étiez sans doute trop modeste pour prévoir la fortune de ces chaleureuses et

1. Dans son *Supplément littéraire* du 1er octobre, le *Times* avait publié un article intitulé *France*, et signé *R. Stalky*, pseudonyme de M. A. Clutton Brock. Voici la traduction de cet article :

« Parmi toutes les tristesses de cette guerre se dissimule pourtant une joie : le lien qui nous unit maintenant aux Français, jamais deux nations n'en connurent d'aussi étroit. Il y eut des jours où, durant la rapide marche en avant allemande, nous craignions que les armées françaises ne fussent par trop inférieures à leurs adversaires, où nous croyions

fortes pages. Vous pensiez assurément que vos compatriotes les liraient et les approuveraient. Mais espériez-vous qu'elles franchiraient promptement le détroit, qu'on les traduirait, qu'on les

que l'Allemagne ne serait battue que sur mer et sur sa frontière orientale, et qu'après la guerre la France ne subsisterait, en tant que puissance, que grâce à l'aide de ses alliés. D'avoir eu cette peur, nous devons maintenant lui demander pardon. Si, en dépit de la victoire finale, la France avait perdu sa haute situation parmi les nations, nous aurions senti que cette victoire même était une défaite irréparable pour le monde. Et maintenant, si nous pouvons parler franchement de cette crainte, si peu fondée qu'elle fût, cela révèle mieux que tout la nature de l'amitié qui existe entre la France et l'Angleterre.

« Car derrière nos luttes et en dépit des différences de caractère, il y eut toujours entre nous une certaine compréhension qui se manifesta dans les courtoisies de Fontenoy et dans cent autres batailles. Quand sir Philip Sidney parlait de la France comme de « notre douce ennemie », il trouvait la formule qui exprima le sentiment anglais pour les siècles passés et à venir. Nous nous sommes battus amèrement et longuement, mais c'était comme un homme et une femme qui savent qu'un jour leur amour sera le plus fort, et qui s'en veulent seulement l'un l'autre de retarder le jour heureux de l'aveu. Nous nous trouvions ridicules, et pourtant nous savions la fausseté de nos jugements. Nous disions que les Français étaient frivoles, et ils disaient que nous étions sinistres. Maintenant, ils voient la gaîté de nos soldats, et nous, nous admirons le sérieux profond de la France dans cette crise de sa destinée. De toutes les nations qui prennent part à cette guerre, elle est la seule qui combatte sans l'aide de l'illusion de la gloire et du romanesque. Pour elle, l'invasion allemande est comme une maladie; s'en défaire est seulement une nécessité de son existence, et, s'en débarrassant, elle montre un courage semblable à

commenterait sans relâche, et qu'elles seraient en un mot comme un événement littéraire?

C'est pourtant là ce qui est arrivé. Si vous avez pû suivre nos journaux et nos revues,

celui des docteurs et des infirmiers, ce courage qui est si loin de l'instinct animal. Dans la France de nos jours, il n'y a plus aucune trace des espoirs passionnés des guerres révolutionnaires; 1870 se dresse devant elle; elle a appris mieux que toute autre nation en Europe la grande leçon de la défaite : qu'on ne doit pas mélanger les rêves concrets et les rêves idéologiques; elle a dépassé le stade des illusions, et, pourtant, son courage est aussi haut que si elle était enivrée de toutes les chimères qui bercent la Germanie.

« Et c'est pourquoi nous l'admirons comme jamais encore nous n'avons admiré un peuple. Nous aussi, nous sommes vieux et expérimentés, nous rêvons, nous poursuivons de grands et dangereux rêves; mais nous n'avons pas été mis à l'épreuve comme les Français, nous ne savons pas si nous serions capables de supporter ce qu'ils ont enduré. Ce n'est pas seulement parce qu'ils ont survécu et conservé leurs forces, c'est parce qu'ils ont une force neuve, semblable à celle que nous voyons chez les femmes très belles qui ont eu de grandes tristesses, qui ont survécu aux triomphes et aux passions de leur jeunesse, qui sourient là où autrefois elles rirent; et pourtant elles sont plus belles que jamais et elles semblent vivre non pas seulement pour elles, mais pour tous. Nous sentons en effet que la France à l'heure actuelle ne combat pas uniquement pour son propre honneur, et pour son beau territoire, encore moins pour un triomphe sur un rival arrogant; mais bien pour ce qu'elle signifie dans le monde.

« Cette guerre, les Allemands l'avouent, elle n'en est point la cause. Elle la voyait s'approcher et pourtant, elle était aussi calme que si elle espérait lui échapper en faisant amende honorable. La chance d'une revanche lui était offerte comme elle ne l'avait jamais été depuis quarante

vous avez dû percevoir le vibrant écho d'émotion, de gratitude et de fierté que votre article a éveillé dans nos âmes. Avez-vous su que le vice-recteur de l'Académie de Paris en a pres-

ans, et pourtant elle ne fit pas un mouvement pour la saisir. Son ennemie la provoqua et elle resta immobile, comme démoralisée, et en même temps, elle était la plus fière des nations du monde, si fière qu'elle ne sentait même pas le besoin de menacer. Alors vint le premier choc, et elle l'accepta comme si elle n'avait jamais espéré rien d'autre. Il lui fallait faire la guerre d'une manière contraire à sa nature et à son génie, et elle la fit comme si la patience et non le feu était la qualité principale de son âme. Mais derrière cette neuve patience, le vieux feu persiste, et la furie française attend seulement son heure. Les Allemands croient qu'ils ont établi les conditions de la guerre moderne de la façon la plus favorable à leur caractère national. Ils pensent que notre époque est « leur siècle », une époque où les qualités des vieux peuples comme l'Angleterre et la France s'annihilent. Ils font la guerre d'après leur propre méthode, et nous avons seulement à la supporter. Mais la France a appris de l'Allemagne elle-même ce qui lui manquait, et maintenant, elle peut combattre la méthode allemande aussi bien que les armées allemandes; ils le virent quand devant Paris leurs troupes furent battues.

« Alors, le monde qui retenait sa respiration, sut que les vieilles nations, la vieille foi, la vieille conscience de l'Europe étaient encore solides, et que la science ne les avait pas livrées aux nouveaux barbares. Deux fois déjà auparavant, dans le cours des siècles, à Poitiers et dans les Champs Catalauniques, un combat pareil avait eu lieu sur le sol de la France, et maintenant, pour la troisième fois, c'est la haute et dure destinée de ce pays d'être la nation gardienne; et ce n'est pas un simple accident, car la France est le trésor le plus haut que ces barbares conscients vou-

crit la lecture dans les lycées et collèges de sa juridiction? Il n'est pas un Français cultivé qui, à l'heure actuelle, ignore l'éloquent témoignage que vous avez librement rendu à notre pays et qui ne s'en soit senti touché et

laient détruire. Ils savent que, tant qu'elle ne sera pas brisée, il y aura un esprit en elle qui rendra leur culture haïssable au reste du monde. Ils savent qu'en elle, comme dans Athènes autrefois, la pensée reste passionnée, désintéressée et libre. Leur pensée à eux est allemande et s'exerce pour des fins allemandes, comme leur armée; la pensée française au contraire peut oublier la France dans l'univers, et c'est pour cette raison que ses armées et les nôtres combattront comme si l'univers était le prix de la bataille. La pensée française a pris bien des formes, elle a connu bien des déguisements et bien des erreurs, elle s'est moquée d'elle-même, elle s'est moquée des choses les plus sacrées, et, pourtant, il y eut toujours en elle la sainteté de la liberté.

« Voltaire était un destructeur peut-être, mais avec quel éclair divin de rire aurait-il abattu l'antéchrist teuton, et, comme l'âme éternelle de la France se serait dressée en lui s'il avait pu voir son église la plus sacrée, le signe visible de sa foi et de son génie démoli par les canons allemands! Y eut-il jamais une stupidité aussi digne de mépris que cet essai de bombardement de l'esprit! Car, lorsque le temple est ruiné, la foi demeure, et quelle que soit la guerre que les Allemands puissent faire à la gloire du passé, c'est pour la gloire de l'avenir que la France combat. Les blessures dont elle souffre maintenant, c'est pour l'Humanité entière qu'elle les accepte; et aujourd'hui, plus encore qu'au cours de son histoire, les paroles qu'un poète qui l'aimait lui mit un jour dans la bouche, sont vraies :

« Je suis celle, dit-elle à la Terre, qui est ton signe, ton « porte-étendard, ta voix et ton cri. »

réconforté. Ce témoignage, nous n'aurions pas osé nous le rendre à nous-mêmes; nous avons été d'autant plus heureux de le rencontrer sous une plume étrangère, à la place même où, il y a quarante-quatre ans, Thomas Carlyle nous traitait de tout autre sorte.

Ce que nous avons tout d'abord vivement goûté dans votre article, c'en est l'accent de haute et mâle franchise. Vous l'avouez loyalement : vous aviez commencé par douter de nous. Comme tant d'autres, vous nous aviez méconnus. Vous en aviez cru sur notre compte les calomnies que, depuis quarante-quatre ans, nos outrecuidants vainqueurs faisaient courir sur nous, et que nos défaites avaient l'air de justifier. Par dédain, par lassitude, par fierté aussi, nous négligions de les réfuter; nous attendions l'occasion de prouver par les faits que nous n'étions pas un peuple en décadence. Cette occasion s'est offerte; nous l'avons saisie sans fièvre. La bataille de la Marne a plus fait que tous les raisonnements du monde pour retourner en notre faveur l'opinion européenne. Nous

vous remercions de nous en fournir si simplement une preuve si puissamment péremptoire.

A notre tour, nous vous devons un aveu. Quelques-uns d'entre nous, — non pas tous, mais quelques-uns, — ont à se reprocher, à l'heure décisive, d'avoir un peu douté de l'Angleterre. Ils se souvenaient, non sans quelque amertume, de notre isolement en 1870 et de l'imprudence que vous aviez commise en vous désintéressant de notre sort. Ils ne comprenaient pas votre répugnance à transformer en une véritable alliance notre « entente cordiale ». Peu au courant de vos difficultés intérieures, ils étaient tentés de vous accuser de vous laisser trop hypnotiser par vos intérêts immédiats et apparents, et de mal entendre les intérêts généraux et supérieurs de votre pays. Ils ont été vite et heureusement détrompés. Ils ont eu la joie de voir tout le peuple anglais se ranger à nos côtés; ils ont pu constater que l'amitié anglaise valait mieux qu'une alliance en forme. Et quand ils ont connu la mémorable réponse de sir Edward Grey aux louches propo-

sitions, aux « propositions infâmes » de l'Allemagne, ils ont senti toute la signification morale de l'appui que nous prêtait l'Angleterre. « Ce serait pour nous, avait dit sir Edward Grey, une honte que de passer, aux dépens de la France, un pareil marché avec l'Allemagne, une honte telle que jamais l'honneur de notre pays ne se laverait de la souillure. » Cette simple phrase, c'était le geste de tout un peuple de *gentlemen* repoussant du pied avec dégoût l'un des plus dégradants marchandages dont l'histoire ait gardé le souvenir. Nous l'avons tous compris ainsi chez nous. Si la France, si l'Angleterre se sont trouvées unies contre le même adversaire, c'est qu'elles ont toutes deux la même conception de l'honneur.

Cette conception, l'Allemagne ne l'a pas, et depuis six mois, elle l'a prouvé avec une admirable insistance. Rien de plus rudimentaire que sa morale internationale ; c'est l'unique droit du plus fort. C'est qu'elle en est restée, elle, en dépit de toutes ses prétentions à la « culture », à

cette mentalité grossière et violente qui, il y a 1 500 ans, fleurissait dans les sombres forêts de la Germanie. Nous autres, peuples de vieille civilisation, héritiers des Gallo-Romains, il y a bien des siècles que nous avons dépassé ce stade. Ce n'est pas nous qui violerions la neutralité des peuples libres, qui bombarderions des villes ouvertes, qui incendierions systématiquement des cités sans défense, des bibliothèques, des cathédrales, des œuvres d'art, qui ferions du pillage, du viol et du massacre une obligation pour nos troupes. Ce n'est pas nous qui achèverions les blessés et qui mutilerions nos prisonniers. Ce n'est pas nous qui déchirerions comme de vulgaires « chiffons de papier » les traités que nous avons signés. Ce n'est pas nous qui professerions la théorie de la guerre inhumaine. Ce sont là gestes de barbares, à qui leur récente initiation à la science n'a servi qu'à multiplier leurs crimes. Les Allemands sont les derniers venus et les parvenus de la civilisation occidentale. Ils s'en sont brutalement enivrés comme d'un vin

fumeux; ils n'en ont compris, senti, pénétré ni le charme, ni la générosité, ni la douceur. Ils sont restés étrangers à l'idéal d'humanité qui en est inséparable. Au sens antique comme au sens moderne du mot, ils sont demeurés des barbares.

Cette fleur exquise de la civilisation, trois grands peuples se sont levés pour la sauver de la ruine. C'est pour empêcher l'écrasement d'une petite nation héroïque que la France et la Russie ont accepté la guerre. C'est pour défendre la neutralité violée d'un autre petit peuple que l'Angleterre a pris les armes. La guerre actuelle est essentiellement la guerre de la justice et du droit; c'est la guerre des peuples honnêtes contre les peuples malhonnêtes; ce n'est pas une guerre, c'est une croisade. Cette lutte formidable, c'est — avec la Belgique — la France qui, eu égard à sa population et à son territoire, en supporte le plus lourdement le poids. Elle ne s'en plaint pas, et même elle en est fière, car, comme vous l'avez admirablement observé, ce n'est pas la première fois

qu'elle arrête sur son propre sol l'élan de la barbarie envahissante et destructrice. Elle sait d'ailleurs qu'elle peut compter sur tous ses alliés, comme ses alliés peuvent compter sur elle. Elle apprécie à sa haute valeur l'effort anglais; elle sait l'étonnante faculté d'improvisation qu'il représente, et elle n'a garde de méconnaître l'appui considérable qu'il lui a procuré. Elle sait qu'il lui sera assuré jusqu'au bout, et que rien ne viendra briser une union scellée par de si sanglants sacrifices.

Cette union des nations alliées, pour être vraiment féconde et porter tous ses fruits, devra survivre à la victoire, et même à la paix. Nos adversaires feront tout pour la briser; il faut qu'elle résiste à leurs intrigues. Comme elle est fondée sur les droits respectifs des peuples, sur le respect des diverses individualités nationales, elle ne peut porter ombrage à personne. Elle n'aura pour ennemies véritables que les puissances qui voudraient, par la violence, s'arroger une hégémonie illégitime. Cette nouvelle Sainte-Alliance pourra empêcher le retour

des calamités qu'une nation de proie a déchaînées sur le monde. Elle rétablira, elle maintiendra l'équilibre politique et économique dans notre vieux continent. Elle constituera peut-être ces États-Unis d'Europe dont, il y a trois siècles, rêvait déjà notre Henri IV. A cette œuvre réparatrice, si pleinement conforme à leurs traditions respectives, ni la France, ni l'Angleterre ne pouvaient faillir. A verser leur sang côte à côte, sur les mêmes champs de bataille, pour la même juste cause, elles apprendront à se mieux connaître et à se mieux aimer. Le noble article que vous avez écrit, Monsieur et cher Confrère, en est une preuve bien éloquente. J'aurais voulu seulement avoir plus d'autorité pour mieux vous remercier de ces pages émouvantes, — au nom de mon pays tout entier[1].

1. Voir la note C à la fin du volume.

LA LITTÉRATURE DE DEMAIN

ET LA

GUERRE EUROPÉENNE

Enfin! nous respirons. Il s'éloigne de nous, l'horrible cauchemar de l'invasion étrangère. Il s'éloigne lentement, mais il s'éloigne. La vaillance disciplinée, l'héroïsme tenace et continu, la merveilleuse endurance de nos soldats, la bravoure, la méthode, le sang-froid, les puissances d'intuition de nos généraux ont suppléé aux relatives insuffisances et aux lacunes de notre préparation militaire et ont eu raison de la plus formidable machine de guerre qu'ait connue l'histoire. Les Vandales, comme ils s'appellent volontiers eux-mêmes, quittent

peu à peu notre sol où ils ont amoncelé les souillures et accumulé les ruines. Il ne sont pas châtiés encore, ils le seront à leur heure, ou plutôt à la nôtre. En attendant, et sans cesser de penser à la chose uniquement nécessaire, on peut y penser d'un esprit plus libre et moins anxieux. Et ce n'est certes point cesser d'y penser que d'essayer de répondre à la question que voici : Cette guerre, qui va rénover tant de choses, ne renouvellera-t-elle point aussi notre littérature nationale? Et que sera, ou plutôt, — car, en pareille matière, les prévisions et les conjectures sont surtout des vœux et des espérances, — que devra être la littérature de demain?

I

Et d'abord, qu'elle soit assez différente de la littérature d'hier, c'est ce qui ne me paraît guère douteux. La littérature, même la plus impersonnelle, — histoire ou critique, — est l'expression d'une âme individuelle, ou elle n'existe pas. Or, l'âme française, nous le constatons tous les jours, a été remuée jusque dans ses profondeurs par les tragiques événements qui se déroulent depuis dix mois. La guerre est venue comme un voleur; elle a surpris même ceux qui auraient pu, qui devaient s'y attendre, et ceux aussi, — nous en étions, — qui, ayant vu l'étranger, étaient

convaincus dans leur for intime que la seule chose qui manquât à la France contemporaine, pour reprendre son vrai rang dans le monde, était une guerre, et une guerre heureuse. Cette guerre, nous la redoutions et, même heureuse, nous n'osions pas la souhaiter; et nous nous abstenions par principe de jamais exprimer publiquement nos pressentiments ou nos craintes, de peur de paraître, fût-ce d'un mot, pousser à un conflit que nous prévoyions devoir être effroyable.... Et que dire des autres, de tous ceux qui, par nonchalance, oubli, naïveté ou ignorance, s'endormaient commodément sur le mol oreiller d'un rêve de paix perpétuelle! Ce fut pour beaucoup un terrible réveil, pour tous un sursaut formidable. La guerre! sur trente-neuf millions de Français, combien y en avait-il qui fussent capables de se représenter avec exactitude tout ce que ce mot exprime! Et, même parmi ceux qui avaient vu 70 ou les guerres coloniales, combien, des journées entières, n'ont pu s'habituer à l'idée d'une guerre européenne, ont eu quelque peine

à la « réaliser »! Combien auraient pu s'appliquer ces lignes, qui sont datées du 10 août, et qui sont signées d'Émile Faguet!

Je ne pense pas à autre chose. Le matin, au réveil, il y a une demi-minute, peut-être, de « penser à rien ». Puis, brusquement, avec un je ne sais quoi qui pince le cœur : « Mais il y a la guerre! Mais on se bat! » Et voilà la pensée de toute la journée qui s'installe dans mon esprit pour n'en pas sortir, avec ce sentiment intime qu'il serait criminel de n'y pas penser, et qu'on aurait du remords de penser à autre chose.

En fait, pouvions-nous penser à autre chose? Il n'est pas un Français qui n'ait eu alors, je ne dis même pas le sentiment, mais la sensation presque physique, que ce qui allait se jouer dans cette partie décisive, ce n'était rien de moins que l'*existence* même de la patrie. Victorieuse, l'Allemagne, cela n'est pas douteux, eût, sous une forme ou sous une autre, annexé la France. A supposer même qu'il faille en rabattre des présomptueux desseins révélés par l'ineffable comte Bernstorf, — et ce n'est pas sûr! — nous n'aurions échappé ni à un

démembrement, ni à une formidable indemnité de guerre, ni à un asservissement économique; nous aurions été mis cette fois dans l'impossibilité absolue, quelle que fût notre vitalité, de nous relever jamais. C'était donc bien la lutte pour la vie qui allait s'engager. Qu'on veuille songer que jamais encore, dans les temps modernes, pareille question ne s'était posée avec une aussi angoissante évidence. Ni en 1870, ni sous la Révolution et sous l'Empire, ni sous Louis XIV, ni pendant les guerres de religion, jamais l'enjeu n'avait été aussi grave; et pour trouver au cours de notre histoire une situation comparable, un danger aussi pressant, je crois bien qu'il faut remonter jusqu'à la guerre de Cent ans et jusqu'à Jeanne d'Arc. Voilà ce dont on a eu, jusque dans les plus humbles villages de France, l'obscur pressentiment et la brusque intuition. Paysans, ouvriers, commerçants, petits bourgeois, gens d'étude et de réflexion, il n'est personne, au moment de la déclaration de guerre, qui n'ait senti avec une force singulière qu'il allait com-

battre *pro aris et focis*. Et telle est, à n'en pas douter la principale raison de l'élan prodigieusement unanime qui, d'un bout à l'autre du territoire, a soulevé l'opinion française et lui a fait accepter virilement, presque avec joie, les durs et sanglants sacrifices de la victoire. On avait escompté nos divisions intérieures, notre soi-disant anarchie chronique : à la grande surprise non seulement de nos ennemis, mais de nos amis mêmes, instantanément le bloc français s'est reformé. Le danger commun a créé une âme commune, une âme à bien des égards nouvelle. Mieux qu'en 1870, plus complètement qu'en 1792, tous les Français, sans distinction de parti, d'école ou d'église, ont communié dans la ferveur spontanée d'un de ces grands sentiments simples qui sont à l'origine de toutes les grandes actions collectives. Il y a dans la vie des peuples comme dans celle des individus des heures qui, par l'intensité d'émotion qu'elles dégagent, par l'ébranlement moral qu'elles provoquent, par les conséquences qu'elles entraînent, valent bien

des années de vie courante et moyenne. Nous venons de vivre une de ces heures-là : nul d'entre nous ne sera après ce qu'il était avant.

Et nul d'entre nous n'écrira, ne pourra écrire après comme il écrivait avant. Déjà, comme elles sont loin de nous, les pages que nous écrivions encore dans la première quinzaine de juillet! Comme elles nous semblent vieillies, si nous nous avisons de les relire! Elles nous font l'effet d'être d'une main étrangère. Nous ne nous reconnaissons plus en elles. Trop d'événements, et de trop importants, se sont écoulés depuis lors! Trop d'émotions diverses et profondes ont agité nos cœurs! Trop de morts se sont entassés sur les champs de bataille! On dirait qu'un monde est en train de s'abîmer dans le passé, dont nous sommes les témoins étonnés et les éphémères épaves. Quelques mois ont suffi pour nous vieillir d'un demi-siècle. On nous a littéralement changé notre âme. Comment, pour l'exprimer, n'aurions-nous pas désormais recours à des moyens d'expression un peu diffé-

rents de ceux dont nous usions jusqu'ici?

Ce que seront ces moyens d'expression, c'est ce qu'il serait sans doute bien prématuré, et un peu téméraire, de vouloir trop nettement indiquer. Ce que l'on peut dire, ce me semble, d'une manière un peu générale, c'est que la littérature de demain, prose et poésie, aura vraisemblablement, dans la forme, quelque chose d'un peu plus simple, d'un peu plus direct, d'un peu plus viril, en un mot, que celle dont nous nous nourrissions jusqu'alors. Je ne veux assurément pas médire de nos prosateurs, ni de nos poètes, et je sais que la réforme que je souhaite et que j'espère est déjà représentée et commencée par d'excellents écrivains. Mais n'est-il pas vrai qu'il y a, même chez quelques-uns des plus beaux talents d'aujourd'hui ou d'hier, des raffinements de style, des complications de facture, des subtilités d'exécution, des mièvreries ou des gentillesses qui, déjà, nous déconcertent quelquefois, et qui, en tout cas, font plus d'honneur à l'ingéniosité de l'artiste qu'à la sûreté de son

goût. Il est probable que bientôt on se montrera un peu sévère pour ces recherches où l'on ne voudra voir que des ornements de décadence; la préciosité paraîtra insupportable. Exprimer fortement, avec une brièveté un peu nue, les sentiments ou les idées dont on est plein, fuir les développements verbeux, tout ce qui est rhétorique ou pure virtuosité de style, rechercher la simplicité des lignes, la netteté du tour, voilà quel sera probablement l'idéal littéraire de demain. A ces jeunes gens qui auront vécu si dangereusement pendant des mois entiers, qui auront connu l'action sous sa forme la plus mâle et la plus exaltante, il faudra une nourriture spirituelle appropriée à leurs besoins nouveaux. Ils auront peu de loisirs pour s'attarder aux mystères de l' « écriture artiste », pour déchiffrer les rébus que, sous prétexte d'originalité, nous offrent plus d'un des nouveaux venus dans les lettres; ils voudront sous l'écrivain trouver un homme, et un homme qui leur parle le langage robuste et clair, alerte et plein, dont ils se sont fait une heureuse habitude.

— En d'autres termes, dira-t-on, ils ne priseront que l'art classique, et ils réclameront un retour pur et simple aux qualités de forme qui caractérisent les œuvres d'un Corneille ou d'un Pascal, d'un Racine ou d'un Molière.

— Je ne pense pas qu'ils répudient toutes les acquisitions, tous les enrichissements que l'art littéraire a dus aux diverses écoles qui se sont succédé chez nous depuis deux siècles : le romantisme, le naturalisme, le symbolisme même ne seront pas pour eux lettre morte; ils continueront à lire et à goûter Chateaubriand et Victor Hugo, Taine et Leconte de Lisle, et même Verlaine. Mais ils auront, cela est bien certain, un vif sentiment de notre tradition littéraire; ils s'insurgeront contre tout ce qui risquera de l'altérer et de la compromettre; et ils n'admettront comme nouveautés légitimes que celles qui se concilieront pleinement avec elle.

II

Quelles seront d'autre part les sources d'inspiration auxquelles puiseront de préférence les écrivains qui, après la guerre, voudront solliciter nos suffrages?

Ce n'est assurément pas s'aventurer beaucoup que d'affirmer que le patriotisme sera l'une des principales. A plusieurs reprises depuis quarante-quatre ans, l'idée de patrie chez nous a traversé des crises qui, au fond, étaient beaucoup moins graves qu'elles ne nous le paraissaient, mais qui, néanmoins, ont été trop fécondes en gestes fâcheux et en propos désobligeants. « Je ne donnerais pas en échange de

ces terres oubliées (l'Alsace et la Lorraine) ni le petit doigt de ma main droite... ni le petit doigt de ma main gauche.... Il me paraît qu'elle a assez duré, la plaisanterie des deux petites sœurs esclaves, agenouillées dans leurs crêpes au pied d'un poteau frontière, pleurant comme des génisses au lieu d'aller traire leurs vaches.... Nous ne sommes pas patriotes. » Je ne veux pas nommer celui qui, en 1891, écrivait ces lignes qu'il doit bien regretter aujourd'hui. Nous ne trouverons plus, nous pouvons en être assurés, pareilles boutades sous une plume française. Il a suffi de quelques chevauchées de uhlans sur la terre de France pour dissiper toutes ces nuées, pour réconcilier tous les Français dans le même culte pieux et grave de la même patrie. La patrie! nous ne savions pas combien nous l'aimions tous, il y a quelques mois. Aujourd'hui, toutes les lettres qui nous viennent du front en témoignent de reste, c'est, dans toutes les classes sociales, la même ferveur patriotique, à la fois réfléchie et tendre, et qui trouve parfois pour s'exprimer des for-

mules singulièrement touchantes. Écoutez ce mot qui n'a pas été inventé : « Le jour de la mobilisation, le 1er août, vers cinq heures, dans un train bondé où les hommes se hâtaient de rentrer vers Paris, afin de rejoindre leur corps, l'un d'eux, après avoir regardé le paysage d'été, — un de ces paysages robustes et délicats tout ensemble de l'Ile-de-France, — conclut : « Ça vaut tout de même la peine de mourir pour un beau pays comme celui-là! » Et c'est *la Guerre sociale*, le journal de M. Hervé, qui cite ce mot avec admiration!

Quand un sentiment est si fort, si spontané et si unanime, quand il a été entretenu, éprouvé, mûri par les sacrifices librement consentis qu'il a inspirés, il ne meurt plus dans les âmes. Cette France qu'ils reconquièrent pouce par pouce sur l'envahisseur, et qu'ils arrosent de leur sang, comment nos soldats pourraient-ils ne plus l'aimer? Et à nous-mêmes, ne nous sera-t-elle pas plus chère de toutes les larmes qu'elle nous aura coûtées? Tous ensemble, nous n'admettrons plus qu'on raille ou qu'on

discute même cette religion de la patrie que nous avons sentie si vivante en nous à l'heure décisive, et nous accueillerons avec joie les livres où elle sera glorifiée.

Nous lirons avec empressement aussi ceux où l'on nous prêchera l'action. Car nous n'aurons pas vécu en vain ces longues journées toutes pleines des gestes de guerre et qui auront fait sentir aux âmes les plus spéculatives le prix supérieur des vies que la pensée pure n'absorbe pas tout entières. Les temps sont finis du dilettantisme que, sous l'influence de nos désastres, on affectait chez nous il y a vingt ans. Nous avions si peu l'habitude d'être vaincus que notre défaite de 1870 faillit nous faire perdre le vieil esprit de notre race. Nous étions jadis, et dans tous les ordres, entreprenants, énergiques, audacieux, et l'aventure même n'était point pour nous déplaire. Nous étions devenus timorés, passifs, presque démissionnaires, et partout nous nous laissions distancer et supplanter par nos orgueilleux rivaux, qui, eux, criaient bien haut leur fortune et

notre déchéance. Nous avions l'air de leur donner raison. Ces parvenus insolents effarouchaient notre modestie native, et nous étions disposés à les trouver très forts puisqu'ils nous avaient battus. Nous étions dégoûtés de l'action, puisque l'action nous avait si mal réussi, et sans d'ailleurs jamais cesser de travailler, mais renonçant presque à toute vie extérieure, nous nous renfermions dans une tristesse morne et pensive qui perçait dans tout ce que nous écrivions. Grâce à Dieu, voilà qui est en train de changer. Nous avons repris conscience de notre génie propre sur les champs de bataille, et à la grande surprise de nos ennemis, de nos amis eux-mêmes, nous nous sommes retrouvés les descendants authentiques de ces Gaulois qui émerveillaient César. La victoire achèvera de nous rendre en nous-mêmes la confiance que nous avions failli perdre, et, cette fois, le goût de l'action ne nous quittera plus. La guerre finie, nous regagnerons le temps perdu depuis près d'un demi-siècle. Notre commerce, notre industrie, reprendront sur les marchés

du monde la place à laquelle ils ont droit; l'argent français redeviendra moins timide; nous n'ignorerons plus l'étranger et nous nous ferons connaître de lui; nous ne laisserons pas exploiter par d'autres les colonies que nous avons conquises. En un mot, nous voudrons ontinuer à être un grand peuple, et à le paraître. Et notre littérature se ressentira de ces dispositions nouvelles ou renouvelées. Elle aura l'ardeur, elle aura la virilité qui conviennent à une nation victorieuse; un sang jeune, hardi, généreux, circulera dans les œuvres de nos écrivains; ils répudieront les allures efféminées, alanguies, chlorotiques de quelques-uns de leurs prédécesseurs; leurs tristesses mêmes auront je ne sais quoi de mâle et de confiant; ils nous apprendront à vouloir; ils nous pousseront à agir; ils nous enseigneront que la vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue, si elle n'était pas un effort constant vers le mieux, la réalisation progressive et méritoire d'un idéal d'humanité supérieure.

Cet idéal, il est à croire que nos prosateurs

et nos poètes de demain auront à cœur de le définir. Et d'abord, il me paraît assez peu probable qu'ils nous prêchent le culte du moi; j'imagine au contraire qu'ils seront de fervents apologistes de la solidarité, non pas de cette solidarité vague et toute théorique qu'on nous vantait jadis, et qui, d'ailleurs, s'accommode fort bien, en pratique, de l'intolérance et du sectarisme irréligieux, mais d'une solidarité réelle, effective, non conditionnelle, fondée sur « l'entr'aide » que se doivent tous les enfants d'une même patrie. Ce sera là aussi l'une des leçons de la guerre, et non pas l'une des moins utiles. Il y a quelques mois à peine, l'union, avouons-le, n'était point parfaite parmi les Français. La politique, la religion, les idées et les intérêts créaient entre nous tous bien des sujets de discorde. Brusquement, devant le danger commun, toutes ces divergences ont disparu. Les riches, les pauvres, les hommes de pensée et les artisans, les croyants et les libres penseurs, tous, la main dans la main, ont couru à la frontière. Ils s'ignoraient hier;

aujourd'hui, ils fraternisent sur les champs de bataille; ils versent leur sang pour une même cause, et, dans la familiarité des mêmes dangers courus, des mêmes sacrifices héroïquement acceptés, des mêmes fatigues, des mêmes privations, et des mêmes tristes ou glorieuses émotions, ils prennent une conscience qu'ils n'avaient pas encore des liens secrets qui les unissent les uns aux autres, et, tous ensemble, à cette assemblée des vivants et des morts qui constitue la Patrie. Les différences sociales s'abolissent; les oppositions de sentiments ou de doctrines s'émoussent; les préjugés de classes ou de coteries s'atténuent ou disparaissent. L'ouvrier blessé qu'un « patron », au péril de ses jours, transporte à l'ambulance prochaine, oubliera les déclamations socialistes dont, hier, il se leurrait lui-même, et l'on a vu — ironie involontaire! — un soldat qui pansait son lieutenant en sifflant l'*Internationale*. Et cette pénétration mutuelle des diverses catégories sociales ne s'est pas limitée à l'armée. Chez ceux et celles qui ne partaient pas, il y a eu

aussi un admirable élan de solidarité qui s'est traduit sous bien des formes : sociétés de secours aux blessés, aux réfugiés des régions envahies, aux familles des mobilisés, et combien d'autres œuvres ayant pour objet de venir en aide aux victimes innombrables de cette terrible guerre! Chacun a voulu, de sa bourse, de son temps, de ses facultés inemployées, de sa bonne volonté agissante, coopérer le plus activement possible à l'œuvre commune de la défense nationale. Tous les membres de la grande famille française se sont rapprochés les uns des autres dans cette crise; l'identité des préoccupations, des espérances ou des tristesses a créé comme un vaste courant de sympathie générale où venait se fondre ou s'atténuer tout ce qui, dans la vie habituelle, en séparant les conditions, rend les âmes si souvent étrangères les unes aux autres. Ces deux femmes qui pleurent leurs fils tués à l'ennemi se sentent sœurs dans la même infortune, et leur douleur oublie un moment l'indifférence mutuelle où, hier, elles vivaient

à l'égard l'une de l'autre. Que d'autres exemples nous avons tous eus sous les yeux, depuis quelques mois, de ce resserrement du lien social! « Vous ne sauriez croire, disait cet autre, combien, depuis la guerre, on est plus aimable dans les tramways! » Et ce n'est pas là une simple boutade. Il est à croire et à espérer que ce généreux état d'âme survivra à la crise présente, et, pour y correspondre, les écrivains feront bien de ne pas se poser en professeurs d'individualisme.

Je ne leur conseillerai pas non plus de jouer aux professeurs d'immoralité. Nous avons à cet égard, avouons-le, commis jadis plus d'une imprudence. L'une des preuves que les Allemands donnent le plus volontiers de notre soi-disant décadence, — cette décadence à laquelle ils ont cru avec la plus grossière naïveté, — c'est « l'immoralité » de notre littérature. On sait que les Allemands ont toujours été persuadés qu'ils étaient le plus « moral » des peuples de la terre. Comme ils ne sont pas pharisiens, on les entendait s'écrier plusieurs fois

par jour : « Seigneur ! que nous sommes moraux ! Nous te bénissons, Seigneur, de nous avoir créés à ton image, et si différents de ces Français corrompus ! » Nous autres, gens modestes, sans même rappeler certain procès scandaleux qui en dit assez long sur l'état de leurs « mœurs », nous attendrons, pour parler de la « moralité » des Allemands, qu'ils se soient justifiés de tous les crimes de droit commun qu'ils ont commis en Belgique, en Pologne et en France ; mais nous reconnaîtrons que les plus bruyants et quelques-uns des plus connus d'entre nos romanciers ont pu, par la liberté de leur langage, de leurs peintures ou de leurs sujets, donner le change à certains lecteurs prévenus ; et nous engagerons les jeunes écrivains à ne plus fournir à nos adversaires de trop faciles prétextes à de spécieuses calomnies. La « hardiesse » n'est pas l'impudeur, et l'immoralité n'est pas du tout nécessaire au génie. Aussi bien les épreuves que nous traversons vont nous rendre, elles nous ont déjà rendus sévères pour les légèretés auxquelles certains

d'entre nous ont pu, jadis, se laisser entraîner. Les tragiques réalités auxquelles nous avons été mêlés ont nécessairement incliné nos réflexions, sinon à la tristesse, tout au moins à la gravité. La frivolité ne saurait plus être notre fait. Quand on voit la mort de près, on se rend compte que la vie est une chose sérieuse, et l'on perd le goût de certains badinages. D'autre part, qui ne sent qu'après la guerre, après la victoire, pour réparer tant de ruines accumulées, il faudra de longues années, de grands efforts persévérants, bref, une immense bonne volonté générale? Ironie, scepticisme, indifférence morale, épicurisme sont des dispositions qui passeront pour parfaitement « indésirables » dans la cité future. Dans la grande ruche bourdonnante, il n'y aura plus de place pour les frelons. Or à cette œuvre collective, la littérature ne pourra manquer de collaborer à sa manière. Nous demanderons aux livres que nous lirons de nous entretenir dans les sentiments graves dont nous aurons besoin pour accomplir notre tâche. *L'Abbesse de*

Jouarre et *la Révolte des anges* nous paraîtront de moins en moins des œuvres hautement éducatives. Nous refuserons notre confiance à ceux qui voudront obscurcir dans nos âmes les notions de devoir et de conscience morale. Nous ne demanderons assurément pas à nos auteurs de se costumer en de fâcheux prédicants, mais nous estimerons que, sans sortir de leurs attributions, et sans être ennuyeux, ils pourront nous faire sentir la souveraine importance des problèmes moraux. En un mot, ils auront pour mission de dégager et de mettre en pleine lumière le sérieux profond de notre race, et de rappeler, à ceux qui seraient tentés de l'oublier, que, si la France est le pays de Voltaire, elle est aussi le pays de Pascal.

Et je crois enfin que la littérature de tout à l'heure sera, dans son ensemble, d'une inspiration hautement religieuse. On a souvent observé que les grandes commotions politiques et sociales, les grandes mêlées d'hommes et de peuples, — et il n'y en a pas eu dans l'histoire de comparable à celle à laquelle nous assistons,

— sont généralement accompagnées ou suivies de fortes explosions de mysticisme. Les raisons de ce phénomène sont assez faciles à démêler. Dans la vie ordinaire, et, par conséquent, en temps de paix, nous vivons tous à la surface de notre être. Nous nous ignorons nous-mêmes; nous ne savons ni ce que nous sommes, ni ce que nous pouvons être. Dans les profondeurs de nous-mêmes sommeillent, à notre insu, des énergies qui risquent fort de ne jamais s'éveiller et de périr ensevelies avec nous, mais qui, à l'appel de la destinée, peuvent aussi affleurer au dehors, briser le cadre des habitudes prises, s'exercer et se déployer avec d'autant plus d'intensité qu'elles sont plus fraîches, plus neuves, moins émoussées par l'action. La guerre, cette rude école d'ascétisme involontaire, est incomparable pour transformer et repétrir les âmes. Elle brusque les indolences, fait violence aux égoïsmes, force aux *paris* rapides et définitifs. Elle déchaîne les puissances de sentiment. Elle exalte la volonté. Par les idées qu'elle suggère, par les émotions qu'elle

provoque, par les visions terrifiantes ou sublimes, qu'elle met quotidiennement sous nos yeux, elle fait surgir presque en chacun de nous un être nouveau, plus vibrant, plus jeune, plus riche, à la fois plus profond et plus complet. Elle met fin aux préventions superficielles, aux faciles objections du respect humain; elle pose avec une force si impérieuse le tragique problème de la mort et de la destinée, qu'elle écarte d'avance les réponses dilatoires et les solutions insincères. Et cet état d'âme est éminemment propice aux aspirations religieuses.

Ne nous étonnons pas qu'il soit très répandu aujourd'hui parmi nous. Il n'est pas nécessaire d'être un bien grand philosophe pour comprendre que nous vivons en ce moment l'une des heures capitales de l'histoire humaine, la plus considérable assurément que le monde ait vécue depuis la Révolution française. Plus on étudiera dans ses origines, dans ses caractères, dans ses conséquences, le terrible conflit où nous sommes engagés, et qui met aux prises non pas seulement deux groupes de

peuples et deux races, mais deux civilisations, ou plutôt la barbarie et la civilisation même, plus on reconnaîtra qu'il y a dans ce moment d'histoire quelque chose, sinon d'unique, tout au moins de véritablement extraordinaire. Dans ce tumulte des événements qui se pressent, des questions historiques qui se greffent les unes sur les autres et qui vont recevoir la solution qu'elles attendent depuis plusieurs siècles, on a peine à ne pas voir comme l'impatience d'un maître suprême qui débarrasse la scène pour d'autres acteurs et d'autres tragédies. Les esprits les plus froids, les plus réalistes, les positivistes les plus endurcis ont senti que la partie qui se jouait dépassait infiniment l'habituelle portée des démarches humaines; ils ont eu le frisson du mystère qui enveloppe nos destinées collectives; ils ont entrevu l'abîme obscur où plonge l'humanité périssable; ils ont frémi au souffle de Dieu qui passait; et ils n'ont point dissimulé leur émoi. « Recueillons-nous! *Prions!* » écrivait M. Émile Faguet, dans l'attente de la

« grande bataille »; et M. Clemenceau lui-même a parlé de la Providence. Rappelons-nous encore l'article célèbre, l'article enthousiaste et lyrique de M. A. Clutton Brock dans le *Times* : « Deux fois déjà auparavant, dans le cours des siècles, à Poitiers et dans les champs catalauniques, un combat pareil avait eu lieu sur le sol de la France, et maintenant, pour la troisième fois, c'est la haute et dure destinée de ce pays d'être la nation gardienne, et ce n'est pas un simple accident, car la France est le trésor le plus haut que ces barbares conscients voulaient détruire. » On pourrait multiplier les témoignages. Jamais plus universellement qu'aujourd'hui l'interprétation mystique de l'histoire n'a paru plus naturelle et plus raisonnable.

Un autre important facteur dont il y a lieu de tenir compte, c'est la présence des prêtres sous les drapeaux. S'il y a une loi dont nos aimables anticléricaux ne pouvaient prévoir toutes les conséquences, c'est celle qu'ils ont baptisée, avec l'ineffable élégance qui caracté-

rise leur langage, « la loi des curés sac au dos ». Les prêtres-soldats, comme c'était à prévoir, et comme nous l'apprennent toutes les lettres qui nous viennent du front, ont été d'abord des soldats admirables, de prestigieux entraîneurs d'hommes : ils ont enseigné l'héroïsme non seulement par leurs paroles, mais par leur exemple. Et puis, ils ont rempli leur mission de prêtres, dans les conditions peut-être les meilleures où l'apostolat ecclésiastique puisse s'exercer : ils ont exhorté, consolé; ils se sont dévoués; ils ont propagé leur foi : ils ont redressé les esprits et soigné les âmes. Leur action incessante et discrète a fait tomber bien des préjugés. Il est peu probable qu'il y ait beaucoup d'anticléricaux militants parmi ceux qui reviendront des champs de bataille.

Et ainsi, de proche en proche, il se répand dans le pays un état d'esprit nouveau qui survivra certainement à la guerre, et qui ne pourra manquer de se refléter dans la littérature. On reconnaîtra d'ailleurs que la religion, si elle n'a évidemment pas la beauté pour

objet, n'est pourtant pas une mauvaise inspiratrice de beauté. Est-ce que les plus grandes, les plus belles œuvres de notre littérature ne sont pas précisément celles qui sont comme consacrées à la glorification de l'idée religieuse? — Religion, morale, esprit de solidarité, goût de l'action, patriotisme, toute notre histoire littéraire en témoigne, ceux de nos écrivains qui ont largement puisé à ces nobles sources d'inspiration n'ont jamais eu, — même littérairement, — à s'en repentir.

III

Est-il possible de prévoir ou de pressentir dès aujourd'hui quelle sera, dans la littérature de demain, l'orientation des principaux genres? On peut au moins émettre à cet égard quelques conjectures, dont la généralité même garantira la modestie.

Et d'abord, je crois bien que nous allons assister à un riche renouveau de lyrisme. La vie intense que nous avons tous vécue depuis dix mois, que nous allons vivre encore, a exalté toutes les puissances, et, si je puis dire, a tendu toutes les cordes de notre âme. Quel est celui d'entre nous qui ne s'est pas surpris,

quand il parlait de la guerre, soit dans une lettre intime, soit même dans une conversation familière, à élever le ton, à mettre dans ses paroles une chaleur d'émotion, une vivacité d'images, une ardeur de mouvement, une vibration d'accent dont il est parfois, l'instant d'après, tout le premier à s'étonner, et presque à sourire? Voyez aussi, en attendant celles que l'on connaîtra plus tard, les « lettres de combattants » que publient tous les journaux. Eh bien! tout cela, c'est la matière brute, c'est le jaillissement spontané, involontaire, du futur lyrisme. Vienne un poète, un vrai poète et un grand poète qui, ayant éprouvé et accueilli toutes ces émotions, les ayant laissées filtrer à travers son âme, les soumette à la discipline de l'art, et sache leur donner cet air d'éternité que, seule, assure la forme verbale parfaite; et comme au temps du Romantisme, et pour les mêmes raisons, nous verrons se lever une admirable floraison lyrique. Le marbre est là, tout prêt : il n'attend plus que le statuaire.

Ce lyrisme nouveau que nous attendons et

que nous appelons de nos vœux, si personnelle qu'en puisse être l'expression, aura vraisemblablement, comme d'ailleurs les plus grandes œuvres lyriques, quelque chose de très impersonnel par la qualité des sentiments et des idées qu'il mettra en œuvre. Les émotions que vont traduire nos poètes, ce sont celles de tout un peuple; et quel est celui d'entre nous qui, dans le miroir qu'ils lui présenteront, ne se reconnaîtra pas lui-même, ne retrouvera pas toute une partie de sa vie passée? Heureux les poètes qui, portés par le flot même des événements, n'ont qu'à exhaler leur chant intérieur pour devenir tout naturellement des poètes nationaux! Il est même à croire que le lyrisme des nôtres revêtira plus d'une fois la forme épique. Non pas, on l'entend bien, — et Dieu m'en garde! — que je réclame une *Joffréide!* Je crois que certaines formes d'épopées, — comme de tragédies, — sont aujourd'hui absolument périmées, et que le plus grand génie ne saurait les galvaniser [1].

1. Et ceci ne veut pas dire que le grand poème épique

Mais le « fragment épique », à la manière de Victor Hugo, par exemple, est une forme bien vivante, et qui conviendrait à merveille pour glorifier les exploits de nos étonnantes armées. Car elle est partout dans cette guerre, l'épopée française, aussi glorieuse, aussi follement téméraire, aussi insouciante du danger, aussi dédaigneuse de la mort qu'aux plus belles journées des guerres de la Révolution ou de l'Empire. Ces jeunes gens que rien n'avait préparés à la vie des camps se sont, du premier coup, montrés les émules des vieux grognards leurs ancêtres. Il suffit d'ouvrir l'*Officiel* pour y trouver une matière épique susceptible d'alimenter je ne sais combien de *Chansons de Roland* ou d'*Iliades*, et il n'y a pas de bréviaires d'héroïsme qui vaille la lecture de nos journaux quotidiens. Les gestes le plus justement célèbres, les paroles même le plus admirées et le plus citées de nos héros d'autrefois, voilà que les plus obscurs de nos

moderne, à la façon de Lamartine par exemple, ne puisse pas désormais largement refleurir.

héros de 1914 les retrouvent comme d'instinct, et nous les voyons notés en deux lignes, avec la sécheresse d'un procès-verbal, à la place des insipides faits-divers qui, hier encore, s'étalaient dans nos gazettes. Matière toute chaude d'épopée, s'il en fut jamais! Ah! puissent tous ces héros de la grande guerre rencontrer quelque poète qui soit digne de les chanter, digne de perpétuer les émotions journalières que nous éprouvons à lire leurs hauts faits, à nous dire que la preuve est faite de l'impérissable vitalité de notre race!

Il se peut aussi, et pour les mêmes raisons, que, parallèlement à la renaissance de l'épopée, nous assistions à la renaissance de la tragédie. La tragédie, comme l'épopée, est le genre par excellence des grandes époques militaires. Ce sont les guerres de la fin du XVI[e] et du XVII[e] siècle qui ont fait naître tant de poèmes épiques mort-nés et tant de beaux poèmes tragiques. Corneille et Racine, — et qu'importe qu'ils n'en aient pas eu conscience? — ont chanté, en les transportant dans l'antiquité gréco-latine, les

exploits des grands hommes de guerre, leurs contemporains. C'est Condé, c'est Turenne qui ont été leur « modèle idéal », qui ont donné le *ton* à leurs œuvres et à leur public. Il va d'ailleurs sans dire que, si nous voyons renaître la tragédie, elle ne sera point calquée sur la tragédie classique, pas plus qu'elle ne le sera sur le drame romantique. Mais si la peinture « artialisée » de fortes passions ou de hauts sentiments, de caractères énergiques et profonds, de douloureuses destinées, si la fidèle et sobre représentation d'une violente crise morale sont peut-être les éléments nécessaires et suffisants d'une tragédie véritable, ce n'est point la matière, ce ne sont pas les héros, ni les sujets, — ni le public, — qui manqueront désormais à nos auteurs dramatiques. Il y aurait peut-être, dans cette voie, à chercher et à trouver la formule d'un drame nouveau, d'un drame vraiment moderne, qui pourrait être, — toutes proportions gardées, — pour les générations nouvelles, l'équivalent de ce qu'a été la tragédie classique pour nos pères.

Plus sûrement encore, croyons-nous, le genre du roman va sortir transformé et rajeuni de la crise que nous traversons. D'abord, et comme le théâtre lui-même, en ce qui concerne ses sujets. Il évitera de les emprunter perpétuellement à la chronique galante. L'article « roman parisien » va très probablement disparaître à jamais de la circulation. Nous ne le regretterons pas : comme il était lu à l'étranger bien plus encore qu'en France, il a desservi notre cause au dehors plus qu'on ne saurait le dire. C'est dans nos « romans parisiens » que les Allemands se sont formé l'image, truculente et grotesque, de la « Babylone moderne », cette Babylone qu'ils vouaient à l'exécration, et où ils auraient été d'ailleurs si heureux de pénétrer pour y assouvir leurs très morales convoitises. Il y a tant de choses dans le monde, et à Paris même, qui sont plus intéressantes et plus dignes de la littérature que celles qui forment l'habituelle matière des « romans parisiens »! La guerre nous en a révélé quelques-unes. Il est probable qu'elles alimenteront durant de

longues années notre production romanesque et que le « roman de la guerre » fera longtemps prime en librairie. Évidemment, on en abusera, et l'on aura tort d'en abuser; mais, abus pour abus, la glorification de l'héroïsme militaire vaudra bien le récit, toujours identique à lui-même, de perpétuels adultères. Romans ou nouvelles, nos écrivains d'imagination n'auront qu'à puiser dans les journaux de ces derniers mois pour y trouver d'admirables données d' « histoires vraies », si naturellement émouvantes qu'ils auront sans doute le bon goût de ne pas les gâter, et d'y mêler le moins possible de « littérature ». Veut-on un exemple, pris entre bien d'autres, de ces nouvelles « toutes faites » comme nous en avons tant lu, tous ces derniers temps?

C'était aux environs de Reims, vers la fin de novembre. Une batterie d'artillerie lourde allemande nous faisait un mal terrible, et elle était si bien dissimulée qu'il était impossible de la repérer. Le commandant fait appel à deux volontaires : il s'agit d'aller à la découverte des

obusiers ennemis, et à l'aide d'un téléphone portatif, d'indiquer exactement leur position. Tous les hommes s'offrent. On choisit deux maréchaux des logis. Ils parviennent, non sans peine, à une ferme d'où ils voient admirablement la batterie allemande. Le tir des pièces françaises, peu à peu rectifié, fait merveille, démonte un obusier, tue dix hommes. Mais bientôt le téléphone se fait de nouveau entendre :

Cessez le feu, mon commandant. Ils ont changé de place. Ils quittent le bois. Ils se défilent sur la route maintenant. Ils viennent vers la ferme.... Quelle ferme? Mais la nôtre, parbleu!... Ils viennent vers nous.... Nous sauver? Vous nous dites de nous sauver, mon commandant.... Mais qui vous donnera le repérage, alors? Non, non, nous restons.... D'ailleurs, nous sommes dans le grenier. Ils ne nous verront peut-être pas. Attendez une minute avant de reprendre.... Ils mettent en batterie à trente mètres de nous.... Je vous dirai quand ils seront bien installés.... Alors on pourra y aller carrément.... Partir? Oh! mon commandant, c'est trop tard.... Les Boches sont dans la cour.... Nous? Mais ça ne fait rien.... Ils sont en place.... Allez, vous pouvez tirer.... Tirez sur nous, mon commandant.... Mais tirez donc!

Quelques secondes après, les hommes, la ferme, la batterie allemande et ses servants,

tout était détruit[1]. — N'est-ce pas aussi beau que le mot fameux du chevalier d'Assas? Et voyez-vous ce sujet traité par Maupassant ou par Mérimée?

L'abondance, peut-être bientôt excessive, des nouvelles ou romans militaires ne sera pas, j'imagine, dans la littérature romanesque, l'unique conséquence de la guerre européenne. A côté des romans d'aventure, des romans de cape et d'épée et des romans historiques que nous pourrions bien voir se multiplier avec quelque profusion, nous allons, si je ne m'abuse, voir se développer ce que j'appellerais volontiers le roman de la saine vie française. Une fine observation des mœurs, des caractères et des milieux, une poésie familière et intime, le sens des problèmes moraux, une grande simplicité d'intrigue et de mise en scène, bref, une représentation discrète, exacte, et d'où ni la

1. J'emprunte ce récit, qui, renseignements pris, est parfaitement authentique, à *la Presse* du 14 décembre 1914. Mais pourquoi ne nous a-t-on pas fait connaître les noms de ces deux héros? Ils devraient voltiger sur toutes les lèvres françaises,

variété, ni la grandeur ne seront absentes, de la vraie France, de celle qui ne fait pas beaucoup de bruit et qui travaille, de celle que n'ont pas su voir les myopes espions du roi de Prusse, et qui s'est levée tout entière pour repousser l'envahisseur : on peut prédire aux romanciers de talent ou même de génie qui s'engageraient dans cette voie une très riche matière à exploiter et de durables succès d'excellent aloi.

Sans vouloir faire tort à la littérature d'imagination, on peut penser que la littérature historique, elle aussi, va recevoir des événements actuels une très heureuse impulsion; et même, si quelques jeunes écrivains, plutôt que de s'enrôler dans la légion des romanciers médiocres, avaient la bonne pensée d'employer leurs réelles qualités d'imagination et de style à l'élaboration de quelques livres d'histoire, le bénéfice ne serait pas mince. Car, — je sais les exceptions, et je les honore comme il convient, — ce qui a manqué le plus à nos récentes écoles historiques, ce sont précisément ces qua-

lités littéraires pour lesquelles elles avaient le tort d'affecter le plus souverain mépris. Sous l'influence d'une fausse idée de « Science », — *qui nous vient d'Allemagne*, on ne saurait trop le redire, — on s'était mis, chez nous, dans le pays d'Augustin Thierry et de Michelet, à professer l'horreur du talent et le culte, disons mieux, la superstition du « document ». Il était convenu que l'histoire devait être une science, c'est-à-dire une nomenclature de faits et une juxtaposition de textes documentaires. Et l'on « compilait, compilait, compilait »; et l'on entassait les uns sur les autres les livres illisibles. Il est à croire que cette douce manie nous passera; que nous nous apercevrons, à la lumière des faits contemporains, que l'histoire est chose vivante, et que, pour reproduire tout le mouvement de la vie, les ressources de l'art et celles mêmes de la philosophie ne doivent pas inutilement s'ajouter à l'exacte connaissance des pièces d'archives. Et pareillement, il faut espérer que nous en avons fini avec certain préjugé pacifiste qui s'était glissé

un peu partout, et notamment dans les divers programmes d'enseignement universitaire. On déclarait gravement que les temps étaient abolis de ce qu'on appelait « l'histoire-batailles », et qu'à cette conception gothique il fallait en substituer une autre plus philosophique, plus moderne et plus humaine. Et l'on s'écriait : « Place à l'histoire des institutions et des mœurs! Place à l'histoire de la civilisation! » Comme si un demi-siècle d'histoire de France et d'histoire d'Allemagne, — disons mieux, comme si un demi-siècle d'histoire européenne n'avait pas été « conditionné » par la bataille de Sedan! Nous tous qui, pendant la semaine tragique qui a précédé la bataille de la Marne, avons senti, — avec quelle angoisse! — que c'était le sort même de la civilisation française qui allait se jouer là, une fois de plus, dans les champs catalauniques, entre les successeurs des Huns et les descendants des Gallo-Romains, nous ne répéterons plus pareille niaiserie. Sans vouloir tout réduire dans l'histoire à « l'histoire-batailles », nous saurons, dans

l'histoire générale de la civilisation humaine, faire à « l'histoire-batailles » la place à laquelle elle a droit. Et s'il se trouve un nouvel Henry Houssaye pour nous conter avec la maîtrise que nous souhaitons les campagnes de 1914-1915, nous lui ferons un succès analogue à celui qui a salué les livres sur *1814* et sur *1815*. Le sujet est de ceux qui appelleraient un nouveau Thucydide[1].

1. « Ce n'est point à l'espionnage que nous avons recours pour faire la guerre ; ce n'est point à des tromperies préparées en temps de paix. C'est dans notre courage que nous mettons notre confiance. Nos ennemis, longtemps à l'avance, s'astreignent à une discipline brutale et inhumaine. Nous, au contraire, nous vivons sans contrainte. Cependant, à l'heure du danger, nous ne sommes pas moins valeureux que nos adversaires.

« Et si nous aimons mieux courir au péril le sourire aux lèvres qu'avec un front soucieux, n'avons-nous pas du moins l'avantage de ne pas nous tourmenter à l'avance des maux qui nous attendent ?

« Même ceux d'entre nous dont la vie n'avait pas été exemplaire ont acquis, en mourant pour la patrie, le droit de n'être jugés que sur cette fin.... Beaucoup de nos compatriotes menaient avant la guerre une existence facile et voluptueuse. Aucun d'eux pourtant n'a hésité à faire son devoir. Aucun n'a fui le danger. Pour punir d'infâmes agresseurs, tous ont jugé glorieux d'affronter le trépas.... »

Ce n'est pas un Français du xxe siècle qui parle ainsi ; c'est un Grec du ve siècle avant notre ère ; c'est Thucydide, dans l'oraison funèbre des guerriers morts qu'il prête à Périclès.

Verrons-nous se dessiner dans la critique une évolution parallèle? Je le crois, pour ma part, et je l'espère fermement. Dans ce domaine aussi, l'idole de la « Science » avait exercé ses funestes ravages. Que de bons esprits, auxquels ne manquaient ni les idées, ni le goût, ni le style, se sont évertués, par scrupule soi-disant « scientifique », et par un ascétisme d'un nouveau genre, à des compilations sans originalité et, parfois même, sans utilité! L'érudition, sous les formes les moins aimables et les plus pédantesques, envahissait toute cette vaste province de l'esprit français, l'une de celles où notre génie national, de l'aveu même des étrangers, a produit quelques-unes de ses fleurs les plus exquises et les plus rares. En poésie, en histoire, au théâtre, dans le roman, les Français ont à l'étranger des émules ou même des maîtres; ils n'en ont point en critique : dans aucune littérature, on ne trouvera l'équivalent de Sainte-Beuve. En dépit des efforts et des protestations de quelques trop rares écrivains, nous avons failli faire trop bon marché

de cette supériorité native ; nous nous sommes mis à la remorque de la lourde et arrogante Allemagne; et, dans le genre même où nos traditionnelles qualités de tact, d'ingéniosité, d'intuition, sont le plus nécessaires, nous sommes allés demander des leçons de « méthode » au pays où « l'esprit géométrique » fleurit peut-être avec abondance, mais qui, assurément, est aussi dépourvu que possible d' « esprit de finesse ». Et il n'a plus été question que de « bibliographie », de « critique de textes », de « monographies », que sais-je encore ? Chaque critique s'est cru « un savant », et, autant qu'il était en lui, a essayé de transformer en un « laboratoire » son modeste cabinet de travail. J'ai peur qu'à cet égard la docte Université de France n'ait plus d'un reproche à s'adresser à elle-même. Il n'y a d'ailleurs pas à craindre qu'elle meure dans l'impénitence finale. La guerre l'a éclairée elle aussi. La « barbarie savante » qui nous arrive d'Allemagne, et dont elle vient d'avoir la brusque révélation, l'a fait reculer d'horreur.

Elle s'est ressaisie. Grâce en partie à elle, la critique française va retrouver sa vivante et si humaine tradition, — une tradition dont elle est très loin d'avoir épuisé toutes les ressources. Sans cesser d'être précise, exacte, érudite même, s'il le faut, et autant qu'il le faudra, elle saura ne pas se contenter de ces qualités négatives; elle n'aura pas peur des idées, et elle gardera le sens de l'art; elle entretiendra avec piété le culte des chefs-d'œuvre et des grands écrivains; elle sera accueillante au jeune talent; elle l'aidera à dégager son originalité, elle lui en donnera une claire conscience; elle l'imposera au public; elle dédaignera la camaraderie, et son autorité sera faite de sa conscience et de son indépendance; enfin, elle se mêlera passionnément à la vie, et, de tout son pouvoir, elle travaillera à la diffusion des idées et des sentiments sans lesquels un grand peuple est voué à une irrémédiable décadence. Entendue ainsi, la critique n'est pas un divertissement de cuistres, et elle a un rôle à jouer, non seulement dans la littérature, mais dans la

vie nationale. Bacon définissait l'art « l'homme ajouté à la nature »; je définirais volontiers la critique, — celle de demain comme celle d'hier, — l'homme ajouté aux livres, *homo additus libris*.

Il n'y a pas de vraie critique sans un peu de philosophie, et la philosophie touche de trop près à la littérature pour ne pas suivre, — ou précéder, — cette dernière dans son évolution. Il est infiniment probable que la philosophie que nous allons voir, je ne dis pas naître, — car elle est déjà née, — mais se développer, au lieu d'être, comme celle qui l'avait précédée, une philosophie presque purement intellectualiste, sera essentiellement une philosophie de la vie. Elle ne se jouera pas à la surface, et, en quelque sorte, au seuil de la réalité; elle s'efforcera d'en saisir l'intimité profonde. Elle n'ignorera, certes, pas la science; mais elle la dépassera, et elle la critiquera; elle ne se laissera pas asservir à cet épais scientisme qu'on a élaboré en Allemagne et dont quelques grands esprits de chez nous ont, jadis, été dupes; rien

de ce qui intéresse l'homme ne lui restera étranger; elle aura une curiosité passionnée de la vie morale et de toutes les questions qui s'y rapportent; elle n'aura pas peur de poser le problème religieux. En un mot, elle sera libre, vivante, humaine, et elle renouera sans effort les plus hautes traditions de l'esprit français. Enfin, elle ne se croira pas tenue d'adopter le jargon obscur que nombre d'apprentis philosophes ont mis à la mode; elle se souviendra que de bons et même de très grands écrivains français ont été philosophes, et que Descartes, Pascal, Malebranche, Taine et Renan ont aussi une place dans l'histoire de notre littérature. Ainsi renouvelée, retrempée à ses sources profondes, dégagée des influences adverses qui en entravaient le libre développement, la pensée française va retrouver dans le monde des esprits le rang et la dignité que le peuple de France est en train de reconquérir dans le monde des nations vivantes.

IV

Sont-ce bien là les caractères que revêtira la littérature qui, demain, va naître de la guerre? Évidemment, en pareille matière, les affirmations dogmatiques auraient quelque chose d'un peu puéril, et l'histoire serait trop simple si l'on pouvait ainsi en prévoir à coup sûr les vicissitudes. Ce qui pourtant nous ferait croire que tout n'est pas absolument vain dans les pressentiments, — dans les espérances, si l'on préfère, — que nous venons de formuler, c'est que la plupart des tendances que nous avons analysées, nous les trouvons déjà, plus ou moins nettes, plus ou moins mêlées, dans la

littérature d'aujourd'hui ou d'hier; et nous n'avons eu, pour ainsi dire, qu'à les prolonger par la pensée, qu'à les préciser, et qu'à les projeter dans l'avenir, pour entrevoir les probables destinées prochaines des Lettres françaises. Oui, quelques-uns de ces jeunes gens qui seront les écrivains de demain, et qui, aujourd'hui, combattent l'envahisseur, les armes à la main, — hélas! plusieurs d'entre eux déjà sont morts, — avaient déjà, avant la guerre, essayé, dans quelques livres, d'exprimer leur personnalité; et sous les imitations, les gaucheries, les intempérances de la jeunesse, on voyait s'élaborer et s'esquisser leur idéal intérieur. Et comme rien ne naît de rien, en littérature comme ailleurs, cet idéal, ils le tenaient, pour une large part, de quelques maîtres vivants ou morts, dont l'œuvre, issue de la guerre de 1870, avait été de réparer le passé et de préparer l'avenir[1]. A proprement parler, quand ils quitteront le fusil pour la

1. Me sera-t-il permis de rappeler que j'ai déjà, à plusieurs reprises, indiqué cette filiation, notamment dans le dernier chapitre de mes *Maîtres de l'heure* (t. II, p. 313 et suivantes)?

plume, ils auront bien plutôt, avec quelques nuances nouvelles, à se continuer et à se développer qu'à se transformer.

Et si la fortune continue à leur sourire, si les talents ou les génies ne manquent pas aux œuvres, nous pourrons voir se lever une grande littérature, une littérature peut-être aussi grande que notre littérature romantique, ou même que notre littérature classique. Je crains cependant que, pour égaler complètement cette dernière, il ne lui manque une qualité ou une vertu, difficile à suppléer, ce me semble, et dont l'absence s'est déjà fait sentir dans plus d'un ouvrage contemporain. Il faut préciser cette crainte, tout en souhaitant très sincèrement qu'elle ne se réalise pas.

Ce n'est point médire des jeunes générations qui vont arriver à la vie littéraire, que de croire qu'elles n'apporteront pas un fonds très solide de culture classique. Formées pour la plupart par les fameux programmes de 1902, elles n'auront point reçu, dans toute son intégrité, la vieille tradition humaniste qui, au total,

depuis quatre siècles, a formé comme le fondement substantiel de toute notre littérature. L'antiquité gréco-latine ne leur sera pas très familière; du moins, elles n'en seront pas pénétrées, nourries, comme l'étaient encore leurs aînés que nous sommes, et elles n'auront pas fait, ou elles n'auront pas bien fait leur « rhétorique ». Faut-il rapporter à cette demi-lacune ce que, hier encore, on appelait la « crise du français », et qui me paraît un fait indéniable? Je suis, pour ma part, très tenté de le croire. Un notable fléchissement de la langue, et comme une dégradation du sens de la composition, si ce sont bien là quelques-uns des défauts que nous constatons dans les livres des nouveaux venus, comment ne pas voir autre chose qu'une simple coïncidence entre l'apparition de ces fâcheuses tendances et cette dépréciation parallèle de l'humanisme dans notre éducation littéraire? Le culte très réel que professent d'autre part les générations nouvelles pour notre pure tradition classique française, les besoins d'esprit qu'aura fait naître la guerre

suffiront-ils à rétablir l'équilibre, à nous rendre ces vertus intellectuelles dont la disparition complète serait, à tous égards, si profondément regrettable? Je le souhaite, je voudrais l'espérer; mais je n'en suis pas très sûr. Raison de plus, en tout cas, pour revenir, le plus tôt possible, comme le demandait, tout récemment, M. René Doumic, à une discipline spirituelle et pédagogique qui a fait ses preuves, et à laquelle nous devons peut-être la plupart de nos grands écrivains d'autrefois. Le cas des poètes de la Pléiade refaisant leurs études d' « humanités » et s'enfermant au collège de Coqueret pourrait bien avoir, pour nous Français, la valeur instructive d'un symbole.

L'un des caractères les plus originaux de notre classicisme français a été, après sa ferveur d'humanisme, sa très grande indépendance à l'égard des littératures étrangères. Cette indépendance, assurément, n'a pas été absolue, et si nos classiques ont entièrement ignoré l'anglais et l'allemand, ils ont bien connu la littérature espagnole et la littérature italienne,

et ils s'en sont inspirés fort heureusement, à plusieurs reprises. Cependant, on ne peut dire que l'imitation ou l'inspiration étrangères fassent partie intégrante de notre classicisme. D'abord, l'importance des éléments italiens ou espagnols qui sont entrés dans la composition de nos œuvres classiques françaises ne saurait être comparée à celle des éléments gréco-latins. Et, en second lieu, le principe même de notre classicisme était extérieur et supérieur à celui des inspirations d'œuvres étrangères. De sorte que, si les influences étrangères exercées sur notre littérature classique ont été réelles, elles n'ont jamais été que secondaires, et, pour ainsi parler, adventices. Il n'en a pas été de même de notre littérature romantique. Le romantisme est d'origine étrangère. Avant d'être un fait français, c'est un fait européen[1]. Il a mis au

1. Objectera-t-on que l'humanisme lui aussi, avant d'être un fait français, est un fait européen? Et c'est parfaitement exact. Seulement, pour nous Français et Latins, l'humanisme a été comme une tradition de famille retrouvée, à la différence du romantisme qui, à bien des égards, était une rupture avec notre passé. Gallo-Romains que nous sommes, nous prêcher l'inspiration de Virgile ou de Sophocle, ce n'était pas tout à fait la même chose que nous recommander l'imitation de Shakespeare ou de Gœthe.

premier plan de son programme, non pas l'inspiration antique, mais l'imitation plus ou moins libre des grandes œuvres des littératures modernes, notamment des littératures septentrionales, l'anglaise et l'allemande.

C'est du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière,

s'écriait-il très volontiers. Et si la pratique n'a pas toujours répondu à la théorie, si le romantisme français est, malgré tout, resté beaucoup plus « latin » qu'il ne prétendait l'être, si, par exemple, — le regretté Joseph Texte l'avait bien montré jadis[1], — l'influence allemande n'a pas été aussi directe, ni aussi considérable, sur nos romantiques, qu'on l'a cru parfois, il n'en est pas moins vrai que, dans son ensemble, la littérature romantique française a été beaucoup plus pénétrée d'influences étrangères que notre littérature classique.

La littérature de demain, si je ne m'abuse, ressemblera sur ce point beaucoup plus à notre littérature classique qu'à notre littérature

1. Voyez ses *Études de littérature européenne* (A. Colin).

romantique. Chose singulière, les jeunes générations, auxquelles, à défaut du grec et du latin, on a enseigné les langues vivantes, — qu'elles ne savent, semble-t-il, pas beaucoup mieux d'ailleurs que leurs aînées, — ne paraissent pas très curieuses, ni très éprises des littératures étrangères. Elles ne goûtent et n'admirent bien profondément que la littérature française, et, dans la littérature française, que les parties les plus autochtones, les plus dégagées des influences extérieures, à savoir la littérature proprement classique. Elles sont sévères jusqu'à l'injustice pour le romantisme. Elles professent une sorte de nationalisme littéraire qui a, certes, ses étroitesses et ses préjugés, mais qui a aussi sa fierté et sa grandeur. Il est possible que la guerre, en nous rendant notre confiance d'autrefois dans nos énergies nationales, entretienne et développe cet état d'esprit, et que nous voyions naître une littérature d'aspirations très fortement classiques, à tendances un peu jalousement traditionalistes. Il est possible aussi, — et l'hypothèse du reste ne contredit

pas la précédente, — que, sans cesser d'être résolument nationale, la littérature de demain s'ouvre fort librement à certaines influences étrangères. Mais ici, il y a lieu sans doute d'établir quelques distinctions. Selon toutes les vraisemblances, la guerre actuelle aura pour effet de nous rapprocher de certains peuples, de nous éloigner de certains autres. Par la déloyauté grossière de ses procédés diplomatiques, par la démence « colossale » de son orgueil et de sa mégalomanie, par l'épaisse barbarie de sa « culture », par la violence et l'inhumanité systématiques de ses méthodes de guerre et de ses rapines, l'Allemagne s'est mise elle-même, de gaîté de cœur, au ban des nations civilisées, et presque de l'humanité même. Elle commence à s'en apercevoir; elle s'en apercevra de plus en plus. Après avoir trop subi, et trop longtemps, le lourd prestige des réelles qualités de l'Allemagne victorieuse, et plus encore de ses *bluffs*, la France, cela est à prévoir, ne voudra plus rien savoir d'un peuple qui s'est déshonoré par des crimes dont

l'horreur nous fait remonter aux pires époques de l'histoire. Elle voudra ne rien lui devoir, même au point de vue intellectuel. Elle le mettra, ou peu s'en faut, à l'index. Déjà l'on nous annonce que les enfants des collèges se détournent en masse de l'enseignement de l'allemand. Il y aura là, — est-il besoin de le dire? — un excès, et un excès fâcheux, après un autre tout contraire : il faut tout connaître, même, et peut-être surtout ses ennemis. Mais enfin, et puisque, aussi bien, le fait sera là, et que nous n'y pourrons pas grand'chose, il faut bien avouer que si, en philosophie et en musique, par exemple, l'ignorance de l'Allemagne peut constituer, pour un Français du xx[e] siècle, une regrettable lacune, il n'en va pas de même en littérature. A la prendre dans son ensemble, la littérature allemande est infiniment moins originale, moins riche, et, pour nous Français, moins féconde, moins éducative que la littérature anglaise, la littérature italienne ou la littérature espagnole [1]. A trop pra-

1. Voyez à cet égard le témoignage d'un juge particulièrement compétent, M. Arthur Chuquet, dans l'allocution qu'il

tiquer les Allemands, nous risquerions d'altérer notre génie propre ; à les ignorer, nous ne perdrons probablement rien d'essentiel.

Se détacher de l'Allemagne, ce sera en même temps se rapprocher des nations alliées. Que des rapports fréquents, et de plus en plus étroits, s'établissent désormais entre nous et la Russie, et surtout, — à cause du voisinage, — avec l'Angleterre et l'Italie, c'est ce qui me paraît l'évidence même. Rien n'unit les peuples comme d'avoir versé leur sang côte à côte, pour une même cause générale, sur les mêmes champs de bataille. Soyons assurés que la guerre européenne aura plus fait, pour hâter la construction du tunnel sous la Manche, que dix années de négociations diplomatiques et de conférences commerciales ou parlementaires. Les relations économiques seront vite doublées de relations intellectuelles et littéraires.

a prononcée le 24 décembre 1914 à l'assemblée générale de la Société d'histoire littéraire de la France (*Revue d'histoire littéraire de la France*, juillet-décembre 1914, p. 820-821). — Rien d'ailleurs de plus pauvre et de plus médiocre que la littérature allemande contemporaine, maintenant surtout que Nietzsche est mort.

Je crois que l'Angleterre, l'Italie et la Russie auront tout intérêt à mieux connaître la France; mais je crois aussi que la France pourra puiser d'heureuses inspirations dans les littératures russe, italienne et anglaise. Des échanges féconds, — et, comme on sait, ce ne seront pas les premiers, — s'établiront entre ces quatre peuples qui, s'ils savent rester unis, seront demain les arbitres souverains du monde. Tout compte fait, si les littératures « alliées » tiennent à l'avenir dans nos préoccupations la place qu'y occupait naguère la littérature allemande, le mal ne sera pas grand; et même, y aura-t-il quelque mal?

Mais, quels que soient les emprunts que nos écrivains fassent aux littératures étrangères, ils sauront se les convertir « en sang et en nourriture »; ils n'en retiendront que ce qui sera assimilable à notre génie national; et, conformément à ce qui a été la tradition constante, la mission propre de notre littérature, et la formule même ou la définition de notre classicisme, ils se donneront pour tâche d'*humaniser* ce qu'ils

puiseront à d'autres sources. Adoucir, épurer, clarifier, rendre vrais surtout et ramener à l'humaine nature leurs modèles espagnols ou grecs, n'est-ce pas en procédant ainsi que Corneille a composé *le Cid*, Racine *Andromaque*, et Molière *Don Juan*? D'autres littératures ont été plus poétiques que la nôtre, d'autres plus philosophiques, d'autres plus mystiques, d'autres plus artistes; aucune n'aura été plus humaine. Quand un instinct secret ne nous avertirait pas de persévérer dans cette voie, la guerre que nous subissons nous en ferait un devoir. Car cette guerre est pour nous, Français, plus qu'une guerre nationale : c'est une croisade. Nous combattons pour l'indépendance de notre sol, c'est entendu; nous combattons aussi pour la liberté du monde. De cela, il n'est pas jusqu'au plus humble de nos soldats qui n'ait obscurément conscience. Il y aurait moins d'héroïsme dans nos armées, moins d'endurance et moins d'union, si la cause de la France n'était pas en même temps celle de l'humanité.

NOTES

NOTE A

L'armée allemande au début de la campagne.

(Voir page 19.)

Ce qu'était l'armée allemande au mois d'août, personne ne l'a mieux dit qu'un journaliste américain, M. Alexandre Powell, dont le livre, *la Guerre en Flandre*, a été récemment traduit en français par M. Gérard Harry (librairie Larousse). M. Powel a assisté au défilé de la 9e armée de campagne, « composée de la fleur même de l'Empire allemand, et comprenant les magnifiques troupes de la garde impériale ». M. Barrès, qui cite cette description, d'après la traduction de M. Émile Legouis, que je reproduis à mon tour, a tout à fait raison de la rapprocher du début des *Perses* d'Eschyle :

Pendant cinq heures de suite, allant toujours à l'allure d'un train express, nous passâmes en automobile entre des murs de soldats en marche.

Nous passâmes régiment après régiment,

brigade d'infanterie après brigade, ensuite des hussards, des uhlans, des cuirassiers, des batteries de campagne, puis encore de l'infanterie, encore des canons de campagne, des ambulances, puis des canons de siège traînés par trente chevaux du génie, un corps de téléphonistes, des chariots de pontonniers, des automobiles blindées, encore des uhlans, encore de l'infanterie en casque à pointe, tout cela coulant aussi irrésistiblement qu'un grand fleuve, tous les visages tournés vers la France.

Toutes les éventualités semblent avoir été prévues.

Les cartes de Belgique dont est pourvu chaque soldat sont les plus beaux spécimens de topographie que j'aie jamais vus, portant tous les sentiers, toutes les fermes, tous les bâtiments, tous les bouquets d'arbres.

A un certain endroit, un énorme fourgon militaire contenant une imprimerie complète était arrêté au bord de la route, et on y imprimait et distribuait aux soldats qui passaient

l'édition du matin du *Deutsche Krieger Zeitung*.

Des cuisines de campagne circulaient le long des lignes en servant de la soupe et du café fumants aux hommes qui tendaient des tasses de fer-blanc qu'on leur remplissait sans qu'ils eussent une seule fois à rompre le pas.

Il y avait des chariots pleins de cordonniers militaires, assis à la turque, en train de raccommoder les souliers des soldats.

D'autres chariots, qui avaient toute l'apparence de simples chars de ferme à deux roues, cachaient sous la courbure de leur bâche neuf mitrailleuses qui pouvaient en un instant être mises en jeu.

Le corps médical était magnifique, aussi pratique et parfaitement équipé que l'hôpital d'une grande ville. Des bicyclistes portant des rouleaux de fils isolateurs suspendaient des téléphones de campagne d'arbre en arbre, si bien que le général qui commandait pouvait parler avec n'importe quelle partie de cette colonne longue de cinquante mille.

L'armée ne dort jamais toute à la fois. Quand une moitié se repose, l'autre moitié avance.

Les soldats sont traités comme de précieuses machines qui doivent donner le maximum de rendement. C'est pourquoi ils sont bien nourris, bien chaussés, bien vêtus, et soignés comme un muletier nègre soigne ses mules.

NOTE B

La vie des tranchées.

(Voir page 45.)

Je ne crois pas que la vie de nos soldats dans les tranchées ait jamais été rendue en termes plus saisissants que dans un article paru dans le *Journal* sous la signature de Sem. Voici quelques fragments de cet article :

Mais voilà que du fond du ravin surgit, dévale vers nous une cohorte de spectres blafards, d'êtres fabuleux, impossibles à définir. A cette distance, je ne puis encore distinguer ce qu'est en réalité cette livide apparition. On dirait une procession de pénitents, de trappistes vêtus de frocs de bure blanchâtre. Cela approche et se précise. Est-ce une équipe de puisatiers qui émergent de ce cratère de fange où se répercutent les détonations étouffées des

canons? Tout à coup je reste muet d'étonnement. Je me sens glacé par une horreur héroïque, car je commence à deviner. Ils avancent en une longue file qui ondule dans les ornières profondes. Ils sont plus de trois mille. La horde roule comme un torrent de limon, agité de remous; bientôt son flot submerge notre auto, calée par ce flux de boue qui marche. Je suis pris d'une émotion indicible, la plus forte émotion de ma vie. Les voilà! Les voilà! C'est la relève des tranchées! Ce sont les soldats qui viennent de passer dix jours et dix nuits dans les tranchées de B.... Ah! quel spectacle! Rien, vous m'entendez bien, rien, ni les dessins, ni les photos, ni les descriptions, ne peut donner une idée de cette terrifiante et sublime réalité. Quelle épopée! Les sanglots me suffoquent; je voudrais les acclamer, ces braves gens, mais les mots s'étranglent dans ma gorge.

Comment vous les dépeindre? Vous vous rappelez les objets recouverts d'une couche pierreuse que nos parents rapportaient autre-

fois d'une visite aux sources pétrifiantes d'Allyre? Eh bien! c'est exactement cela.

Leurs képis sont des mottes de terre, leurs passe-montagnes en tricot des cottes de mailles, leurs fusils des pioches de terrassiers, leurs sacs des blocs de mortier comme en portent sur leurs épaules les maçons. Les couvertures roulées en bandoulière font penser aux vieux pneus terreux abandonnés le long des routes. Toutes les saillies de leur équipement : épaulettes, boutons, ceinturons, bidons, musettes, cartouchières, sont mastiquées de glaise. De leurs barbes, de leurs moustaches pendent des stalactites, et, sous leur cagoule de boue, luisent des regards de loup. Un pieu dans leur main gantée de fange, à la façon des hommes primitifs, ils marchent héroïquement, tout d'une pièce dans leur carapace, faisant jaillir dédaigneusement sur ces civils qui les regardent passer la boue gâchée par leurs pieds lourdement bottés de terre, et des écailles tombent de leurs capotes à chaque enjambée. Sous leur enduit ils ont tous l'uniforme bleu

horizon, mais verdi par l'usure. Cette teinte verdâtre, qui apparaît par place sur leur poitrine, à travers les craquelures de la tourbe, me donne l'impression qu'ils portent ces cuirasses oxydées, rongées de vert-de-gris, dont sont revêtus les chefs gaulois que les archéologues exhument des sépulcres sous les murs de l'antique Alésia.

Ah! si ces soldats, tels qu'ils sortent des tranchées de Champagne, revêtus de cette terre de France qu'ils défendent héroïquement, pouvaient défiler, un glorieux jour de printemps, sur les Champs-Élysées, quel délire! On baiserait la trace de leurs pieds boueux. On croirait voir passer, descendus de l'Arc de Triomphe, les régiments de pierre de la Grande Armée, et voler au-dessus de ces légions de statues en marche l'immortelle *Marseillaise* de Rude.

NOTE C

Un article du « Times ».

(Voir page 174).

Cette lettre à M. A. Clutton-Brock a paru en anglais dans le *Times* du 7 juin, sous le titre. — trop flatteur pour moi, — de *France to Britain* (*la France à l'Angleterre*). Et le même numéro du *Times* contenait un article intitulé *England to France* (*l'Angleterre à la France*), dont peut-être ne lira-t-on pas sans intérêt la traduction. La voici :

La lettre ouverte de M. Victor Giraud, de la *Revue des Deux Mondes*, que nous publions ce matin, sera doublement la bienvenue de nos lecteurs. C'est d'abord une émouvante réponse à l'article *France*, qui a paru dans le *Supplément littéraire* du *Times*, il y a quelques mois, et cette réponse montre combien notre article a touché profondément les sentiments intimes des Français. D'autre part, ce témoignage nous est particulièrement agréable en ce moment où beaucoup d'entre nous ont cru devoir se

demander si nous faisions bien tout ce qui est en notre pouvoir pour armer les mains de la France dans la lutte contre notre ennemi commun, et où quelques personnes en France, — car ce n'est pas le peuple français tout entier, — se posent, comme les articles que nous avons publiés le prouvent jusqu'à l'évidence, la même question. Mais n'allons pas croire après cela qu'un dévouement tout platonique à la cause commune pourra suffire à nous conserver la haute estime que M. Giraud nous témoigne, et que, individuellement et comme nation, nous voudrions bien continuer à mériter. De récents événements ont agi fortement pour dissiper les illusions répandues dans les premiers mois de la guerre. Il y a eu bien des examens de conscience parmi nous, et les faibles de cœur, et ceux que l'idéal pour lequel nous luttons a toujours laissés un peu froids, ont été inclinés à se demander avec stupeur pourquoi tout ce sang versé et tous ces sacrifices. A ceux-là nous dirons que le meilleur remède du doute est de s'approcher plus près

de la France et de chercher à mieux comprendre son esprit. Comme l'écrivait notre collaborateur : « De toutes les nations qui prennent part à cette guerre, elle est la seule qui combatte sans l'aide de l'illusion de la gloire et du romanesque. Pour elle, l'invasion allemande est comme une maladie; s'en défaire est seulement une nécessité de son existence, et, s'en débarrassant, elle montre un courage semblable à celui des docteurs et des infirmiers, ce courage qui est si loin de l'instinct animal... Elle a passé l'âge des illusions, et cependant son esprit est aussi haut que s'il était enivré de toutes les illusions de la Germanie. »

Cette belle qualité d'esprit, les nations britanniques l'atteindront sûrement, si elles ne l'ont pas déjà atteinte. En elle et par elle la France et l'Angleterre se hausseront à la fraternité d'âme qui est possible aux seuls peuples qui ont subi ensemble victorieusement la même terrible épreuve. Les Français souffrent beaucoup plus de la guerre que nous n'en souffrons. Nous connaissons notre désir anxieux

de la mener à sa fin, ou du moins de frapper quelque coup décisif qui amène la fin en vue. Mais comment notre anxiété peut-elle être comparée à la leur, quand ils voient plusieurs de leurs riches provinces encore occupées par l'ennemi, et qu'ils songent à ce que les habitants de ces provinces souffrent exposés à la brutalité allemande, et, par-dessus tout, quand ils considèrent et sentent la perte quotidienne de vies françaises? Il n'est que tout naturel qu'ils demandent si tout ce qui doit être fait est bien fait, et, en particulier, si, dans le confort de notre île, nous faisons ce que nous pouvons. Pourtant ils peuvent être assurés que nous avons assez d'orgueil comme nation pour ne pas désirer qu'ils combattent pour nous nos batailles, ou que nous tirions notre profit de leurs amères souffrances. Le fait même qu'ils doivent lutter avec toutes leurs forces nous pousse à lutter avec toutes les nôtres. Nous ne voulons pas qu'il soit dit à la fin de la guerre que nous nous sommes servis d'eux pour nous tirer les marrons du feu; du moins nous agi-

rons de telle sorte que nul, fût-il même un Allemand, ne le dira. Nous rendrons évident que nous sommes des Européens, combattant pour l'Europe, et non pas seulement des Anglais intervenant dans une querelle continentale pour l'avantage de l'Angleterre. Dans cette guerre, nous entendons justifier devant le monde entier l'existence de l'Empire britannique, et prouver qu'il n'est un danger que pour les dangereux, mais que pour ceux-là il est un réel danger. Mais nous avons un plaisir particulier à le prouver à cette nation si dissemblable de la nôtre, et si souvent notre ennemie dans le passé, que néanmoins nous avons toujours admirée, mais jamais autant que maintenant, et pour l'amour de la cause commune que tous nos Alliés défendent avec une égale ardeur.

Nous avons un désir très vif que la France et nos autres alliés nous rendent notre admiration et notre confiance. Nous ne demandons ni l'une ni l'autre comme une faveur, mais nous ferons ce que nous pourrons pour les mériter ; en

sorte que, lorsque la guerre sera terminée, il n'y ait pas d'ombre sur notre amitié, pas de doute sur notre sincérité. Si même alors nous avons souffert moins qu'ils n'auront souffert, nous leur demanderons de se souvenir que nous le devons à la fortune de notre position insulaire, et non pas au fait d'avoir hésité égoïstement devant aucune souffrance. Ce fut souvent une envie naturelle de cette fortune qui fit que les nations nous appelèrent dans le passé *la perfide Albion;* nous avons toujours paru tirer notre avantage des guerres auxquelles nous avons pris part, parce qu'elles ne furent jamais engagées sur notre sol, et que nous n'avions pas le même urgent besoin national d'alliances que les autres nations d'Europe. Mais nous sommes liés à la présente alliance par quelque chose de plus fort qu'un tel besoin, par les desseins et la conduite de nos ennemis, et plus encore par la conduite de nos Alliés. La France nous donne un exemple que nous sommes fiers de suivre, et nous faisons de notre mieux pour le suivre.

TABLE DES MATIÈRES

NOTES

112-16. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 9-16.

VICTOR GIRAUD

LE MIRACLE FRANÇAIS



LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, Boulevard Saint-Germain
1916


UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 054783698